



# **L'impératrice lève le masque**

**Remin, Nicolas**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



**Nicolas  
Remin**  
**L'impératrice  
lève le masque**

GRANDS DÉTECTIVES

**10**  
**18**



Nicolas  
Remin

# L'impératrice lève le masque

GRANDS DÉTECTIVES

**10**  

---

**18**

NICOLAS REMIN

L'IMPÉRATRICE  
LÈVE LE MASQUE

Traduit de l'allemand  
par Frédéric WEINMANN

**10**  
**18**

« *Grands Détectives* »

---

*dirigé par Jean-Claude Zylberstein*

ALVIK ÉDITIONS

## Prologue

*Venise, automne 1849*

— C'est un miracle qu'elle vive encore, dit le docteur Falier au prêtre grisonnant qui se tenait au pied du lit.

Ils regardaient tous deux la jeune fille inerte aux yeux clos. Le médecin s'appuya contre le rebord d'une des six fenêtres de la salle d'hôpital qui était entrebâillée et laissait passer une brise étonnamment chaude pour un mois d'octobre. Il aurait volontiers remplacé par des arbres la façade grise qui tombait en ruine et le linge qui flottait au vent de l'autre côté du canal. Car s'il pensait, en toute modestie, que l'Ospedale Ognissanti était devenu le meilleur établissement de Venise depuis qu'il en avait pris la direction, la vue qu'on avait des fenêtres n'en restait pas moins d'une certaine laideur.

Le visage de la jeune fille aux joues creusées était plus pâle que tous les cadavres qu'il avait jamais vus et lui faisait penser à un masque de carnaval qu'on n'avait pas encore peint. Sa respiration était si faible qu'au premier abord, on aurait pu la croire morte. L'air au-dessus de sa couche semblait immobile.

— On dirait quelqu'un qui...

Le père Abbondio (le médecin se réjouissait d'avoir retrouvé son nom) ne savait manifestement pas comment finir sa phrase et se contenta de hocher la tête.

— ... quelqu'un qui n'a presque rien mangé pendant deux semaines et qui a bien failli mourir, constata le docteur Falier avec détachement.

— Avons-nous bien fait de la transporter ici ?

La voix du curé trahissait l'inquiétude. « Ce serait un bel homme, se dit l'autre, si les yeux bleus sous ses épais sourcils ne divaguaient pas autant. » Le médecin avait l'impression que seul le droit le regardait tandis que le gauche oscillait sans repos entre la jeune fille et l'extrémité du lit.

— Cela ne fait pas le moindre doute. Vous n'auriez jamais pu soigner ses plaies. Et je ne crois pas qu'elle ait souffert du voyage en *sandalo*<sup>1</sup>.

« La traversée de l'ouest de la lagune, se dit-il, avait sans doute duré au moins quatre heures. »

— Est-elle consciente ? demanda le curé.



Le médecin lui adressa un sourire blasé.

— Elle mange et boit un peu. On n'a pas besoin d'être très conscient pour cela.

— Elle n'a donc pas parlé ?

— Non. Et quand bien même elle le pourrait, il n'est pas sûr qu'elle se souvienne de quoi que ce soit.

Ce n'était pas tout à fait exact, mais il avait de bonnes raisons de mentir. Il fit une brève pause avant de reprendre :

— Elle a des saignements dans la région de l'abdomen. On dirait presque qu'elle a été...

Il préféra ne pas prononcer le mot, surtout en voyant la mine bouleversée du prêtre.

— Quel âge a-t-elle ? demanda-t-il.

— Treize ans, répondit le curé avant de pincer les lèvres. Elle allait faire sa communion.

— Sait-on ce qui s'est passé, maintenant ?

Il fit non de la tête.

— Il semble qu'il n'y ait pas de témoins. La ferme des Galotti se trouve en dehors du village. Le chemin pour y aller est pratiquement un cul-de-sac.

— Donc, personne n'a rien vu ?

— Le garçon qui l'a découverte a croisé en chemin une troupe de chasseurs croates, stationnés à Fusina, qui venaient de la ferme. Je sais en effet que des soldats ont patrouillé ce jour-là. Ils passaient la région au peigne fin à la recherche de rebelles.

— A-t-on interrogé l'officier qui avait le commandement ?

Le prêtre haussa les épaules :

— Les carabiniers n'ont pas le droit d'interroger des officiers de l'armée autrichienne !

— Se pourrait-il que son père ait caché quelqu'un ?

— Vous voulez dire : qu'il ait fait partie de la résistance ?

Le curé esquissa un petit sourire. Ses sourcils voletèrent comme des ailes d'angelots.

— Les gens de Gambarare ne s'intéressent pas à la politique, docteur. Ils s'intéressent à leur maïs et à leurs légumes. Et quand ils réfléchissent, c'est pour se demander comment ils vont bien pouvoir passer l'hiver.

— Et la révolte des Vénitiens ?

Le père Abbondio se tut pendant un moment. Puis il dit :

— Beaucoup de fermiers approvisionnent l'armée. Ils n'ont rien contre les occupants. En plus, les soldats autrichiens ne tirent pas sur des civils avant de mettre le feu à leur maison. Si Galotti avait caché quelqu'un, ils l'auraient arrêté et lui auraient intenté un procès au lieu de les abattre, sa femme et lui.

— Mais si ce n'étaient pas des soldats, qui était-ce ?

Le religieux poussa un soupir.

— Je n'en sais rien.



Il avait l'air sombre et tendu.

— Va-t-elle s'en sortir ?

Il se tenait toujours au pied du lit. Son œil gauche parcourait sans cesse le corps frêle de la jeune fille.

Le médecin remarqua les taches sur la soutane élimée et se reprocha de ne pas avoir vu plus tôt la calme dignité qui émanait de cet homme. Pendant un instant, il songea à lui dire ce qui s'était passé, mais finalement, il y renonça. Il suffisait de lui garantir qu'elle survivrait.

Trois jours plus tôt, lors de sa visite du matin, la jeune fille avait enfin ouvert les yeux pendant quelques secondes. Il savait qu'il n'oublierait jamais cet instant. Pourtant, il s'y connaissait en regards. Il connaissait ceux des mourants qui suppliaient qu'on leur accorde un dernier sursis ou une fin rapide. Il connaissait ceux des proches qui accusaient le médecin de tous leurs maux.

Mais le regard de la jeune fille n'avait exprimé ni prière ni reproche. Ses yeux d'un vert clair et brillant comme le feuillage du printemps n'avaient pas traduit la moindre émotion. Voilà ce qui l'avait troublé. Le docteur Falier n'avait pas croisé le regard d'une enfant, mais celui d'une femme qui savait ce qui lui était arrivé et qui était bien résolue à ne jamais oublier. Le sens de ce regard était si limpide et si insistant que pendant un moment, il avait été persuadé qu'elle lui avait parlé.

Il quitta la fenêtre et s'approcha du lit pour observer la jeune fille aux paupières frémissantes qui serrait le bord des couvertures dans la main droite. Sur sa gorge, on distinguait toujours des traces de strangulation.

— Oui, elle va s'en sortir, déclara-t-il. Mais elle ne se souviendra de rien.

Au moment où la comtesse Farsetti s'avança sur le campo<sup>1</sup> della Bragora, le chat à rayures grises qui venait de voler un poisson tourna la tête avec défiance. Il avait neigé pendant la nuit et, dans la pénombre, son pelage se distinguait à peine de la couche blanchâtre qui recouvrait la place à hauteur de chevilles. Pendant quelques secondes, l'animal resta immobile. Puis il fit un saut et Emilia Farsetti le vit disparaître entre les cageots d'où il avait surgi.

Bien que ce fût dimanche et que neuf heures n'eussent pas encore sonné, le petit café tenu par un couple d'un certain âge, à l'extrémité ouest du *campo*, était déjà ouvert. La patronne – une femme rondouillarde qui poussait la neige devant sa porte à l'aide d'un balai de ramilles – adressa un signe aimable à la comtesse. Celle-ci lui rendit son salut l'esprit serein, sûre que l'autre ne savait pas qui elle était et à quelles occupations elle vaquait tous les matins.

Au début – c'était à l'automne dernier –, Emilia Farsetti souffrait encore le martyr chaque fois qu'elle se rendait au travail. Elle avait l'impression que tous ceux qu'elle rencontrait la montraient du doigt dans son dos. C'était bien entendu absurde. Les temps étaient révolus où l'on clouait au pilori les femmes qui exerçaient un métier honnête. Beaucoup – y compris parmi celles de son monde – se permettaient aujourd'hui des choses impensables quelques générations auparavant. Sa cousine Zefetta par exemple (née Priuli, rien que cela !) vivait des relations qu'elle nouait dans les cafés de la place Saint-Marc. Et un an auparavant, elle avait dû elle-même s'improviser marchande de nouveautés – dans une ville qui grouillait de modistes !

Vu sous cet angle, elle avait eu de la chance de se voir proposer (par quelqu'un qui ne savait pas qui elle était) l'emploi qu'elle occupait désormais. Non seulement le salaire était correct, mais en plus – comme elle eut tôt fait de s'en rendre compte – ce gagne-pain lui offrait la possibilité de substantiels gains annexes. La broche qui, dans le cadre de ces activités, était entrée en sa possession juste avant Noël lui avait rapporté une somme suffisante pour vivre confortablement pendant trois mois. En règle générale néanmoins, son butin se limitait à des mouchoirs, peignes, foulards et autres gants oubliés par la clientèle.

Il était neuf heures et quelques quand Emilia Farsetti sortit du labyrinthe de ruelles qui entourait le campo della Bragora et prit à droite sur la riva<sup>2</sup> degli

Schiavoni, l'imposante promenade qui s'étendait de l'Arsenal au palais des Doges. Il ne neigeait certes plus, mais le ciel au-dessus de la lagune ressemblait toujours à un sac fragile qui pouvait à tout moment se déchirer pour répandre sur la cité une nouvelle cargaison de flocons.

À sa gauche, où les voiliers étaient amarrés les uns contre les autres, une forêt de mâts se perdait dans la brume qui montait de la mer. La trompe de l'île Saint-Georges (on ne distinguait même pas l'église et le cloître qui se dressaient de l'autre côté de l'eau) fit retentir son signal monotone. La lourde silhouette d'une frégate à vapeur se dessina dans le brouillard, suivie d'un trait de fumée.

Emilia Farsetti releva son col et pressa le pas. Une bourrasque gonfla sa cape telle une petite voile noire et lui fit ressentir un court instant le froid humide qui venait de l'est. Elle s'attendait à voir surgir d'un moment à l'autre la cheminée de l'*Archiduc Sigmund* car les paquebots de la compagnie du Lloyd Triestino n'avaient presque jamais de retard. Pourtant, il fallut encore une bonne heure avant que le bâtiment ne s'approche de l'embarcadère à la vitesse d'une tortue. On aurait dit qu'il avait échappé de peu à la tempête dont les signes avant-coureurs avaient effleuré Venise au cours de la nuit.

L'*Archiduc Sigmund* avait perdu une bonne partie de son garde-corps et même le bastingage de la proue était cabossé comme si un monstre marin l'avait frappé de son énorme patte. La cheminée ployée en son milieu lâchait une fumée noire qui se répandait telle de la glaire sur le pont avant. Les protections latérales qui recouvraient les roues à aubes pendaient comme des ailes brisées. À chaque rotation des palettes, le métal frottant contre le métal produisait un long et insupportable grincement.

Les passagers qui descendirent, les jambes raides, avaient eux aussi l'air de sortir d'un abominable cauchemar. Et sans doute – du moins Emilia Farsetti l'espérait-elle – avaient-ils oublié une foule de choses à bord.

Quand elle put enfin traverser le restaurant pour se rendre dans les cabines de première classe où son travail l'attendait, il était presque onze heures. Dans la main gauche, elle tenait un seau et une vadrouille ; dans la droite, un balai et une pelle. Arrivée dans le couloir, elle se mit à siffler *Dieu ait soin de Franz, notre Empereur* – ce qui n'était en rien l'expression de sentiments patriotiques.

En sortant, la plupart des passagers laissaient la porte ouverte. Pourtant, celle du numéro 2 était close. Bizarre, mais pas grave. Emilia Farsetti tourna la poignée vers la gauche – un gros bouton en laiton qui fermait une porte blanche sur laquelle un chiffre était peint en vert – et elle entra.

Tout semblait en ordre : la niche avec le lit dans lequel pouvaient s'allonger deux personnes, le placard, les deux chaises et le bureau. Devant l'alcôve, dont les rideaux étaient fermés, la comtesse aperçut une paire de bottes en cuir marron. Une redingote et un haut-de-forme étaient posés avec négligence sur la chaise voisine.

Emilia Farsetti s'arrêta net.

Sa première pensée fut que l'homme qui se trouvait derrière le rideau devait encore dormir. La deuxième, qu'il était sûrement malade. Elle n'eut pas le temps d'en forger une troisième car elle s'entendit soudain dire d'une voix qu'elle ne reconnaissait pas :

— *Signore ! Siamo arrivati a Venezia !*

Puis elle retint son souffle et tendit l'oreille. Mais la seule chose qu'elle perçut était les battements de son propre cœur et les pas d'un petit rongeur qui courait dans le plafond au-dessus de sa tête. « Les rats quittent le navire », songea-t-elle. Elle ignorait pourquoi elle pensait cela, mais l'idée semblait plutôt juste.

Quinze jours plus tard, Emilia Farsetti saurait qu'il eût été beaucoup plus malin de quitter aussitôt la cabine. Pour l'heure, elle resta immobile et se mit à chanter tout bas : « *Non sai tu che sei l'anima mia...* » Elle constata que le son de sa propre voix l'apaisait.

Elle ouvrit le rideau tout en chantant et c'est peut-être à cause de la musique qu'elle avait dans la tête qu'elle ne vit d'abord que des détails : les taches de vieillesse sur la main de l'homme, le motif à fleurs lilas de son gilet, les cheveux roux et les yeux écarquillés de la jeune femme. Puis toutes ces images se fondirent en une seule et la comtesse dut se coller la main sur la bouche pour retenir un cri.

L'homme étendu sous ses yeux avait une bonne soixantaine d'années. Hormis sa redingote, il ne lui manquait aucun vêtement. Il portait un pantalon gris orné de bandes de velours sur les côtés, une chemise amidonnée recouverte en partie par son gilet de costume et une lavallière noire qui restait nouée avec soin jusque dans la mort. Sa tête était légèrement inclinée vers la droite, de sorte qu'on ne pouvait manquer les deux petits trous de l'autre côté de son crâne.

Derrière lui, au fond de l'alcôve, la jeune fille était nue. Du fait de la lumière laiteuse qui régnait dans la cabine, on aurait dit que son corps était couvert d'une fine poudre blanche. Elle avait des contusions virant au bleu à la gorge, des morsures sur la poitrine et des ecchymoses aux poignets.

Emilia Farsetti ouvrit grande la bouche, mais il n'en sortit qu'un misérable couac. « Grand Dieu, pensa-t-elle, je rêve ! Il faudrait que je me pince pour me réveiller. » Pourtant, elle n'en fit rien. Au lieu de cela, elle ferma les yeux et se mit à compter avec lenteur. Une fois arrivée à dix, elle avait pris sa décision.

La comtesse retint son souffle et s'approcha du bureau. Il y avait là un encrier, un porte-plume, un journal étranger et deux enveloppes. L'une était relevée d'une couronne dorée dans un coin, l'autre était grande et marron – pas assez grande néanmoins pour ne pas tenir sous un tablier. Emilia Farsetti tendit l'oreille pour vérifier que personne n'était dans le couloir. Comme tout était silencieux, elle glissa les deux enveloppes dans la ceinture de sa jupe. Puis elle se mit à hurler. Ce cri sortit tout droit de son diaphragme et n'eut pas de mal à s'engouffrer dans les moindres recoins du bateau.

Sous l'effet de la surprise, le capitaine Landrini renversa son café et le steward en second, un nain bossu aux grands yeux marron répondant au nom de Putz, en fit tomber le plateau qu'il s'apprêtait à rapporter en cuisine.

En déboulant dans la cabine – Putz en tête, puis Landrini, ensuite le chef steward Moosbrugger et enfin un matelot qui avait abandonné le pont avant où il était en train d'enlever la neige à la pelle –, ils découvrirent Emilia Farsetti agenouillée sur le sol. Elle criait si fort que les nouveaux venus ne virent pas tout de suite le vieil homme et la jeune femme dans l'alcôve.

1- Place (ancien champ). (*N.d.T.*)

2- Rive (ici des Schiavoni, ou des Esclavons). (*N.d.T.*)

Ce fut le matelot qui les aperçut en premier. Mais comme il bégayait et que personne ne le comprenait, il fut contraint de saisir le capitaine par la manche et de le tirer vers le lit.

— Là ! s'exclama-t-il.

C'était le seul mot qu'il parvenait à prononcer sans peine. En temps normal, il aurait au moins essayé de dire quelque chose du genre : « Mon commandant, deux cadavres gisent sur le lit » ou bien « Je crois que cette odeur pénétrante provient de la niche ». Mais compte tenu des circonstances, il était hors de question qu'il achève une phrase.

Le capitaine, qui commençait à se demander si le cauchemar qu'il avait vécu au cours des dix dernières heures prendrait jamais fin, tourna la tête. Un nuage sombre passa devant ses yeux, puis les détails se dégagèrent avec une merveilleuse netteté : l'homme couché sur le dos avec les deux impacts dans la tempe et, derrière lui, la jeune femme, tout aussi inerte, la poitrine couverte de morsures, la gorge marquée de traces d'étranglement. Soudain, Landrini eut la désagréable sensation de se retrouver dans le vide, comme si l'air de la cabine avait été aspiré et que les cloisons pouvaient à tout instant s'abattre vers l'intérieur. Sans le vouloir, il monta d'une octave :

— Qui est cet homme ? Et cette femme ?

Mon Dieu, à chaque fois qu'il s'énervait, sa voix partait dans les aigus ! Il détestait s'entendre parler ainsi. Mais Moosbrugger n'y prêta aucune attention. Il baissa les yeux vers le couple en pinçant les lèvres comme s'il évaluait les conséquences d'une faute de service.

— Ce monsieur, finit-il par expliquer, est le conseiller aulique<sup>1</sup> Hummelhauser, de Vienne. Hier soir, il s'est encore répandu en éloges sur nos moules.

Le chef steward s'était planté devant l'alcôve à côté du capitaine, une serviette d'un blanc d'albâtre posée sur le bras gauche, comme s'apprêtant à prendre une commande. Landrini, dont le pantalon était trempé jusqu'aux genoux, se demanda comment l'autre faisait pour que son uniforme vert reste toujours aussi impeccable que s'il venait d'être repassé.

— Le conseiller, continua Moosbrugger de sa voix impassible de maître d'hôtel, ne manquait jamais de répéter que le service lui donnait entière

satisfaction.

Comme d'habitude, on aurait dit qu'il avait taillé et poli avec soin chacune de ses paroles. Quelqu'un qui ne le connaissait pas aurait pu croire qu'il avait de l'humour, mais le capitaine savait qu'il n'en était rien. Le chef steward n'avait pas un brin de fantaisie. Landrini se racla la gorge pour éviter que sa voix ne déraile à nouveau.

— Et la femme ?

Il avait détourné les yeux du corps de la défunte, mais il avait du mal à chasser cette image de son esprit.

Moosbrugger haussa les épaules, l'air désolé.

— Je suis bien en peine de vous le dire, mon commandant. La cabine n'a été réservée que pour une seule personne.

— Y avait-il des dames voyageant seules en première classe ?

Le chef steward réfléchit un instant.

— Personne, hormis la princesse de Montalcino.

— C'est elle ?

— Non, mon commandant.

— Alors, *qui* est-elle ?

— Sans doute quelqu'un de l'entrepont. Je suppose que le conseiller devait discuter avec cette dame quand ils furent surpris par la tempête et qu'elle n'a donc pas pu rejoindre ses appartements.

L'hypothèse que les deux victimes eussent *discuté* parut grotesque au capitaine.

— Reste à savoir ce qu'ils faisaient quand la tempête les a surpris, ironisa-t-il.

— Que voulez-vous dire, mon commandant ?

Moosbrugger sourit par automatisme. Son visage prenait cette expression dès qu'un client demandait quelque chose qui appelait des explications. Son supérieur le regarda d'un air moqueur.

— Je doute fort qu'ils aient été surpris en pleine *discussion*.

La bouche du chef steward s'ouvrit avec lenteur, puis se referma. Le capitaine entrevit alors dans ses yeux une lueur d'intelligence.

— Vous laissez entendre que le conseiller aulique aurait...

Moosbrugger ravala sa salive pour se donner du courage.

— ... que le conseiller aulique avait fait venir dans sa cabine une femme... du port ?

— Le train en provenance de Vienne est arrivé à Trieste comme prévu à dix heures.

Le capitaine constata avec satisfaction qu'il avait recouvré la parfaite maîtrise de sa voix.

— Le conseiller disposait donc de deux heures pour faire sa connaissance et lui acheter un billet pour l'entrepont.

— J'ai du mal à croire, répliqua Moosbrugger, que le conseiller à la cour ait reçu une fille du port...



— Et pourtant, l'interrompit son supérieur, il l'a fait. Mais cela ne paraît pas avoir été du goût de tout le monde.

Il se tourna brusquement vers la porte.

— Faites bloquer la première classe, ajouta-t-il. Et fermez ce satané rideau !

Puis il s'adressa au matelot :

— Toi, rends-toi au poste de police de Saint-Marc. Dis-leur que nous avons deux morts à bord. Sans doute enverront-ils quelqu'un chercher le commissaire au palais Tron.

— Ce commissaire habite un hôtel particulier ?

Si Moosbrugger n'avait pas un peu élevé l'intonation en fin de phrase, Landrini aurait pu prendre sa question pour une affirmation. Ils étaient sortis de la cabine. Le chef steward ferma la porte à double tour. Le capitaine hocha la tête.

— Oui, le palais appartient à sa mère, la comtesse Tron.

— Qu'est-ce qui amène un comte à travailler dans la police ? demanda Moosbrugger.

Le fait qu'un noble qui résidait dans son propre hôtel particulier pût exercer une telle profession semblait plus le déranger que les deux cadavres qu'ils venaient de trouver.

— Et qu'est-ce qui vous amène à être steward, Moosbrugger ?

L'interpellé fronça les sourcils.

— Il faut bien que je gagne ma vie, mon commandant.

— Eh bien, le comte aussi, conclut Landrini.

1- Membre d'un tribunal qui a une juridiction universelle sur tous les sujets de l'Empire germanique. (*N.d.T.*)

Le basset de la comtesse, un tuyau baveux de soixante centimètres de long, avait tant bien que mal réussi à se glisser dans l'entrebâillement de la porte et avait traversé en haletant la chambre de Tron. Il prit son élan sur la descente de lit et atterrit sur le drap. Mais avant qu'il eût le temps de coller sa langue humide sur le visage de sa victime, un coup vigoureux le renvoya par terre.

L'espace d'un instant, Tron éprouva une fierté puérile à l'idée de la rapidité et de la précision de son geste : il s'était mis sur le dos, avait serré le poing, l'avait propulsé au jugé et – paf ! – il avait touché le clébard en plein dans les côtes. Peut-être même lui en avait-il cassé quelques-unes. Pas mal pour un homme qu'on venait d'arracher au sommeil, pensa le commissaire.

Il referma les yeux, expira profondément comme après un effort physique et enfouit de nouveau son visage dans les oreillers. Le coup qu'il avait assené à la bête l'avait épuisé. Il n'était pas seulement plongé dans une sorte de torpeur, mais se sentait tout à coup très las. Une fatigue vieille de plusieurs siècles s'était accumulée en lui, et il pouvait dormir tant qu'il voulait, cela n'y changeait rien. Bien avant la construction de cet hôtel particulier, à une époque où la lagune ne se composait encore que d'îlots envahis par les roseaux, ses ancêtres habitaient déjà cette partie de Venise. Les Tron étaient une très vieille famille. Si vieille que parfois le commissaire en avait honte.

En ouvrant de nouveau les yeux, il reconnut à une certaine distance deux traits pâles – les minces filets de lumière que les rideaux laissaient passer le matin.

— Il voulait juste te dire bonjour, dit une voix.

Tron tourna la tête et vit entrer Alessandro, valet de chambre et factotum à la fois, qui portait une serviette de toilette sur le bras gauche et un broc dans la main droite. Il traversa la pièce dans l'obscurité (le commissaire espérait que rien qui pût le faire trébucher ne traînait sur le sol) et s'arrêta devant le lavabo. Puis il versa l'eau dans la cuvette, et ensuite, Tron entendit le bruit familier que produisait le récipient de porcelaine au contact de la surface en marbre. En hiver, l'eau que le domestique lui apportait chaque matin était chaude.

Il sortit de ses couvertures et serra en frissonnant la chemise de nuit sur laquelle étaient brodées les armes de sa famille. Le valet de chambre, un homme assez grand aux cheveux blancs, entreprit d'allumer les bougies. Peu à

peu, la lumière se fit dans la chambre.

C'était une pièce spacieuse, peu meublée, avec deux fenêtres cachées par des rideaux en brocart élimés. À côté du lavabo se dressait un piano crapaud sous lequel étaient rangées des piles de revues qui arrivaient à mi-jambe. Tron était en effet l'un des éditeurs de l'*Emporio della Poesia*, un périodique qui s'écoulait à un rythme plutôt nonchalant à son goût quoiqu'il ne laissât pas passer une occasion de rallier de nouveaux abonnés.

— Quelle heure est-il ?

Assis sur le rebord du lit, Tron essayait d'attraper ses pantoufles avec ses pieds. L'image de la chambre qui avait vacillé de manière inquiétante au moment où il s'était redressé se stabilisait peu à peu.

— La comtesse t'attend pour le petit déjeuner, déclara Alessandro sans se retourner.

Le factotum était occupé à allumer le poêle en fonte qui se trouvait entre les deux fenêtres aux rideaux encore clos.

— Je voulais aller prendre un café sur la place, objecta Tron.

Rien qu'à l'idée du froid qui régnait dans le salon de sa mère, il eut un frisson dans le dos. À cause de la hauteur des plafonds, il était difficile de chauffer les pièces de l'étage, à savoir la salle de bal et les cabinets attenants.

— Tu avais promis à la comtesse de l'aider à passer en revue les réponses à son invitation, rappela Alessandro.

Il se tenait maintenant près de son maître et lui tendait ses vêtements comme il le faisait autrefois pour le père de celui-ci.

— Le bal a lieu samedi prochain.

Tron décocha à son valet de chambre un regard courroucé.

— Je sais bien !

Aussi loin qu'il se souvienne, on avait toujours donné un bal masqué au palais Tron le troisième samedi de février – même pendant le terrible hiver de l'année 1849 au cours duquel les Autrichiens avaient assiégé la cité. Peut-être la régularité obstinée dont faisait preuve la comtesse expliquait-elle l'aura qui avait entouré cet événement au fil du temps. En tout cas, la liste des invités se faisait toujours plus mondaine – et les dépenses toujours plus considérables.

D'un autre côté, on ne pouvait nier qu'à cette occasion, leur hôtel particulier sortait de la léthargie dans laquelle il était plongé d'ordinaire. Des centaines de bougies ainsi que les masques et les robes à paniers créaient l'illusion que le siècle galant n'avait pas pris fin. Du moins jusqu'au moment où le dernier invité partait et que le palais retombait dans le sommeil – comme un vampire, pensa Tron.

— Peut-être puis-je voir la comtesse cet après-midi ? suggéra-t-il sans conviction.

La voix de son domestique trahit alors un soupçon d'impatience.

— La comtesse voudrait en parler maintenant.

— J'ai mal à la tête.

— Nous avons déjà prétendu cela dimanche.

— J'ai des vertiges.  
— C'était vendredi.  
— Dis-lui que je dois m'absenter pour raisons professionnelles.  
— J'ai juré à la comtesse que tu demandais exprès un congé pour lui consacrer du temps ce matin, Alvisè.

Son maître, qui avait maintenant mis son pantalon et son gilet, se tenait devant le lavabo. De la vapeur et un agréable parfum de lavande montaient de la cuvette. Tron plongea un gant de toilette dans l'eau et s'en humecta les yeux et la bouche.

— En plus, ces bals nous ruinent, soupira-t-il.

Puis il reposa le gant de toilette sur le marbre du lavabo et s'aspergea le col d'un peu d'eau de Cologne (la vraie, celle de chez « en face de Farina »).

— Il n'y pas d'argent pour refaire la façade sur le rio<sup>1</sup> Tron, mais pour les serveurs, les petits-fours et le champagne, alors là, oui !

Le bas du miroir posé sur le lavabo était couvert de buée, de sorte que Tron ne voyait qu'une partie de son visage : son grand nez, ses yeux bleu pâle aux paupières légèrement baissées qui le regardaient et semblaient exprimer un mélange de fatigue et de scepticisme.

Alessandro s'était approché de son maître et lui tendait sa redingote.

— As-tu déjà parlé des invités avec la comtesse ? demanda-t-il.

— Non.

— Tu n'es donc pas au courant.

— Quoi donc ?

— Elle veut inviter le colonel Pergen.

— Pergen ?

Tron secoua la tête d'un air incrédule.

— Comment le connaît-elle ?

— Elle a fait sa connaissance il y a quelques jours chez Nicolosa Priuli.

— Étonnant qu'elle reçoive Pergen.

— Parce que c'est le chef de la police militaire ? voulut savoir Alessandro.

— Parce que le frère de Nicolosa Priuli était en Sicile avec Garibaldi et qu'il travaille désormais pour le Comité de la Vénétie à Turin, répondit le commissaire. Pourquoi, au nom du ciel, ma mère veut-elle inviter Pergen ?

— À cause de la villa à Dogaletto. La comtesse s'est plainte de la modicité du loyer que lui verse l'armée et le colonel a promis d'en parler à l'officier de cantonnement. Nous sommes ruinés, Alvisè. La comtesse doit encore payer les musiciens et elle ne sait pas comment.

— Pourquoi ne me dit-elle rien ?

Le domestique haussa les épaules.

— Parce qu'elle sait très bien ce que tu penses du bal. As-tu déjà encaissé les loyers ?

— Je suis passé hier chez les Volpi, les Bianchini, chez Marcovic, chez les Goldini et les Cesto. Chez les Widman, le plafond fuit à nouveau. Je peux donc difficilement exiger qu'ils versent le loyer.

Tron réfléchit un instant, puis ajouta : — Nous pourrions vendre le Tintoret du salon vert.

— À Sivry, une fois de plus ?

— Sivry a toujours bien payé. Et ses affaires sont florissantes. Maintenant, il loue en plus le magasin à côté du sien. Les grands hôtels lui fournissent une clientèle toujours plus nombreuse.

— C'est le dernier Tintoret que nous ayons, objecta le domestique.

Tron lui jeta un regard amusé.

— Cela fait longtemps que nous n'avons plus de Tintoret ! Celui du salon vert est une copie. L'original a été offert à Vienne il y a un siècle. Mais Sivry n'est pas obligé de le savoir.

Il tira sur les deux extrémités de sa lavallière bleu marine jusqu'à ce qu'elles aient la même longueur.

— Quel temps fait-il ?

Au lieu de répondre, le valet ouvrit les rideaux et se recula. Une infinité de petits traits blancs tombaient d'un ciel de ouate gris. Il fallut quelques secondes à Tron pour comprendre ce qu'il voyait.

— Il a neigé toute la nuit, précisa Alessandro. La cour est déjà blanche.

— Y a-t-il encore du café à l'étage ?

— Je peux t'en monter du frais.

Le commissaire poussa un soupir.

— Dis à la comtesse que j'arrive.

Tout enfant, Tron était persuadé que le vrai ciel était celui de la salle de bal. Dans celui de la rue, il n’y avait pas d’anges posés sur les nuages, ce qui prouvait bien qu’il n’était pas authentique ! En outre, il manquait cet A. Pollon qui, vêtu d’un simple drap blanc, observait chaque geste de l’enfant depuis son char tiré par quatre chevaux. À l’époque, Tron se demandait si ce M. Pollon était parent avec celui qui livrait tous les quinze jours du bois en hiver, mais quand il avait posé la question à Alessandro, le domestique avait seulement éclaté de rire.

Aujourd’hui encore, du haut de son char solaire, M. A. Pollon avait aperçu Tron qui lui adressa un clin d’œil. La salle était glaciale – le domestique n’allumerait les deux grands poêles en faïence que quatre jours avant le bal –, si glaciale que le commissaire sentit le froid à travers la semelle de ses bottes. La deuxième porte à droite, une porte à deux battants dominée par trois anges dorés qui jouaient de la musique, conduisait au salon de la comtesse. Son fils appuya sur la poignée et entra.

La pièce contenait une demi-douzaine de fauteuils Louis XVI au tissu maculé, deux consoles à plateau en marbre au-dessus desquelles étaient accrochés des miroirs au tain corrodé et une commode de bois laqué vert à motifs chinois. Deux hautes fenêtres donnant sur le Grand Canal laissaient filtrer une lumière blafarde. Entre les deux, un poêle en fonte occupait la place du Pleyel qui passait l’hiver au centre du salon. Il régnait une odeur de moisi, de café et de liqueur renversée.

La comtesse était assise tout près du feu, quasi paralysée à partir de la taille parce que Alessandro lui avait enveloppé les jambes dans une épaisse couverture en laine. À ses pieds fumait un *scaldino*<sup>1</sup> (le fait qu’il fumait prouvait la mauvaise qualité du charbon de bois dont il était empli). Elle tenait dans la main gauche la liste des invités.

— Assieds-toi, Alvisé, dit-elle sans lever les yeux.

— Alessandro prétend que tu as l’intention d’inviter le colonel Pergen.

Tron s’installa avec précaution sur l’un des fauteuils.

Sa mère hocha la tête.

— En effet.

Elle avait toujours les yeux rivés sur le papier.

— Tu crois vraiment que le colonel peut nous être utile en ce qui concerne la villa ?

— C'est ce qu'il a dit.

— Et les autres invités ?

— Que veux-tu dire ?

La voix de la comtesse trahissait un certain agacement. Elle était certes maquillée avec soin, mais pour le moment, on aurait plutôt dit qu'elle avait pris un pinceau pour dissimuler sous une couche de blanc jaunâtre les craintes que lui inspirait le bal. Sa robe en satin vert foncé faisait paraître son visage plus blême encore. Cette année, la comtesse avait eu soixante-dix ans, mais c'était toujours une belle femme qui faisait nettement plus jeune que son âge et qui pouvait au besoin dégager un charme considérable.

— Il y aura au moins deux douzaines de personnes qui ont des parents en exil, objecta timidement Tron. Compte tenu des circonstances, je me demande si ce n'est pas un manque de tact que d'inviter précisément le chef de la police militaire autrichienne.

Sans le vouloir, sa mère retroussa les lèvres.

— Il s'agit d'un bal *masqué*, Alvisse ! Le colonel ne va pas se présenter en uniforme. De plus, ajouta-t-elle, il ne sera pas le seul Autrichien à mon bal.

Surpris, Tron se pencha en avant.

— Qui d'autre ?

— La comtesse Königsegg et son mari.

La vieille dame haussa les sourcils et attendit un instant. Comme son fils ne réagissait pas, elle esquissa un mince sourire.

— Je vois que ce nom ne te dit rien.

Le commissaire secoua la tête :

— Non.

— Il s'agit de la nouvelle intendante en chef de l'impératrice. Nous sommes parentes par ma grand-mère. Elle m'a écrit et c'est pourquoi je l'ai invitée. Cela m'étonne que tu ne connaisses pas le nom de l'intendante en chef de Sa Majesté.

— Nous n'avons rien à voir avec l'impératrice, rétorqua-t-il. C'est Toggenburg qui est responsable de la sécurité de la famille royale.

— À en croire certaines sources (auxquelles elle semblait boire avec délectation), le commandant de place serait content que l'impératrice rentre chez elle. François-Joseph, poursuivit-elle avec entrain, préférerait de toute façon savoir sa femme auprès de lui, à Vienne. Elle n'a pas eu le droit de rester plus longtemps à Corfou, mais elle a refusé de revenir dans la capitale. On s'est donc mis d'accord sur Venise.

— D'où est-ce que tu tiens cela ? lui demanda Tron.

— De Loretta Pisani, répondit sa mère. Elle connaît un sous-lieutenant qui fait partie de la suite de l'impératrice. Tu as déjà vu Sa Majesté ?

— De manière furtive, dit le commissaire, lors de son arrivée en octobre. J'étais là quand elle est descendue de bateau. Elle est grande et mince... C'est

mon petit déjeuner, ça ?

À cette question, la comtesse lui lança un regard sombre. L'assiette qu'elle avait posée devant lui contenait trois biscuits à la cuiller tout secs. Le commissaire était sûr qu'elle avait en vain essayé de les refiler à son basset.

— Allez, presse-toi ! répliqua-t-elle. Nous devons commencer.

Au moment où il mordit dans l'un des biscuits durs comme la pierre, Tron perçut un bruit de fêlure désagréable. Il contrôla de l'index l'état de son incisive, puis décréta : — Nous commencerons quand Alessandro aura servi le café.

Mais quand le domestique entra, quelques minutes plus tard, il avait les mains vides. Il s'arrêta sur le pas de la porte. L'expression de son visage ne laissait rien présager de bon.

— Il y a quelqu'un de la police en bas, sur le ponton, dit-il un peu essoufflé.

— Et que veut-il ?

Alessandro s'éclaircit la gorge.

— On a retrouvé deux cadavres sur le paquebot du Lloyd en provenance de Trieste. Dans une cabine de première classe.

Il était impossible de dire si le ton de regret dans sa voix se rapportait aux défunts ou au fait que Tron ne pourrait pas avoir ce matin la conversation qu'il avait promise à sa mère.

— Un accident ?

Alessandro fit non de la tête.

— Ils ont été assassinés. Tu dois t'y rendre sur-le-champ.

Tron se leva d'un bond. Un coup d'œil par la fenêtre lui apprit qu'il avait cessé de neiger même si le ciel était toujours chargé de nuages gris foncé.

Le dernier meurtre dans le quartier de Saint-Marc remontait à l'été deux ans auparavant, quand un aubergiste de la place San Stefano avait poignardé l'amant de sa femme. Le commissaire avait pu résoudre l'affaire quasi sur place ; le coupable avait fait des aveux le jour même. Mais un crime sur un paquebot du Lloyd Triestino, c'était autre chose ! Dans ces conditions, il n'était même pas sûr qu'il n'eût pas préféré discuter avec sa mère des réponses aux invitations.

— Je crains de devoir m'en aller...

— Et quand auras-tu du temps à me consacrer ? demanda la comtesse vexée comme si tout cela n'était qu'une intrigue de son fils pour couper court à leur conversation.

— Ce soir, promit-il.

Une demi-heure plus tard, Tron descendait de gondole et posait le pied sur le môle. Il était midi pile. La batterie de l'île Saint-Georges tira son coup de feu quotidien et un petit nuage de fumée s'éleva au-dessus de la bouche du canon.



La ville était plus vivante que le commissaire ne s'y serait attendu par un froid pareil. De tous les côtés, des gens affluaient sur la place Saint-Marc, s'attroupaient devant les cafés, donnaient à manger aux pigeons ou appelaient leurs enfants disparus dans la cohue. Des officiers autrichiens, leur manteau d'apparat blanc négligemment posé sur les épaules, discutaient en petits groupes tout en fumant une cigarette.

À certains stands, on vendait des *galiani*, de petites bandelettes de pâte cuites dans du saindoux et ensuite recouvertes de sucre. À d'autres, c'étaient des *frittolini*, des poissons frits servis avec de la polenta chaude. On avait repoussé le plus gros de la neige sous les arcades de la bibliothèque Marciana et sous l'échafaudage qui cachait la façade du palais des Doges donnant sur le môle. Des enfants montaient sur les tas et se jetaient des boules de neige.

L'*Archiduc Sigmund* se trouvait presque juste derrière le pont<sup>2</sup> della Paglia, à quelques pas de l'hôtel *Danieli*. C'était un paquebot à aubes blanc, le seul bateau à vapeur au milieu d'une longue file de voiliers dont les agrès couverts de neige semblaient s'étendre jusqu'à l'Arsenal.

1- Chauffe-mains ou chaufferette. (N.d.T.)

2- Pont. (N.d.T.)

Accouru sur le pont du navire, le sergent Bossi était bien trop énervé pour saluer Tron dans les règles.

— Les cadavres sont dans la cabine, dit-il hors d'haleine.

— Vous avez prévenu le docteur Lionardo ?

— Je n'ai rien voulu entreprendre sans vous, commissaire.

— Eh bien, envoyez quelqu'un le chercher ! Combien d'hommes avez-vous ici ?

— Rien que Foscolo. Il monte la garde en bas.

— Qu'il aille chez Lionardo, décréta le supérieur. Connaît-on l'identité des victimes ?

— Il s'agit d'un conseiller aulique venu de Vienne, Hummelhauser, et d'une jeune femme. Lui a été tué par balles ; elle a été étranglée. Le commandant Landrini vous attend au restaurant, commissaire.

Le supérieur interpréta cette information comme une prière de bien vouloir poser toute autre question au commandant de bord, et c'était bien ainsi qu'il fallait également comprendre le geste de la main par lequel Bossi désignait la porte.

Le commissaire trouva Landrini assis à une table en train de déguster avec recueillement une gaufre à la crème. Deux autres personnes étaient là : un homme d'un certain âge vêtu du frac en drap vert des stewards du Lloyd et un nain qui portait un tablier rouge. Ils étaient tous deux occupés à ranger des verres dans le buffet.

En apercevant Tron près de la porte, Landrini se leva.

— Je suis désolé, commissaire, dit-il en lui serrant la main avec un air aussi embarrassé que s'il avait assassiné lui-même deux de ses passagers rien que pour le déranger un dimanche.

Sa poignée de main était si ferme que Tron crut entendre ses phalanges craquer. C'est alors seulement qu'il remarqua la flaque au milieu de laquelle il se trouvait et le tas de verre cassé à bâbord. L'une des vitres du restaurant s'était brisée, et à travers ce qui en restait, le commissaire aperçut le grément du schooner amarré près de l'*Archiduc Sigmund*. Plusieurs mouettes qui s'élevaient dans les airs firent tomber de la neige des vergues.

— Qu'est-il arrivé à votre bateau ?

Landrini haussa les épaules.

— Nous avons été pris dans une tempête. Il s'en est fallu de peu.

Il sourit.

— Venez. Je vais vous y conduire.

Landrini sortit et Tron le suivit dans un couloir qui donnait accès aux cabines de première classe. Le commandant s'arrêta devant la deuxième porte du côté gauche, l'ouvrit et se recula pour le laisser passer.

Bien que les rideaux des deux hublots fussent ouverts, il ne faisait guère plus clair dans la cabine que dans le couloir. De l'humidité semblait s'être infiltrée pendant le déluge ; l'air rempli d'un mélange de parfum et de fumée de cigare refroidie était moite comme dans une serre. Sur la gauche se trouvait une niche cachée par un rideau.

— Sur le lit, précisa Landrini.

Aucun doute n'était possible sur ce qu'il voulait dire.

— Qui a découvert les cadavres ? demanda Tron.

— La femme de ménage.

— Quand ?

— Peu avant onze heures. Elle a crié si fort que nous sommes tous accourus. Nous avons dû la renvoyer chez elle car elle était en état de choc.

— *Qui* est accouru ?

— Moosbrugger, Putz, un matelot qui était sur le pont et moi-même. Moosbrugger et Putz sont les deux stewards. Putz est le nain.

— Le rideau était-il ouvert ?

Landrini fit oui de la tête.

— Qui l'a fermé ?

— Moosbrugger.

— Pouvez-vous le remettre comme vous l'avez trouvé ? le pria Tron.

Il fit un pas de côté pour céder la place à Landrini.

Le bas du rideau en velours rouge était bordé d'une frange dorée. Cela rappelait les théâtres de marionnettes qui s'installaient sur le campo Santa Margherita par les belles journées d'été. Au lieu de tourner le dos au commissaire, Landrini s'approcha de profil. La manœuvre l'obligea à tordre un peu le bras, mais il voulait manifestement éviter de voir les cadavres. Tron s'avança. Le spectacle l'émut moins qu'il n'avait pensé.

Personne n'aurait pu croire que le couple fût simplement endormi. Les signes d'une mort violente étaient trop évidents : les trous dans la tête de l'homme, les traces d'étranglement sur la gorge de la jeune femme, les morsures sur sa poitrine et les ecchymoses longilignes autour de ses poignets qui prouvaient qu'on l'avait attachée avant de la tuer. Mais dans la pâle lumière hivernale qui baignait la cabine, les objets privés de couleurs semblaient avoir perdu aussi quelque chose de leur réalité. Les yeux grands ouverts et rivés dans le vide, les deux victimes avaient l'air de se trouver dans un monde à eux dont n'émanait ni menace ni peur.

Le conseiller était allongé au bord de la couchette, la jeune femme dans le

fond. Entre eux, un drap froissé recouvrait la main droite de l'homme. On aurait dit qu'il tenait quelque chose, le tissu formait une bosse.

— Quelqu'un a-t-il touché aux corps ?

— Non. J'ai aussitôt ordonné qu'on ferme la cabine à clé et qu'un matelot monte la garde... Moosbrugger affirme que M. Hummelhauser est un habitué, ajouta-t-il de lui-même.

— Et la femme ?

— Elle ne figure pas sur la liste des passagers de première classe. Le conseiller a peut-être fait sa connaissance sur le port.

— Sur le port ?

Tron ne put contenir sa surprise.

— Est-il fréquent que des passagers de première classe fassent monter dans leurs cabines des jeunes filles rencontrées au port ?

Landrini haussa les épaules.

— Je ne saurais vous le dire, commissaire. C'est à Moosbrugger qu'il faut poser cette question.

Tron se pencha au-dessus du lit et souleva le drap qui recouvrait la main droite de Hummelhauser. Elle renfermait un Derringer, un petit pistolet à double canon utilisé surtout par les femmes et les joueurs. Le conseiller avait lâché l'arme avant que la mort ne survienne. Le commissaire parvint donc à la prendre avec précaution. En ouvrant le canon, il constata que les magasins étaient vides. Il la referma et la remit à sa place.

— Suicide ?

La voix de Landrini avait monté en fin de mot, mais il était difficile de savoir s'il s'agissait d'une question ou d'un constat.

« Étrange, songea le commissaire, pour beaucoup de gens, la mort est moins effrayante quand il s'agit d'un suicide que quand il s'agit d'un meurtre. Parce qu'ils s'imaginent qu'un suicide est plus paisible ? » La jeune femme n'avait pourtant pas l'air d'avoir connu une mort tranquille.

Assurément, l'hypothèse du suicide était commode, car elle autorisait une succession plausible de péchés et d'expiations. La jeune femme s'était peut-être laissé attacher de plein gré. Puis les choses avaient déraillé. Le conseiller n'avait sans doute pas eu l'intention de la tuer et, en désespoir de cause, n'avait finalement trouvé d'autre issue que de tourner son arme contre lui-même.

Si le poing de la victime avait été fermé, le commissaire n'aurait pas vu les taches sur la face intérieure de son majeur. Sur le coup, il aurait été incapable de dire ce qui le troublait, mais il comprit bientôt : c'était le fait qu'elles se trouvaient sur la main *gauche*.

— Je doute qu'il s'agisse d'un suicide, avança-t-il en s'agenouillant devant la couchette. Mais peut-être l'assassin voulait-il que cela en ait l'air.

Il tira un mouchoir blanc de son manteau en fourrure et le mouilla sur la pointe de la langue. Puis il passa la partie humide sur le doigt de Hummelhauser. Le tissu devint noir.

— Vous voyez ?

Tron se retourna et tendit le mouchoir à Landrini.

— Quoi ?

— Cette tache sur mon mouchoir.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De l'encre, répondit le commissaire. Hummelhauser écrivait de la main gauche. Or un gaucher ne met pas fin à ses jours en se tirant une balle deux fois de la main droite dans la tempe gauche.

Tron se releva et fit un pas en arrière. Le conseiller était allongé sur le dos à l'extrême limite du matelas. Son gilet et sa lavallière avaient un peu glissé, mais aucun de ses vêtements n'avait été déchiré ou même simplement dérangé. Ses jambes étaient posées comme il faut, l'une contre l'autre, presque parallèles au bord du lit. Soudain, le commissaire eut le sentiment que l'impression de mise en scène ne tenait pas qu'au rideau de velours rouge qui lui faisait penser à une tragédie. Il secoua la tête.

— Peut-être n'y a-t-il pas eu de combat du tout ? remarqua-t-il. On a parfaitement pu lui tirer dessus pendant qu'il dormait ou qu'il avait perdu connaissance.

— Mais qui a bien pu tuer le conseiller ?

Tron haussa les épaules.

— Ça, je ne sais pas. En tout cas, cela n'a pas l'air d'être un suicide.

— Comment allez-vous procéder ?

— Je vais d'abord interroger les stewards et ensuite les passagers de première classe. Veillez à ce que, dans un premier temps, Moosbrugger et Putz ne quittent pas le bateau.

Dans l'heure et demie qui suivit, Tron examina avec minutie la cabine et les effets personnels de Hummelhauser en dictant à Bossi tout ce qui appartenait au conseiller. À la fin, le relevé ne comprenait pas moins de soixante-dix objets, mais pas un indice sur le déroulement ou les motifs du crime. Tron avait trouvé un billet de la Compagnie ferroviaire du Sud établi le 13 février 1862 ainsi qu'une facture de la pension *Winckelmann* datée du même jour – le conseiller avait donc passé une nuit à Trieste avant de poursuivre son voyage vers Venise.

Une mallette en cuir renfermait, rangés avec soin entre deux feuilles de carton, des extraits de journaux milanais et turinois consacrés aux activités du Comité de la Vénétie – une association clandestine regroupant des ennemis jurés de l'Autriche – ainsi qu'une enveloppe non cachetée, adressée au colonel Pergen, contenant un rapport sur les positions politiques de sous-officiers des chasseurs croates. Tron remit tous les papiers à leur place. Il se mettrait en relation avec le colonel Pergen dès le lendemain matin. Peut-être la police militaire prendrait-elle alors l'affaire en main, mais pour l'instant, rien ne laissait à penser qu'il y eût un arrière-plan politique au crime.

En rentrant dans le restaurant du paquebot, il trouva Moosbrugger qui l'attendait. Le chef steward se tenait derrière le dressoir et la première chose qui frappa le commissaire était une impression de maniaquerie. On aurait dit qu'il venait de repasser son uniforme vert foncé aux boutons reluisants. Sans le vouloir, Tron baissa les yeux pour voir s'il tenait une brosse à vêtements. Mais lorsqu'il fit le tour du buffet, l'employé avait juste une feuille dans les mains – sans doute la liste des passagers.

— Asseyez-vous, je vous prie.

Tron lui adressa un sourire obligeant en désignant le siège de l'autre côté de la table à laquelle il s'était lui-même installé. Le steward souleva la chaise quelques centimètres au-dessus du sol – probablement pour lui épargner le bruit des pieds raclant sur le parquet – et prit place sans s'appuyer contre le dossier – avec des gestes pour lesquels le commissaire ne trouvait pas d'autre mot que « soigneux ». Il posa la liste devant lui, parallèlement au bord de la table.

Tron le regarda droit dans les yeux et lui posa la première question : —

Aimez-vous votre travail, monsieur Moosbrugger ?

L'autre ne pouvait pas s'attendre à une telle entrée en matière. Et pourtant, il répondit avec une rapidité remarquable. Sans hésiter une seconde, il déclara avec calme : — Les passagers et le commandant ont toujours été satisfaits de moi, commissaire.

Malgré un fort accent autrichien, il parlait couramment l'italien. Tron renouvela son sourire obligeant.

— Ce qui fait qu'en règle générale, votre travail vous procure du plaisir ?

Son interlocuteur fit un petit signe de la tête.

— Oui, on peut dire cela.

— Et depuis quand travaillez-vous pour le Lloyd ?

À nouveau, la réponse vint sans la moindre hésitation : — Depuis cinq ans.

— Et sur l'*Archiduc Sigmund* ?

— Depuis deux ans. Le paquebot a été mis à l'eau il y a deux ans et je fais partie de l'équipage depuis le début.

Puis il ajouta :

— Tout comme le commandant Landrini et M. Putz.

— Quand avez-vous vu le conseiller pour la dernière fois, la nuit dernière ?

Cette fois, Moosbrugger dut réfléchir un instant :

— Peu avant une heure, au restaurant, où il avait mangé à la même table que le sous-lieutenant Grillparzer, de la cabine 1.

— Avez-vous l'impression que les deux hommes se connaissaient ?

— Vous m'en demandez trop. C'est Putz qui faisait le service à cette table.

— Où étiez-vous pendant la tempête, M. Putz et vous-même ?

— Dans l'entrepont.

— Cela veut-il dire qu'à ce moment-là, il n'y avait pas de membre de l'équipage en première classe ?

Moosbrugger acquiesça d'un signe de la tête et précisa : — Mais on ne pouvait ni entrer ni sortir. Nous n'avions pas seulement fermé les fenêtres et les hublots, mais tous les accès.

« Cela signifierait, pensa Tron, que si le crime a bien eu lieu pendant les intempéries, le nom du meurtrier doit figurer sur la liste. »

— Quand la tempête a-t-elle commencé ?

— À deux heures. Et elle est soudain retombée vers cinq heures. Nous avons aussitôt commencé à ranger le restaurant.

— Était-ce bruyant pendant la tourmente ?

— Oui. Tellement que nous devons crier pour nous faire comprendre.

— Et en temps normal ? Aurait-on entendu un cri venant d'une cabine de première classe ?

— Bien sûr.

— Donc, le crime n'a pu avoir lieu que pendant la tempête, déduisit le commissaire. Que savez-vous sur la jeune femme qui se trouvait dans la cabine de M. Hummelhauser ?

— Le commandant Landrini croit que le conseiller avait fait sa

connaissance sur le port et qu'il l'avait invitée dans sa cabine.

— S'il était encore au restaurant à une heure du matin, c'est qu'il n'était pas très pressé d'aller au lit, réfléchit Tron. Cela paraît surprenant si l'on admet qu'une jeune femme l'y attendait.

Le chef steward fixait les ongles de sa main droite comme s'il ne les avait encore jamais vus. Il finit par remarquer : — Peut-être que la jeune fille n'était pas encore là ?

— Vous voulez dire qu'elle serait arrivée plus tard ?

Plusieurs rides parallèles se dessinèrent sur le front de Moosbrugger.

— Oui, même si cela me paraît impossible puisque, après une heure du matin, elle ne pouvait plus traverser le restaurant et que l'accès par le pont supérieur était condamné depuis minuit et demi.

— Par qui ?

— Par Putz. C'est lui qui a fermé hier, comme d'habitude.

— Existe-t-il un passe pour les cabines ?

— Bien entendu.

— Et Putz a la clé ?

— Nous en avons une tous les deux.

— Donc, Putz aurait pu introduire la jeune femme à minuit et demi et lui ouvrir la cabine ?

Moosbrugger prit un air sceptique.

— C'est tout à fait impensable. Je ne saurais concevoir que...

Mais il se tut et fixa cette fois sa main gauche comme si ses doigts manucurés étaient des pièces de puzzle qu'il n'arrivait à mettre nulle part. Le regard du commissaire tomba sur la liste des passagers.

— Vous permettez ?

Elle comprenait quatre officiers de Sa Majesté, deux couples d'étrangers, quelques civils italiens et d'autres nationalités. Les noms ne disaient rien à Tron – sauf l'un d'entre eux, qui le fit rougir comme un adolescent en pleine puberté. Il releva furtivement les yeux, mais Moosbrugger contemplait toujours sa main.

La première fois que Tron avait rencontré la princesse de Montalcino, c'était à l'automne de l'année précédente : la princesse, qui possédait la plus grande verrerie de Murano, voulait agrandir son magasin sur la place Saint-Marc, et Tron avait été impressionné par le ton résolu avec lequel elle avait mené les négociations. En outre, elle était ce qu'on appelle une « belle femme » : grande et mince, les cheveux blonds, avec une agréable voix d'alto.

Il avait espéré la revoir et l'avait en effet aperçue deux semaines plus tard à La Fenice. Il s'était incliné et la princesse lui avait rendu son salut, mais elle n'avait pas manifesté l'envie de lui parler. Depuis, Tron se prenait à penser à elle à la moindre occasion, à se représenter son profil à la Botticelli et à essayer de se rappeler le son de sa voix chaude et claire. L'image de la princesse semblait se dissimuler au fond de lui et jaillir à l'improviste comme un tiroir secret dont on actionne le ressort. Venise était une petite ville, mais



par un étrange hasard, leurs chemins ne s'étaient plus jamais croisés depuis.

Un toussotement de Moosbrugger ramena Tron à la réalité. Il lui demanda alors : — Qui occupait les cabines attenantes ?

Le chef steward n'eut pas à réfléchir longtemps pour répondre : — La princesse de Montalcino et ledit sous-lieutenant Grillparzer.

Tron baissa la tête.

— Et cette princesse de Montalcino... monte-t-elle régulièrement à bord ?

— Non, elle ne voyage presque jamais avec nous. Elle prend en général le *Princesse Gisele*.

— Et que savez-vous sur le sous-lieutenant Grillparzer ?

— Il fait partie des chasseurs croates. Je ne crois pas qu'il ait jamais voyagé avec nous.

Tron n'avait pas d'autre question. Il se leva et Moosbrugger l'imita. Le campanile sonna deux heures. C'était un son voilé, comme si le tapis de neige qui recouvrait la ville empêchait le carillon de se propager.

— Envoyez-moi M. Putz, ordonna le commissaire.

Le nain s'approcha de la table où était assis Tron à pas rapides, pressés, comme s'il venait prendre une commande. Son long nez et sa grande tête enfoncée dans ses épaules rappelèrent au commissaire les contes de Grimm qu'Alessandro lui lisait dans son enfance. Le steward en second avait replié son bras gauche, et en marchant, il le faisait tourner tel le piston d'une machine à vapeur. Comme il respirait assez fort en s'arrêtant devant la table, Tron n'aurait pas été surpris qu'il pousse un petit sifflement et que de la vapeur sorte de ses narines. Mais le petit homme se contenta de baisser les yeux et d'attendre la première question.

Soudain, le commissaire imagina le nain dans le palais Tron en train de jongler et de faire des culbutes pour le distraire (ou de travailler en cuisine comme dans les contes allemands). Honteux, trouvant même abject qu'il puisse nourrir cette pensée, il se leva d'un air gêné, fit le tour de la table et tendit la main au steward.

— Je me réjouis que vous ayez un peu de temps à me consacrer, monsieur Putz.

Puis il désigna avec un sourire le siège que Moosbrugger venait de quitter.

— *Grazie, Commissario*, répondit le steward qui ne s'attendait pas à tant de courtoisie.

Il avait une voix claire, presque un peu stridente. Tout comme son supérieur, il semblait détester le bruit que produisait une chaise raclant le sol. Mais contrairement à lui, qui avait soulevé le siège d'une main, Putz fut obligé de le prendre à deux bras. Ensuite, il s'installa et garda le silence.

— M. Moosbrugger m'a appris que c'est vous qui fermiez l'accès au pont supérieur, dit Tron en guise d'introduction. Je suppose que c'est vous également qui l'avez fait hier soir ?

— Oui.

— Et à ce moment-là, vous n'avez rien remarqué qu'on puisse qualifier d'inhabituel ?

Putz ne répondit rien. Son regard suivait avec lenteur le bord de la table. Comme Tron avait souvent constaté qu'un silence obstiné était plus efficace qu'une avalanche de questions, il ne parla pas non plus. Pour finir, Putz prit sa respiration et demanda :

- Moosbrugger s'en est-il rendu compte ?
- De quoi ?
- Que l'accès à la première classe est resté ouvert jusqu'au début de la tempête ?
- Comment cela se fait-il ?
- Putz soupira.
- Parce que je ne trouvais pas la clé. Regardez !
- Il tripota sa ceinture et sortit deux petites clés accrochées à un anneau.
- L'une est pour l'accès au pont supérieur, l'autre est le passe pour les cabines. Mais hier soir, au moment où j'allais fermer le pont, elles avaient disparu.
- M. Moosbrugger a bien noté que vous vous êtes absenté un long moment.
- Je savais qu'il le remarquerait.
- Et qu'avez-vous fait après avoir constaté que vous n'aviez pas le trousseau ?
- Je suis revenu au restaurant.
- Manifestement, vous n'avez rien dit à M. Moosbrugger. Sinon, il me l'aurait précisé.
- Non, murmura le steward.
- Et vous avez retrouvé les clés ?
- Oui, devant le buffet. Elles étaient tombées sous la nappe et avaient ensuite glissé sur le parquet quand le bateau s'est mis à tanguer.
- Tron avait le sentiment que Putz disait la vérité. Néanmoins, cela impliquait qu'un autre avait laissé entrer la jeune femme dans la cabine.
- Est-il vrai que vous avez fait le service hier à la table du conseiller ?
- C'est exact. Il partageait la 10 avec un sous-lieutenant des chasseurs croates.
- Avez-vous eu l'impression que les deux hommes se connaissaient ?
- Parfaitement. Ces messieurs se sont même querellés.
- Querellés ? M. Moosbrugger ne m'a pas parlé de dispute.
- Forcément. Il est sorti peu avant la fermeture.
- S'est-il absenté longtemps ?
- Putz réfléchit un instant.
- Cinq minutes peut-être... Mais la querelle n'a guère duré plus longtemps. Ensuite, le sous-lieutenant s'est levé et a regagné sa cabine.
- Et le conseiller ?
- Il a payé et est sorti à son tour. C'est lui qui a réglé l'addition du sous-lieutenant. Il était une heure tapante. Je m'en souviens parce que par hasard, j'ai regardé l'horloge à ce moment-là.
- Le steward désigna la pendule ronde accrochée au-dessus du buffet.
- Peu de temps après, M. Moosbrugger est rentré, et nous avons commencé à débarrasser.
- Le conseiller était un habitué, poursuivit le commissaire. Serait-il

possible que les clients fidèles s'autorisent quelques libertés que l'équipage accepte tacitement ?

Et d'ajouter aussitôt :

— Non que je désapprouve qu'un passager solitaire fasse la traversée en bonne compagnie...

Il sourit pour faire comprendre qu'il n'était pas de ces bigots à cheval sur les mœurs, mais le steward ne lui rendit pas son sourire :

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, commissaire.

Pour la première fois depuis le début de leur discussion, Putz leva les yeux et Tron constata que son iris avait presque la même couleur que sa pupille, un marron foncé glacial entouré d'un cercle marron-gris. En même temps, il remarqua que le steward avait peur et qu'il voulait que cela se voie. Il ouvrit la bouche, ses lèvres frémirent, mais avant d'avoir dit quoi que ce soit, il fut interrompu et se retourna.

Le colonel Pergen était apparu tout à coup, comme surgi du néant. Il n'avait pas perdu de temps à frapper à la porte et à attendre. Il se dirigeait d'un pas alerte vers la table à laquelle ils étaient assis. Sans le vouloir, Tron imagina quelle avait dû être son activité dans la dernière demi-heure – depuis le moment où la nouvelle des événements lui était parvenue jusqu'à celui où il s'immobilisait devant lui, un peu essoufflé.

— Je viens d'apprendre ce qu'il s'est passé, annonça-t-il sans prendre la peine de saluer Tron. Le conseiller ne devait arriver que demain. Sur le *Princesse Gisèle*.

Puis il demanda sans transition :

— Où sont les corps ?

— Toujours dans la cabine, répondit Tron. J'ai fait prévenir le docteur Lionardo.

Peut-être le colonel se rendit-il soudain compte de son impolitesse, ou alors il pensa à sa rencontre avec la comtesse Tron – toujours est-il qu'il sourit tout à coup, révélant un deuxième aspect de sa personnalité. Pergen était un homme de grande taille, qui dépassait le commissaire d'une tête et qui, avec ses moustaches soignées et son visage régulier, représentait le modèle même de l'officier autrichien. Comme il était d'usage, il n'avait pas mis son manteau blanc, mais l'avait posé négligemment sur ses épaules. Pas étonnant que la comtesse ait été impressionnée, pensa l'Italien.

— Qu'est-ce que ce papier ? voulut savoir Pergen.

— La liste des passagers, colonel.

— Vous permettez ?

Le militaire ôta ses gants en daim gris clair et prit la feuille en main. Son regard parcourut plusieurs fois les noms qui se succédaient et s'arrêta sur l'un d'eux. Tron vit ses sourcils se froncer. Le colonel eut l'air irrité :

— Vous pouvez partir, ordonna-t-il à Putz sans le regarder.

Puis il se tourna vers Tron, les yeux toujours rivés sur la liste :

— Le nom de Pellico vous dit-il quelque chose, commissaire ?

— Non.

Tron lui jeta un coup d'œil interrogateur.

— C'est lui qui dirige l'orphelinat sur le canal de la Giudecca, l'Istituto delle Zitelle. Mais ce n'est pas son activité principale.

Il fit une pause.

— Le conseiller avait dans sa cabine quelque chose dont Pellico devait à tout prix s'emparer.

— Et pourriez-vous me confier de quoi il s'agit ? pria Tron, qui ne comprenait pas un mot.

Avant d'apercevoir le sourire de Pergen, il entendit :

— De documents relatifs à un attentat dirigé contre la personne de l'impératrice.

Sur l'ordre du colonel, une demi-douzaine de chasseurs croates avaient remplacé les hommes de Tron. Trois soldats contrôlaient l'accès au navire, deux autres étaient postés sur le pont. Hormis un sergent qui montait la garde – quoiqu'on ne sût pas trop contre qui –, Tron et Pergen étaient seuls dans le restaurant du paquebot. Ils avaient à nouveau vidé chaque valise de Hummelhauser, palpé tous ses vêtements, examiné avec minutie le moindre bout de papier, mais les dossiers que Pergen recherchait étaient restés introuvables.

— Hummelhauser travaillait pour le Ballhausplatz<sup>1</sup>, expliquait-il maintenant. Il était chargé de rassembler et d'étudier les informations en provenance de la Vénétie. Il venait ici tous les deux mois pour s'entretenir avec Toggenburg ou avec moi et ses rapports atterrissaient sur le bureau de Sa Majesté en personne. Le conseiller n'était pas très apprécié, mais en général, ses estimations s'avéraient exactes. En 1856, il avait prédit la perte de la Lombardie, et un an plus tard, il avait conseillé de liquider un certain Giuseppe Garibaldi.

Au mot « liquider », Pergen découvrit une rangée de dents puissantes. Ensuite, il but une gorgée du café que Putz avait servi et alluma une cigarette.

— Il y a trois jours, j'ai reçu un télégramme. Hummelhauser disait détenir des éléments laissant à penser qu'un groupe d'anciens exilés projetait un attentat contre l'impératrice. Nous avons rendez-vous demain au *Danieli* pour qu'il me remette les dossiers en question.

— Et vous pensez que Pellico savait que le conseiller voyageait avec ces documents ? demanda Tron.

Le colonel fit un signe de la tête.

— Je ne peux pas vous dire comment il l'a appris. Mais manifestement, il en savait plus que moi puisqu'il avait même été informé que Hummelhauser arriverait un jour plus tôt que prévu.

— Et que contenaient ces documents ?

— Le nom des conjurés, le lieu et l'heure de l'attentat.

— Qui d'autre est au courant de ce complot ?

— Personne. Le conseiller m'a prié de garder cela pour moi afin d'éviter une réaction excessive de la part de Toggenburg.

— Et maintenant, allez-vous prévenir le commandant de place ?  
— Je n'ai guère le choix, répondit le militaire.  
— Je ne comprends pas l'objectif de cet attentat. Croient-ils vraiment pouvoir chasser les Autrichiens de la Vénétie ?

— Non. Mais Toggenburg ferait arrêter une foule d'innocents et organiserait tous les jours des douzaines de razzias. Venise deviendrait alors une poudrière prête à sauter à tout moment. Voilà ce qu'ils veulent !

Le colonel but à nouveau une gorgée de café. Puis il tira sur sa cigarette avec nervosité et dit à travers le nuage de fumée qui montait en spirale : — Vous comprenez pourquoi je dois trouver ces papiers de toute urgence ?

— Qu'avez-vous l'intention de faire ?  
— Arrêter Pellico et fouiller son domicile.  
— À supposer qu'il soit encore en ville.  
— Il y est. Il s'imagine que son poste de directeur de l'Istituto delle Zitelle est un camouflage parfait.

— Un camouflage pour quoi ?

Pergen jeta au commissaire un regard méfiant. On aurait dit que sa question, telle une requête, devait être présentée à un bureau de l'administration centrale pour recevoir un tampon. Enfin, il répondit : — C'est Pellico qui coordonne les activités du Comité de la Vénétie.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait incarcérer depuis longtemps ?  
— Parce qu'il me paraissait jusqu'à présent plus judicieux de les observer, lui et son réseau. Nous savions qu'il était allé à Trieste, mais nous ne savions pas pourquoi. Personne ne se doutait que ce voyage pouvait avoir un rapport avec les découvertes de Hummelhauser. Ce n'est qu'après coup que tout s'emboîte.

— Peut-être même un peu trop, non ? remarqua Tron. Êtes-vous sûr que ce soit la seule façon d'expliquer ce meurtre ? On m'a rapporté que hier soir, au restaurant, le conseiller s'est querellé avec un certain Grillparzer.

— Et alors ?

— Peut-être devrait-on poser quelques questions à ce sous-lieutenant. J'aimerais beaucoup connaître le sujet de leur dispute.

Pergen repoussa cette suggestion de manière catégorique :

— Vous ne feriez que perdre votre temps.  
— Et la jeune femme ? s'entêta Tron.  
— Quel est le problème ?  
— Si c'était un témoin gênant, pourquoi Pellico l'aurait-il étranglée ?  
— Parce qu'un Derringer n'a que deux coups, commissaire.  
— Vous croyez qu'il n'a vu la jeune femme qu'après avoir tiré ?

Le colonel approuva d'un signe de la tête.

— Oui, je pense. La tempête, la pénombre... Lorsqu'il l'a aperçue, il n'avait plus d'autre choix que de l'étrangler.

— Cela n'explique pas les contusions.

Pergen ricana et Tron constata que, d'un seul coup, le colonel lui devenait

antipathique.

— Dans le feu de l'action, les hommes abusent parfois un peu...

— Les morsures sur le buste, vous appelez cela « abuser un peu » ?

— Si cette dame n'avait pas été d'accord, elle aurait appelé au secours.

Pergen fit une moue indifférente.

— Sans doute a-t-elle crié, s'obstina Tron. Mais dans la tempête, personne ne l'a entendue. Je trouve que nous devrions interroger les passagers des cabines attenantes, le sous-lieutenant Grillparzer et la princesse de Montalcino. Avec votre accord, je pourrais prendre contact avec cette dernière...

— Ce ne sera pas nécessaire, commissaire.

Soudain, Pergen semblait très pressé.

— Nous tenons le coupable et nous avons un motif. De plus, cette affaire ne concerne pas la police vénitienne, ne l'oubliez pas.

Il sourit pour adoucir l'effet de cet avertissement brutal. Puis il demanda en se levant : — Auriez-vous la bonté de rester ici jusqu'à ce qu'on vienne chercher les cadavres ?

Quand il passa devant lui, le soldat le salua et l'officier lui répondit par un léger hochement de tête. Tron entendit ses pas s'éloigner sur le pont.

Une demi-heure plus tard, il vit arriver non le docteur Lionardo, mais un médecin militaire qu'il ne connaissait pas. Derrière lui, quatre infirmiers portèrent dans la cabine du conseiller deux cercueils vernis noir à l'intérieur desquels ils déposèrent les corps. Ils travaillaient vite et en même temps avec précaution. Ils faisaient preuve envers les défunts d'une émouvante retenue.

Les cercueils rappelaient des gondoles et Tron pensa qu'ils pourraient les accrocher à leur bateau et les tirer par un câble comme de petits canots. Mais ils les portèrent simplement sur une barque à deux rames attachée à la poupe du paquebot et prirent à droite dans le Grand Canal. Il avait recommencé à neiger et comme il n'y avait pas un souffle de vent, les flocons tombaient du ciel presque à la verticale.

1- Résidence du chancelier à Vienne, abritant entre autres la chancellerie secrète. (N.d.T.)



Tron l'aperçut au moment de descendre du navire. Elle avait gravi la passerelle et posé la main droite sur le bastingage de l'*Archiduc Sigmund*. De la gauche, elle tenait un parapluie pour se protéger de la neige et elle regardait autour d'elle d'un air indécis. Pendant un instant (au cours duquel il sentit son cœur se mettre à battre comme un marteau sur une enclume), le commissaire pensa que son imagination lui jouait des tours. Mais en s'approchant, il dut admettre que c'était bien elle.

La princesse de Montalcino portait un simple manteau en laine qui descendait jusqu'aux chevilles, serré à la taille et orné aux manches et au col de larges applications de fourrure. Malgré le parapluie, quelques flocons lui effleuraient le visage. L'un d'eux atterrit sur sa lèvre supérieure, où sa langue vint le cueillir.

Mon Dieu ! Les autres hommes avaient-ils aussi les genoux qui flanchaient quand la princesse posait sur eux ses yeux d'agate ? Tron avait oublié comme ils étaient verts et comme son teint était pur – une pureté que relevaient encore quelques taches de rousseur à la racine de son nez. Ses cheveux étaient noués avec négligence, comme si elle faisait juste quelques pas devant sa porte. Même dans la faible lueur de cette journée de février, ils brillaient comme sous l'effet d'une lumière invisible.

Tron sourit en s'arrêtant devant elle. Il espérait qu'elle lui rendrait son sourire, mais elle le dévisagea juste avec impatience et lui dit dans son impeccable italien de Toscane : — Il me manque une bague, commissaire. Sans doute l'ai-je perdue cette nuit dans ma cabine.

Elle avait dit « commissaire » ! Elle se souvenait donc de lui !

Puis, de la pointe du menton, elle fit un mouvement par-dessus son épaule.

— Que font ici ces soldats ? Au début, ils ne voulaient pas me laisser passer.

— Un incident s'est produit en mer, répondit Tron avec prudence. La police militaire mène l'enquête.

— Ce n'est pas vous ?

— Je ne suis responsable que du quartier de Saint-Marc.

Ce n'était pas tout à fait la vérité, mais ce n'était pas non plus vraiment un mensonge.

— Un accident ?

Tron aurait aimé rencontrer la princesse sous d'autres auspices. Il secoua la tête.

— Non, un crime.

Pour une personne qui apprend qu'un de ses voisins a été assassiné, se dit-il, elle réagit avec un sang-froid remarquable. Seuls ses yeux verts lancèrent une rapide étincelle. Pendant un moment, il eut le sentiment qu'elle était déjà au courant. Une poignée de neige tomba alors du parapluie et atterrit sur l'épaule du policier.

— Êtes-vous autorisé à me révéler qui a été tué, commissaire ?

Au ton de sa voix, on aurait cru qu'elle lui demandait quel temps il allait faire.

— Un conseiller de Vienne, répondit-il.

Pour l'instant, il préférerait passer la jeune femme sous silence.

— Y a-t-il déjà des suspects ?

— Il faut demander cela à la police militaire.

— Un officier est-il impliqué dans cette affaire ?

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

La princesse le regarda d'un air neutre.

— D'une part, c'est la police militaire qui enquête, et d'autre part, il y a eu hier, au restaurant, une querelle entre un officier et un homme d'un certain âge. J'étais à la table voisine.

— C'est bien de ce monsieur qu'il s'agit. Avez-vous entendu ce qu'ils disaient ?

— Non. Mais quoiqu'ils se soient entretenus à voix basse, j'avais l'impression que la dispute était assez vive. Soupçonne-t-on l'officier ?

— La police militaire le tient pour innocent.

Quelque chose dans le ton de sa voix parut l'intriguer.

— Et vous ? Ne le croyez-vous pas ?

— Si l'on ne m'avait pas retiré l'affaire, avoua-t-il, je l'aurais interrogé.

— Retiré ?

— À peine avais-je commencé mon enquête que la police militaire est arrivée.

— Pour vous retirer l'affaire ?

Tron fit un signe de tête.

— Et qu'auriez-vous demandé au sous-lieutenant, commissaire ?

La neige tombait maintenant plus fort. Cependant, la princesse ne semblait guère disposée à bouger. Cette affaire semblait la fasciner.

— Je lui aurais demandé pourquoi ils se sont disputés. Et s'il était au courant qu'une jeune femme attendait le conseiller dans sa cabine.

La princesse plissa le front.

— Le conseiller avait une jeune femme dans sa cabine ?

— Elle aussi a été tuée.

— Qui était-ce ?

— Une femme du port.  
— Voulez-vous dire par là que cette jeune femme était une... ?  
La princesse préféra laisser la phrase en suspens.  
— Cela m'en a tout l'air.  
— La police militaire vous a-t-elle expliqué pourquoi elle exclut la piste de l'officier ? continua-t-elle de se renseigner.  
— Oui, mais je ne sais pas si...  
— Si vous avez le droit d'en parler ?  
Tron hocha la tête.  
— Le crime semble avoir un arrière-plan politique. En tout cas, c'est l'avis du colonel qui mène l'enquête.  
— Vous ne semblez guère convaincu, commissaire.  
Il soupira.  
— Si le chef de la police militaire pense qu'il s'agit d'un crime politique, l'opinion de la police criminelle a bien peu d'importance.  
— On a donc refusé d'interroger l'officier comme vous le proposiez ?  
— Le colonel Pergen écarte l'idée que le sous-lieutenant puisse être coupable.  
La princesse plissa à nouveau le front.  
— Le colonel Pergen, dites-vous ?  
— C'est lui qui mène l'enquête. Vous le connaissez ?  
Son visage resta impénétrable.  
— Oui... mais cela remonte à bien longtemps.  
Pendant un moment, elle fixa la neige qui tombait derrière son épaule. Puis elle lui demanda sans le regarder : — Pensez-vous que l'armée cherche à cacher quelque chose ?  
Le commissaire hésita avant de répondre : — Je ne saurais l'exclure.  
— Et cela ne vous gêne pas ?  
Sa voix traduisait un soupçon de reproche.  
— Même si cela me gênait, je ne pourrais rien entreprendre. La police civile n'a pas le droit d'interroger de soldats. Et encore moins des officiers. Le sous-lieutenant refusera de me parler.  
La princesse réfléchit un instant. Puis elle dit : — Je pourrais écrire un billet au général de division Palfy.  
— Le général de division Palfy ?  
— Oui, le chef des chasseurs croates. Nous nous connaissons. Le général pourrait donner l'ordre à ce Grillparzer de vous recevoir.  
Manifestement, elle partait du principe que quelques lignes de sa main suffiraient à faire pencher ce Palfy dans le sens qu'elle désirait. Tron se demanda quelle sorte de relations il pouvait exister entre eux. Et il se demanda aussi pourquoi la princesse tenait à ce qu'il poursuive son enquête.  
Il secoua la tête.  
— Si je parle à Grillparzer, le colonel Pergen l'apprendra. Je ne peux pas faire cela.

La princesse fit signe que non.

— Bien entendu que vous le pouvez, commissaire ! Et je sais comment vous allez vous y prendre, ajouta-t-elle avec fougue.

Il ne put s'empêcher de sourire.

— Qu'est-ce qui vous permet d'en être si sûre ?

Cette fois, elle lui rendit son sourire. Elle était si belle que, pendant un instant, Tron en eut le souffle coupé. Sa main, douce comme la neige qui tombait, lui effleura le bras.

— Parce que la conduite de Pergen vous gêne plus que vous ne voulez bien l'admettre. Et parce que quelque chose me dit qu'un homme tel que vous n'accepte pas ce genre de choses sans réagir.

Puis elle ajouta sur un ton tout à fait sérieux : — Venez donc chez moi demain après-midi me faire un compte rendu de votre entretien avec le général de division.

Comment ? Avait-elle vraiment dit : « Venez donc chez moi demain après-midi » ?

Tron n'eut pas à cogiter longtemps :

— Je vais lui rendre visite aujourd'hui.

La princesse avait retrouvé sa bague. Ils se tenaient de nouveau à l'extrémité de la passerelle. Elle lui écrivit quelques lignes à l'intention du général de division. Il ne neigeait plus, mais la brise qui s'était levée dans la lagune faisait tourbillonner une poudre blanche sur le pont de l'*Archiduc Sigmund*. La princesse avait enfoui les mains dans les poches de son manteau. Elle tenait la tête baissée de sorte que Tron ne pouvait pas voir ses yeux.

— Cela vous convient-il à cinq heures, commissaire ?

Tron se pencha en avant.

— Princesse ?

— Oui ?

— Pourquoi voulez-vous que je poursuive mes investigations ?

Elle expira comme si elle avait retenu son souffle pendant un long moment et se contenta d'abord de l'observer. Puis elle finit par répondre : — Et vous-même, commissaire, pourquoi les poursuivez-vous ? Pourquoi allez-vous chez Palffy ?

Alors, elle se retourna sans attendre de réponse. Il la vit descendre la passerelle et prendre à gauche la riva degli Schiavoni. Ses pieds traçaient dans la neige une chaîne de petites empreintes. Il la perdit de vue derrière le pont della Paglia.

Tron avait glissé l'enveloppe non cachetée contenant la lettre de la princesse au général de division Palffy dans la poche intérieure de sa redingote. Au moment où il arriva sur la riva degli Schiavoni, le bruit du papier qui se froisse le tenta. Mais comme la confidentialité était pour lui une valeur sacrée, il se retint de lire le billet – quoique ces quelques lignes lui eussent sans doute fourni des informations précieuses sur leurs rapports.

Juste après le ponte della Paglia, il en était arrivé à la conclusion que, dans certaines circonstances, le secret de la correspondance ne s'appliquait qu'aux lettres cachetées. Il s'arrêta et lut ce qui était écrit. Il s'agissait quand même d'élucider un double meurtre...

Le message de la princesse confirma ses craintes. Elle entretenait avec le général de division des relations intimes :

*Cher Palffy,*

*Auriez-vous l'obligeance de permettre au commissaire Tron de s'entretenir avec le sous-lieutenant Grillparzer ? Cela concerne un crime commis cette nuit sur un navire du Lloyd Triestino.*

*Le commissaire vous expliquera pourquoi le colonel Pergen ne doit rien apprendre à ce sujet.*

*Vous verrai-je demain soir chez les Contarini ?*

*Maria Montalcino.*

La princesse se servait-elle de lui pour transmettre un billet doux ? Pendant une seconde cruelle, il imagina le général de division : grand, mince, la moustache fière, le regard brillant – bref, le tombeur de ces dames.

Vingt minutes plus tard, l'officier d'ordonnance auquel Tron avait confié la lettre de recommandation le pria d'entrer. En apercevant le général de division, le commissaire eut du mal à contenir un fou rire.

Palffy était tout sauf le tombeur de ces dames. C'était un homme grand et sec à qui Tron donnait une bonne soixantaine d'années. Son crâne dégarni était encadré par deux grandes oreilles décollées et bombées comme des voiles de bateau. On aurait pu le prendre pour un personnage de comédie si

ses yeux, pétillants d'intelligence et d'humour, n'avaient pas dévisagé l'intrus avec curiosité.

Le colonel avança une chaise en bois exotique (en dérangeant le chat qui s'y était installé) et attendit avec politesse que Tron soit assis pour reprendre lui-même place de l'autre côté du bureau. Le général dit ensuite, sans la moindre introduction et comme si cela faisait déjà un moment qu'ils s'entretenaient :

— Vous lisez la *Stampa*, commissaire ?

Palffy parlait couramment l'italien, sa voix était chaude et distinguée. De la main, il désigna un journal italien posé devant lui qu'il venait manifestement de refermer. C'était un quotidien de Turin interdit à Venise, territoire autrichien. Pour sûr, Palffy le savait. Tron se demanda ce qu'il attendait de lui.

— La *Stampa di Torino* est à l'index, mon général, répondit-il par prudence. Nous sommes tenus d'en confisquer tous les exemplaires.

— Et à quel rythme cela se produit-il ?

— Vous seriez surpris de constater avec quel sans-gêne les gens dans les cafés de la place Saint-Marc lisent des journaux introduits en fraude...

— ... que vos hommes confisquent, bien entendu !

— Évidemment.

— Et que faites-vous de ces exemplaires ?

— Le soir, ils sont rassemblés à la questure.

— Où vous les lisez vous-même...

Soudain, le général de division sourit. C'était un sourire franc et naturel. Tron constata que, contrairement à Pergen, Palffy lui était sympathique.

— Cela fait partie de mes obligations de service, confirma-t-il en souriant à son tour.

— Et avez-vous lu la *Stampa* de vendredi ?

Tron secoua la tête.

— Non, pas encore, mon général.

— Au cours de sa tournée en Lombardie, la semaine dernière, Garibaldi a été reçu par l'évêque de Crémone, continua Palffy d'un air songeur. Partout, il tient des discours enflammés et le public scande avec enthousiasme le mot d'ordre : « *Roma e Venezia* ! »

Il s'arrêta un instant.

— Pensez-vous qu'il va nous attaquer ?

— Il peut tout juste lever une armée de quelques centaines d'hommes.

— Il a bien conquis la Sicile avec un millier de soldats, objecta Palffy. De l'autre côté, ils étaient trente mille.

— Venise n'est pas Palerme. Et l'armée autrichienne ne saurait être comparée à celle du roi des Deux-Siciles. Garibaldi le sait. En outre, il lui faudrait le soutien de Turin. Or il n'est guère probable qu'il l'obtienne.

— Que disent les Vénitiens du voyage de Garibaldi en Lombardie ?

Tron se décida pour une formule diplomatique.

— On ne peut nier une certaine tendance à souhaiter le rattachement au

nouveau royaume d'Italie.

— Et vous-même ? Vous pouvez parler franchement, commissaire.

Sans savoir pourquoi, Tron eut en effet le sentiment qu'il pouvait dire la vérité.

— Nous ne ferions qu'échanger la tutelle de l'Autriche contre celle de Turin.

— Et les référendums ? En Sicile et à Naples ? Ce ne sont pas des signes en faveur de l'unité italienne ?

— C'est un rejet des conditions de vie ancestrales, expliqua Tron, pas une déclaration d'amour.

— Sans Turin, il n'y aura pas d'unité politique.

— Peut-être. Mais si nous sommes rattachés à l'Italie, la Vénétie sera gérée par un préfet de Turin et le maire de Venise sera nommé par le roi.

— Vous pensez aux décrets d'octobre ?

Tron approuva d'un signe de la tête.

— C'est un net recul par rapport à la réforme de l'administration entreprise par Marie-Thérèse. Il n'y aura plus rien pour garantir l'autonomie des communes.

— Vous ne me paraissez pas être un grand patriote, commissaire, commenta le général en souriant à nouveau. Mais je suppose que vous n'êtes pas venu ici pour parler politique. La princesse m'a écrit que vous souhaiteriez vous entretenir avec le sous-lieutenant Grillparzer.

— Il est là ?

— Non.

Le visage du général devint grave.

— Que s'est-il passé sur le navire ?

Tron lui exposa les faits. Il évoqua aussi les raisons pour lesquelles Pergen lui avait retiré l'affaire.

— Et que voudriez-vous apprendre de la bouche de Grillparzer ? demanda le général quand il eut terminé.

— Le sous-lieutenant occupait la cabine attenante à celle du conseiller. Peut-être a-t-il vu ou entendu quelque chose ? En outre, une dispute a éclaté dans le restaurant du bateau entre M. Hummelhauser et M. Grillparzer. Le steward prétend que les deux hommes se connaissent.

Palffy se leva avec tant de vivacité que le chat qui s'était blotti à ses pieds s'enfuit d'un bond.

— C'est exact. Ils se connaissent.

Il fit une pause pour soupeser les paroles qu'il allait prononcer. Tron le regarda lisser la veste de son uniforme, puis passer la main droite sur son crâne comme s'il avait encore des cheveux.

— Écoutez, commissaire, déclara-t-il enfin. Je n'aime pas m'étendre sur la vie privée de mes hommes. Mais la princesse semble souhaiter que vous poursuiviez vos investigations. Je ne sais pas pourquoi, mais en général, elle sait parfaitement ce qu'elle fait.

Palffy fit à nouveau une pause.

— Le sous-lieutenant joue, continua-t-il au bout d'un instant. Il a des dettes considérables. Il est interdit d'entrée au Ridotto. C'est pourquoi il fréquente maintenant des casinos clandestins.

— Ici ? À Venise ?

— J'avais demandé qu'on le mute, mais Toggenburg a refusé.

— Et où Grillparzer prend-il tout cet argent ?

— On lui fait crédit parce qu'il a convaincu toute une série de gens qu'il serait bientôt riche, que le frère de sa mère était un homme fortuné, mais gravement malade du cœur, et qu'il était son seul héritier.

Palffy chassa le chat qui s'était installé sur sa chaise et s'assit à nouveau. Puis il dit de manière aussi calme que s'il parlait de la pluie et du beau temps :

— On dirait qu'il a atteint son but : son oncle était le conseiller Hummelhauser.

Tron sentit son pouls s'accélérer.

— Le motif classique, dit-il. Estimez-vous possible que le sous-lieutenant ait tué son oncle ?

La réponse de Palffy ne se fit pas attendre :

— Ma carrière touche à sa fin en décembre prochain. Je ne crois pas avoir envie de réfléchir à cela. Vous trouverez Grillparzer au casino Molin.

— Le casino clandestin dans la sacca<sup>1</sup> della Misericordia ?

— C'est cela, confirma le général. Mais il y a encore autre chose. Vous ne paraissez pas être au courant.

Le vieux militaire fit une petite pause.

— Moosbrugger a ouvert un bordel à bord de l'*Archiduc Sigmund*.

Pendant un instant, le commissaire fut convaincu d'avoir mal entendu. Mais Palffy poursuivit :

— À l'insu du capitaine, et avec un petit cercle de clients triés sur le volet : des conseillers auliques, des généraux, des archiducs. En règle générale, ces messieurs annoncent leur venue par télégraphe. Ces dames, elles, montent à bord avec un billet de deuxième classe et c'est Moosbrugger qui les introduit dans les cabines.

— Depuis quand cela dure-t-il ?

Le général de division haussa les épaules.

— Il paraît qu'au début, Moosbrugger fermait un œil quand des passagers de haut rang amenaient des filles. Puis un jour, il s'est décidé à prendre les choses en main. Je ne serais pas surpris que le conseiller fasse partie de ses clients.

— Mon Dieu, jamais je n'aurais cru cela possible !

Tron ne put s'empêcher de repenser à la maniaquerie du chef steward.

— Et comment dois-je procéder maintenant ?

— Allez parler au sous-lieutenant Grillparzer. Annoncez-lui que son oncle a été assassiné. S'il est le premier à avoir quitté le navire comme vous le dites, il ne devrait pas être au courant. Observez donc sa réaction.



— Mais comment entrer dans le casino ?

Tron savait qu'il y avait des douzaines d'établissements clandestins à Venise. Souvent, il fallait respecter certaines formalités si l'on voulait y avoir accès.

— Connaissez-vous la pension *Seguso* ?

Le commissaire fit oui de la tête.

— Dites au portier que vous désirez voir le gondolier Carlo, poursuivit le général. Et ensuite, demandez à celui-ci de vous y conduire. Parlez-lui du rio di San Felice. Il vous déposera à l'entrée du casino. Le lieutenant Grillparzer a une moustache. Vous le reconnaîtrez facilement à la petite tache rouge au-dessus de son sourcil gauche. Il ne joue qu'à la roulette.

Dès qu'il était passé commissaire de Saint-Marc, trois ans auparavant, Tron avait fait fermer quatre casinos clandestins dans son quartier et, sur les instructions de Spaur, il en avait toléré un cinquième pendant un semestre. Les quatre premiers étaient des établissements situés dans des arrières-cours, avec deux ou trois tables de jeu et de la sciure sur le sol. Le dernier, géré par un ancien maître d'écurie des dragons de Linz, se trouvait dans la salle de bal du palais Duodo. Les croupiers y portaient une queue-de-pie.

Le casino Molin appartenait sans conteste à cette deuxième catégorie. Le groom en livrée qui aidait les clients à ôter leur manteau dans le vestibule jeta un regard sceptique sur la redingote du commissaire. Un homme sec et élégant qui attendait devant le vestiaire et lui disait vaguement quelque chose dévisagea lui aussi Tron avec méfiance.

Une fois dans la salle, le commissaire constata que même avec une redingote moins élimée que la sienne, il ne serait pas passé inaperçu. Les hommes portaient la queue-de-pie ou l'uniforme, quand ils n'avaient pas préféré le costume du *settecento*<sup>1</sup>, c'est-à-dire des hauts-de-chausses serrés au-dessous du genou et une rapière passée à la ceinture. Les dames qui les accompagnaient avaient des éventails et des robes à paniers. Manifestement, bien des clients avaient l'intention de se rendre ensuite à l'un des multiples bals masqués de la ville.

La salle de bal était beaucoup plus spacieuse que celle du palais Tron. Qui qu'il soit, le gérant n'avait pas lésiné sur la rénovation. Les murs étaient couverts de tentures en soie vermillon. Une douzaine de candélabres étaient fixés à des miroirs en laiton repoussé, bordés de fines moulures dorées que la lueur des bougies mettait en valeur. Les reflets de l'or et de la soie rouge donnaient plus d'éclat encore aux visages ravis et aux robes chatoyantes.

Tron jeta un coup d'œil sur la foule et estima à environ cent cinquante le nombre des clients qui discutaient en petits groupes ou se serraient au contraire autour des cinq roulettes. À quatre pas de lui, il reconnut la comtesse Wetzlar en pleine discussion avec le prince Schwarzenberg. Derrière eux, le consul de Prusse – le comte Bülow – s'entretenait avec un officier chauve qui, à en juger par son uniforme, devait être un haut général des chasseurs impériaux d'Innsbruck. Le diplomate avait dû raconter une blague car le

général éclata d'un rire sonore. Tron s'étonna de l'insouciance avec laquelle ces gens fréquentaient un lieu dont ils savaient forcément qu'il était clandestin.

Deux minutes plus tard, le commissaire avait découvert le sous-lieutenant Grillparzer, assis à l'une des roulettes. Il portait l'uniforme de gala blanc des chasseurs croates. Grâce à la petite tache de naissance au-dessus de son œil gauche, il était en effet aisé de le reconnaître. Pour le reste, il correspondait tout à fait à l'image caricaturale que l'on se fait d'un officier de l'armée impériale : épaules larges, visage régulier, moustache joviale. Sans doute était-ce un bon danseur, se dit le commissaire.

Le sous-lieutenant était assis entre deux hommes en queue-de-pie. Il avait devant lui les piles de jetons qu'il avait gagnés. Il semblait que la chance ne l'ait pas encore tout à fait abandonné, car à chaque fois que la boule s'immobilisait, le râteau du croupier glissait sur le tapis et lui en donnait de nouveaux.

Soudain, Tron se trouva stupide. S'imaginait-il vraiment pouvoir annoncer à Grillparzer la mort de son oncle ? Juste au moment où la fortune le comblait ? S'il l'abordait, il ne faudrait pas une minute pour qu'on le mette à la porte. En outre, le sous-lieutenant irait dès le lendemain matin se plaindre à Pergen, qui se plaindrait aussitôt à son tour auprès de Spaur. Toute cette situation était absurde et gênante – aussi gênante que sa redingote élimée au milieu des élégantes tenues de soirée.

Alors, quelqu'un lui toucha l'épaule et le pria de le suivre sur un ton affable, mais énergique — La direction aimerait vous parler, monsieur.

Tron se retourna et vit que la voix appartenait à un homme aux épaules carrées et au visage blasé des garçons du *Danieli*. Pendant un court instant, le commissaire fut troublé : — *Qui* veut me parler ?

— La direction. Je me vois obligé de vous prier de me suivre, monsieur.

Un deuxième employé s'était joint au premier, l'air menaçant. Ils ramenèrent le commissaire au vestibule, le poussèrent à travers un groupe d'officiers autrichiens et l'entraînèrent au fond d'un couloir clos par une porte qu'un des deux hommes ouvrit avec vivacité.

Comme dans nombre d'hôtels particuliers de Venise, le palais Molin avait subi de permanentes transformations au fil des siècles. Il n'était pas rare qu'une salle de bal du XVIII<sup>e</sup> donnât sur un escalier du siècle précédent, qui conduisait lui-même à des pièces plus vieilles encore. Celle où Tron se trouvait maintenant semblait dater de l'époque où Albrecht Dürer avait séjourné au bord de la lagune. Elle était plus basse que les autres, avec un tissu vert clair défraîchi aux murs et des solives apparentes.

Assis à un grand bureau couvert de pièces et de jetons, l'homme sec qui avait dévisagé le commissaire avec défiance dans le vestibule l'observait maintenant avec attention.

— Tu devrais t'habiller un peu mieux, Tron.

Il se leva en éclatant de rire et lui tendit la main.

— Assieds-toi.

— Zorzi ? demanda le commissaire.

Ce souvenir le transperça comme un couteau. Mon Dieu, combien de temps s'était-il écoulé depuis leur dernière rencontre ? Quarante ans ? Pendant cinq ans, ils avaient partagé le même banc d'école au séminaire patriarcal, vêtus de l'uniforme noir qui les faisait ressembler à de petits curés et qu'ils abomenaient. En hiver, leurs doigts étaient rougis par le froid quand ils grattaient dans leurs cahiers. Étaient-ils amis à cette époque-là ? Oui, sans doute. Tron ne savait plus. Il ne pouvait même pas dire quand ils s'étaient perdus de vue. Un jour, Zorzi avait disparu. Le commissaire ne se souvenait plus de son prénom. Ils ne s'appelaient jamais que par leur patronyme.

— Depuis quand es-tu revenu à Venise ?

Curieux, songea-t-il, de tutoyer quelqu'un qu'on ne connaît presque pas.

— Un an, répondit l'autre. Jusque-là, je vivais à Turin.

— Et le palais Zorzi ? demanda le commissaire qui eut aussitôt une autre question sur le bout de la langue. Et la bibliothèque de ton père ?

— Vendue après le décès de ma mère. Le palais doit être rasé.

Il essaya de sourire, mais ne parvint à esquisser qu'une grimace.

— C'est à toi, ce casino ?

— Je suis responsable de l'argent que certaines personnes y ont investi.

— Comment as-tu appris que j'étais ici ?

— En te voyant à l'entrée. Je ne t'ai pas reconnu tout de suite, mais ensuite, il n'a pas été difficile de te décrire quand j'ai dit à mes hommes d'aller te chercher !

Zorzi sourit. Il baissa les yeux sur la redingote de son interlocuteur.

— Je ne savais pas que c'était aussi distingué ici, se défendit le commissaire.

— Tu es venu à titre professionnel ?

— Dans un sens, oui.

Zorzi fit passer quelques jetons d'une pile à une autre.

— Si mes informations sont bonnes, l'oncle de Grillparzer a été assassiné cette nuit. À bord d'un navire sur lequel le neveu se trouvait aussi.

— Tu connais le sous-lieutenant ?

— Nous avons rendez-vous ici à midi. Grillparzer me devait de l'argent. Une belle petite somme. Ensuite, il est reparti et il a refait surface il y a deux heures. C'est toi qui mènes l'enquête ?

— Non, le colonel Pergen a pris l'affaire en main.

— Parce qu'on suspecte Grillparzer ?

— Non, Pergen est sûr de son innocence.

— Et toi ?

— Le conseiller était un homme riche... Le sous-lieutenant, son seul héritier.

— Pourtant, le colonel exclut qu'il puisse être coupable ?

— Voilà la question ! Je me demande forcément pourquoi.

— Dans ce cas, tu pourrais être intéressé par ce qui s'est passé ici. Pergen est venu il y a une heure pour rencontrer Grillparzer.

— Tu étais là quand il est arrivé ?

— Oui, dans le vestibule.

— Et alors ?

— Le colonel a cherché Grillparzer. Au bout de quelques minutes, il est revenu avec le sous-lieutenant et m'a demandé où ils pouvaient s'entretenir sans être dérangés. J'ai mis mon bureau à leur disposition. La conversation ne semble pas s'être très bien déroulée. Le colonel est redescendu furieux et il a appelé son gondolier avant même d'avoir atteint le rez-de-chaussée.

— Et l'autre ?

— Il s'est remis à jouer. As-tu toujours l'intention de lui parler ?

— Je ne sais pas. J'en ai déjà appris plus que je n'espérais.

— Qu'est-ce que tu lui voulais ?

— Je voulais voir comment il réagirait à la nouvelle du décès de son oncle.

Zorzi fit une moue sceptique. Puis il conclut : — Je ne crois pas que ce soit lui. Grillparzer est un gars qui ne prend pas de risque. Il ne joue jamais très gros, et le plus souvent, il s'arrête quand il est encore temps.

— Cela n'a pas l'air de lui être bien utile.

— Tu veux dire : parce qu'il perd plus souvent qu'il ne gagne ?

Zorzi se mit à rire.

— C'est dans la nature des choses. Mais il perd moins que d'autres.

À nouveau, il commença à déplacer des jetons sur son bureau.

— Et toi, tu joues ?

— Tu connais les salaires dans la police ?

— C'est amusant de jouer.

— Je n'en sais rien.

— Alors, essaie. Tiens !

Le directeur du casino prit une poignée de jetons.

— Cinq blancs et cinq noirs. Tu n'as qu'à les rendre à la banque quand tu t'en iras.

— Mais si je perds ?

— Eh bien, tu n'auras pas à les rendre.

— Et si je gagne ?

— Tu devras au casino cinq jetons noirs et cinq blancs. C'est tout... Va dans le salon du fond, continua Zorzi sans lui laisser le temps de protester. À la roulette près de la fenêtre. Ne commence pas à jouer avant qu'on change de croupier. Et arrête dès que tu auras perdu trois fois de suite.

— C'est une plaisanterie ?

— Tout le monde fait ça ! répondit-il, vexé.

— Qu'est-ce que cela veut dire, tout le monde ? Pergen aussi ?

— Tous. Pourquoi crois-tu que nous n'ayons pas fermé ?

Il haussa les épaules et poursuivit :

— Bon, d'accord. Que puis-je faire d'autre pour toi ?

Il sourit de nouveau, mais cette fois, c'était le sourire d'un ancien camarade prêt à l'aider.

Tron lui rendit son sourire.

— Garder les yeux ouverts.

— Tu crois vraiment que Grillparzer a tué son oncle ?

— Je sais juste que cette histoire n'est pas claire, Zorzi.

— Un crime n'est jamais clair.

— Je voudrais quand même bien savoir si Pergen couvre le sous-lieutenant.

Et si oui, pourquoi.

— Donc, tu crois que c'est Grillparzer.

— Lui au moins, il avait un motif.

Le commissaire se leva et bâilla.

Son ancien camarade de classe fit alors une autre proposition : — Nous avons deux gondoles à la disposition des gros bonnets. Tu n'as qu'à prendre l'une des deux.

— Je peux rentrer à pied.

— Là, tu exagères, se fâcha Zorzi. Cette fois, j'insiste.

— Bon... accepta Tron qui trouvait aussi qu'il en faisait maintenant un peu trop.

Quelques minutes plus tard, confortablement installé dans la gondole du casino (ornée d'un capitonnage très luxueux et recouverte d'un dais de soie rouge), Tron se demandait ce qui avait pu l'inciter à repousser de manière aussi catégorique quelques jetons. Parce qu'il n'avait pas besoin d'argent ? Sûrement pas ! Parce qu'il voulait prouver qu'il était incorruptible ? Non plus. Il n'avait encore jamais rien eu contre une petite ristourne – à condition qu'elle ne dépasse pas une certaine somme.

Avait-il réagi de la sorte parce qu'il voulait faire croire à son ancien camarade qu'il n'avait pas besoin qu'on lui fasse la charité ? Oui, sans doute – ce devait être quelque chose dans ce genre. Bien sûr, c'était stupide. Zorzi savait que les Tron étaient sur la paille. Et s'il l'ignorait, pensa le commissaire, il s'en était rendu compte rien qu'en voyant sa redingote.

La pièce dans laquelle elle se trouve baigne dans l'obscurité. Pourtant, dès qu'elle émerge, elle sait où elle est. L'odeur de la chambre le lui rappelle aussitôt : les rideaux sentent l'humidité, même les poêles qui chauffent en permanence depuis son arrivée ne parviennent pas à chasser l'odeur de moisi qui colle aux tapis.

Elle a interdit à Mlle Wastl de la réveiller. Pourquoi se lever ? Les enfants sont de nouveau à Vienne. Donc, personne ne l'attend derrière la porte. Élisabeth aime cet état de semi-torpeur. Tout à l'heure, au beau milieu de la nuit, elle a cru pendant plusieurs minutes qu'elle était chez elle, au bord du lac de Starnberg, et sans le vouloir, elle a tendu l'oreille pour écouter la respiration de ses sœurs et le pas lourd des chiens.

À Possenhofen, la journée débutait par des aboiements. Ici, à Venise, c'est le vacarme des mouettes. Les oiseaux se réveillent à l'aube et se disputent aussitôt. Ils font des vols piqués ou des pirouettes devant ses fenêtres en poussant des cris si perçants qu'ils traversent les trois ou quatre épaisseurs de tissus tirés devant les vitres. Puis vers sept heures, c'est la *Marangona*<sup>1</sup> du Campanile qui se met à résonner, parfois si fort que le verre posé sur la table de nuit vibre.

Sissi s'assoit dans son lit. À tâtons, elle cherche le cordon près de sa tête et tire la sonnette.

Quand la porte s'ouvre, un long rectangle de lumière pâle tombe sur le gigantesque tapis qui recouvre la mosaïque. Puis Mlle Wastl s'avance, un plateau dans les mains. Élisabeth aperçoit la chocolatière, la tasse, la corbeille à pain en argent ainsi qu'un tas d'enveloppes de différents formats : son courrier quotidien. Mlle Wastl se tient les yeux baissés et attend que Sissi lui dise où elle souhaite prendre le petit déjeuner.

— Pose-le sur la table, ordonne-t-elle. Mais donne-moi les lettres !

Cela veut dire qu'elle va se lever et manger devant la fenêtre.

Par beau temps, elle a une vue imprenable sur le bassin de Saint-Marc. Mais aujourd'hui, l'atmosphère extérieure est blanche comme du lait. Sissi doute que son regard porte jusqu'à Santa Maria della Salute, pourtant située à quelques centaines de mètres seulement. Elle se lève et, sans attendre l'aide de

Mlle Wastl, enfila sa robe de chambre.

Ensuite, elle passe le courrier en revue tout en s'avançant vers la table à pas lents. Elle laisse tomber tout ce qui ne l'intéresse pas : une lettre de sa cousine, le menu de la journée, le programme d'un concert de musique militaire sur la place Saint-Marc, une missive du patriarche de Venise.

— Où est le courrier de Vienne ?

— Il n'y en a pas, Altesse Sérénissime.

Mlle Wastl se retourne et fait une révérence – signe qu'elle est mal à l'aise.

— Qu'est-ce que cela veut dire, qu'il n'y en a pas ?

L'impératrice la regarde poser sur la table le plateau avec le chocolat chaud et les petits pains. Sa femme de chambre y parvient sans faire le moindre bruit, ce qui est très important car Élisabeth a les oreilles très sensibles au réveil.

— Il s'est passé quelque chose, Altesse Sérénissime.

Petite flexion nerveuse du genou.

— Quoi ?

— Il est arrivé quelque chose au conseiller aulique, Altesse Sérénissime.

À nouveau, elle esquisse une révérence.

— De quel conseiller parles-tu ? Et cesse de faire des courbettes à la fin de chaque phrase !

— De celui qui avait le courrier, Altesse Sérénissime.

Une fois de plus, elle s'apprête à s'incliner, mais cette fois, elle se retient à la dernière seconde, si bien qu'il ne reste qu'un léger tremblement de la jambe.

— Je n'y comprends rien du tout, dit Sissi, avec un petit sourire destiné à montrer qu'elle ne lui en veut pas. Appelle-moi Mme Königsseg.

Mlle Wastl a dix-huit ans et, avec sa silhouette rondelette, sa robe noire, son tablier et son bonnet blancs, elle est assez mignonne. Ses petits yeux noirs ont quelque chose d'une souris, mais Élisabeth lui envie ses dents blanches et régulières. De plus, elle sait, sans thermomètre, porter l'eau du bain à une température idéale et elle lave les cheveux avec tant de douceur que cela ne fait jamais mal. Mlle Wastl est donc une femme de chambre parfaite, sauf qu'à chaque fois qu'elle doit répondre à une question, elle devient toute rouge et commence à bégayer.

L'intendante en chef met presque un quart d'heure à se présenter, ce qui est tout à fait incompréhensible puisque neuf heures viennent de sonner et que les Königsseg se sont retirés hier sur le coup de dix heures – elle à cause de prétendus maux de tête, lui sous prétexte de rejoindre des camarades de régiment au *Quadri*, alors que toute la ville sait bien qu'il a une affaire avec une soubrette de La Fenice.

Vu sous cet angle, les Königsseg forment d'ailleurs une compagnie de rêve pour Élisabeth, car dans sa situation, elle ne supporterait pas d'être en permanence confrontée à un couple heureux. Après l'échec de sa propre



union, qui ne survit que par raison d'État, elle éprouve une certaine satisfaction à constater que d'autres connaissent aussi un tel revers de fortune. Elle n'approuve pas ces sentiments et s'en fait le reproche – mais cela n'y change rien.

Il ne faudrait pas croire qu'elle en veuille à son intendante en chef, au contraire ! Elle l'apprécie même beaucoup, ne serait-ce que parce qu'elle lui rappelle la victoire remportée sur sa belle-mère. Depuis janvier, la comtesse Königsegg remplace en effet l'abominable Esterhazy que la grande Sophie lui avait imposée à son arrivée en 1854. En outre, le fait que Sissi ne soit pas rentrée directement de Corfou, mais qu'elle ait eu le droit de faire halte à Venise est un autre succès, d'autant que ses enfants ont obtenu l'autorisation de passer trois mois avec elle malgré la résistance acharnée de la grande duchesse. À cet égard, Élisabeth peut donc s'estimer heureuse.

Et pourtant, elle ne l'est pas, car la Sérénissime lui tape sur les nerfs : du brouillard le matin, du brouillard le soir et, au milieu de tant de brouillard, des chutes de neige et des journées si sombres qu'elle en vient à se demander si l'on peut se suicider par ennui. Que se passerait-il si son cœur s'ennuyait autant qu'elle et si, à force, il s'arrêtait de battre ? Ou si ses poumons arrêtaient de respirer ?

Et les soirées sont pires encore ! Tandis que tout le monde s'amuse à des bals masqués, elle est condamnée à trier ses photographies, écrire des lettres ou jouer aux cartes avec les Königsegg. Elle a refusé de se rendre aux bals officiels organisés par l'armée et, pour d'évidentes raisons politiques, personne ne l'invite aux *vrais* bals vénitiens qui battent leur plein en ce moment. Elle comprend, bien sûr, mais cela la vexe quand même un peu.

Depuis toujours, Élisabeth pense que la manière dont quelqu'un appuie sur une poignée révèle tout de sa personne. François-Joseph, par exemple, est incapable d'entrer dans la pièce où elle se trouve sans s'immobiliser un instant derrière la porte. Parfois, Élisabeth l'entend s'éclaircir la gorge ou respirer brièvement. Elle l'imagine la main en l'air, l'esprit absorbé par l'acte qui va suivre. Puis la poignée se baisse d'un coup sec, mais pas trop rapide, c'est-à-dire sans le moindre bruit en bout de course, ce qui indique que l'empereur maîtrise sa force. On dirait une machine, un système d'ouverture mécanique : un mouvement calme, précis, exact, parfaitement huilé. À ce geste correspond l'expression de son visage au-dessus de sa veste d'uniforme d'une propreté impeccable, une sorte de sourire géométrique qu'elle a trouvé charmant pendant six ans, ce qui n'est plus le cas.

Mme Königsegg, en revanche, est incapable d'ouvrir sans se battre avec la porte. Elle n'arrive pas à saisir qu'il faut appuyer à fond sur la poignée. À chaque fois, elle renouvelle l'expérience, pousse en vain sur le battant, relève la poignée qui grince, puis essaie de nouveau pour conclure une fois qu'elle a réussi et qu'elle est dans la pièce : « Il y a un problème avec la serrure, Altesse Sérénissime. »

Ce matin, elle a mis une tunique de style oriental en velours rouge foncé, quelque chose entre le peignoir et la crinoline, une sorte de robe de chambre tout à fait inappropriée pour la dame d'honneur de l'impératrice. Car au regard de l'étiquette, elle est la deuxième dame du royaume et ne peut par conséquent se permettre une tenue aussi négligée – quand bien même la première fait du bruit en buvant son cacao.

Élisabeth lui épargne néanmoins tout commentaire. D'abord parce que Mme Königsegg a visiblement passé une nuit affreuse. Et ensuite parce que l'impératrice brûle d'en savoir plus. Le visage de Mlle Wastl l'a convaincue qu'il est arrivé quelque chose de grave au fonctionnaire chargé de la valise diplomatique. Peut-être la tempête qui soufflait hier au-dessus des toits du palais royal a-t-elle jeté le courrier à la mer ? Voire le conseiller lui-même ? Sissi rêve d'une histoire palpitante pour mettre un peu de sel dans sa vie.

— Mlle Wastl affirme que mon courrier a disparu, dit-elle en guise d'introduction.

L'intendante s'est arrêtée devant la table du petit déjeuner et tord le mouchoir qu'elle tient dans une main, les yeux rougis.

— Asseyez-vous, comtesse.

Élisabeth pourrait lui expliquer qu'aucun homme ne vaut la peine de pleurer toutes les larmes de son corps. Mais cela déboucherait sur une conversation dont elle n'a pas envie pour l'instant. Ce qu'elle veut, c'est apprendre comment son courrier s'est volatilisé.

— Mlle Wastl m'a rapporté qu'il était arrivé quelque chose à un certain conseiller.

Mme Königsegg fait un signe de la tête. Elle s'assoit sur la chaise, raide comme la justice. Sissi voit bien qu'elle s'efforce de ne plus penser à son mari, mais de se concentrer sur la question impériale.

— On a fait irruption dans la cabine du paquebot sur lequel il se trouvait, confirme-t-elle d'une voix traînante. Le conseiller a été tué. On est entré dans sa cabine et on l'a tué.

Élisabeth ferme les yeux, inspire profondément, puis retient son souffle un instant.

— A-t-on arrêté l'assassin ?

— Non.

— Le meurtrier d'un représentant de Sa Majesté peut donc s'enfuir indûment d'un bâtiment du Lloyd ?

— Quand on a découvert le crime, tous les passagers étaient déjà à terre.

— Par qui avez-vous appris cela ?

— Par le fiancé de Mlle Wastl, qui est l'ordonnance du colonel Pergen. Mlle Wastl l'a vu hier et m'a tout raconté.

— Qui est Pergen ?

— Il fait partie de l'état-major de Toggenburg. C'est lui qui mène l'enquête. Il s'agit d'une affaire politique, mais je n'en sais pas plus.

— Politique ? Mlle Wastl ne vous a pas dit ce que cela signifie ?

— Elle a juste rapporté que la police vénitienne a commencé les investigations et que le colonel Pergen a renvoyé le commissaire qui avait été appelé.

— Quel commissaire ?

— Celui qui est en charge de Saint-Marc. Un Vénitien.

— Que savez-vous encore ?

— Il y avait un deuxième cadavre, ajoute Mme Königsegg sur un ton qui trahit que ses pensées sont ailleurs. Il y avait une femme dans la cabine du conseiller...

Là, Élisabeth doit à nouveau reprendre sa respiration. Un deuxième cadavre ! Une femme ! Et elle, Sissi, au beau milieu de ce scandale parce que son courrier a été victime d'un affreux concours de circonstances !

— Sait-on qui est cette femme ?

— Non. Mais Mlle Wastl dit qu'elle était jeune.

Mme Königsegg se mouche. Puis elle ajoute d'une voix toujours aussi traînante, qui commence à agacer l'impératrice :

— Elle a été attachée, mordue et frappée avant de trouver la mort.

Pour la troisième fois, Élisabeth doit reprendre son souffle.

— Qui a frappé cette femme ? Le conseiller ou l'assassin ?

La comtesse prend une mine décontenancée.

— Je n'en sais rien.

— Cela vaut-il la peine que je parle à Mlle Wastl ?

— Je pense qu'elle m'a confié tout ce qu'elle sait.

— Et comment mon courrier parvient-il au palais en temps normal ?

— Il passe par le bureau du commandant de place. Puis un sous-lieutenant de l'état-major vient nous apporter vos lettres.

— Ce serait donc à Toggenburg de me rendre des comptes sur la disparition du courrier...

Ce n'est pas une question, mais un constat. Mme Königsegg se contente par conséquent d'un mouvement de tête. Élisabeth décide de convoquer Toggenburg dans ses appartements de la Fabbrica Nuova.

— Ai-je des rendez-vous ce matin ? demande-t-elle.

La question est en soi superflue car elles savent bien toutes les deux qu'Élisabeth n'a encore jamais eu de « rendez-vous » à Venise et qu'elle n'en aura jamais. Mais pour la forme, l'intendante en chef réfléchit un instant. Puis elle secoue la tête :

— Non, Altesse Sérénissime. Pas que je sache.

— Veuillez écrire un mot à Toggenburg, lui ordonne l'impératrice après avoir elle-même médité quelques instants. Qu'il soit ici à onze heures ! Précisez-lui que je souhaite avoir des explications sur la disparition du courrier. Et que j'attendais une lettre de Sa Majesté. Ce sera tout.

Mme Königsegg fait la révérence exigée par le protocole (qu'elle a oubliée vingt minutes auparavant, ce qui n'a pas échappé à Élisabeth) et se dirige vers la porte, mais avant son habituel combat avec la poignée, une autre idée

traverse l'esprit de l'impératrice :

— Dites à Mlle Wastl de venir m'habiller. Et appuyez à fond sur la poignée  
!

<sup>1</sup>- Nom de la plus grosse cloche du Campanile. (*N.d.T.*)

Deux heures plus tard, dans la salle à manger vide de l'hôtel *Danieli*, Jean-Baptiste von Spaur, commandant en chef de la police vénitienne et fervent amateur d'entrailles animales, leva les yeux de son hachis de veau. La plupart des serveurs étaient là à ne rien faire et les rares clients – quelques officiers autrichiens et une douzaine de touristes – étaient disséminés dans la grande pièce. À la table voisine, un couple de Français louchait avec curiosité sur l'assiette de Spaur – les abats ne figurant pas sur la carte.

— Cela vous plaît-il, commissaire ?

Spaur lissa du plat de la main la serviette passée à son col.

— Excellent ! répondit Tron qui faisait attention à ne respirer que par la bouche pour bloquer au moins l'un de ses cinq sens.

Parfois, la masse gluante coupée en dés et recouverte de crème semblait bouger, et alors, il devait fermer les yeux. Ce plat s'appelait *Beuscherl* « du chef », car on avait utilisé du vin au lieu d'un simple vinaigre.

Quand Tron avait pris ses fonctions, trois ans auparavant, il avait confié à son supérieur que le mot *Beuscherl* lui plaisait à cause de l'imprononçable diminutif autrichien « l » qui semblait tout adoucir : le *Schweindl*, le *Schatzl*, le *Supperl*. Par malheur, Spaur avait compris qu'il voulait parler du plat. Tron n'avait jamais eu le courage de rectifier ce malentendu. C'est pourquoi, depuis, il déjeunait tous les lundis au *Danieli* et avait droit à des abats : panses et bonnets, poumon de veau rôti et autres salmigondis de cœur de bœuf.

— On peut aussi mettre de l'aneth sur la crème, ajouta le supérieur plongé dans la contemplation de son *Beuscherl*.

— Au lieu du persil haché ?

Spaur acquiesça d'un mouvement de la tête.

— Quoique, en principe, l'aneth soit réservé au *Kuttel-geröstl*. Coupé en petits anneaux.

— Le *Kuttel-geröstl* ?

— Oui. Vous faites cuire des tripes, vous les coupez en fines bandelettes et vous les faites revenir avec des oignons, de l'ail, du lard et des lamelles de pommes de terre. Puis vous saupoudrez le tout d'aneth ciselé. Encore une cuillère, commissaire ?

Comme toujours, Spaur s'était emparé de la cuillère sans attendre la

réponse de son interlocuteur et le resservait déjà. La bordure des assiettes était décorée de motifs égyptiens. Par deux fois, Tron parvint à mettre ses sens gustatifs en veilleuse en se concentrant sur les têtes d'Horus. Les palmes et les faucons verts et dorés étaient peints au pochoir : les contours se ressemblaient, mais il y avait des différences de teinte. En recherchant bien des écarts de couleur, on oubliait ce que la fourchette déposait dans la bouche. Tron remarqua que le vert des feuilles avait des reflets changeants.

Comme son supérieur détestait parler travail pendant le repas, Tron dut attendre le café pour le mettre au courant. Quand il eut fini son rapport, Spaur le regarda d'un air sceptique.

— Vous prétendez donc que c'est le sous-lieutenant qui aurait tué le conseiller et qu'il serait couvert par le colonel Pergen ?

Il versa dans son café le cognac qu'on lui avait servi. Son visage, déjà rougi par la consommation d'une bouteille de barolo, prenait lentement la couleur de tomates mûres.

— Je ne prétends ni l'un ni l'autre. J'aimerais juste obtenir quelques explications.

— À quel sujet ?

Le commandant de police retourna le verre vide – signe pour le garçon de lui en apporter un deuxième.

— À propos de la dispute dans le restaurant du paquebot par exemple. Mais je me demande aussi pour quelle raison le sous-lieutenant est descendu à terre sans s'inquiéter du sort de son oncle après la tempête. Et enfin, j'aimerais savoir pourquoi Pergen est venu le voir au casino et pourquoi ils se sont querellés.

Le supérieur sourit.

— Cela fait un paquet de questions. Pourtant, je doute que le colonel et Grillparzer vous y apportent la moindre réponse.

— J'en doute aussi. Mais je suppose qu'une copie de mon rapport sera adressée à Toggenburg ?

— Quel rapport ?

Le sourire s'effaça soudain sur le visage du commandant en chef. Tron essayait de prendre l'air le plus innocent possible.

— Celui que je vais écrire.

— Sur quoi ? Sur le fait que les investigations se poursuivent dans le dos de la police militaire ? Ou que vous soupçonnez le colonel Pergen de bloquer la procédure ?

Le commissaire répondit :

— Il suffit que le rapport établisse quelques faits. D'autres pourront tirer les conclusions qui s'imposent.

— Et qui sont ces autres ? Toggenburg ?

— Par exemple.

— Vous oubliez juste une chose, commissaire.

— Quoi donc ?

Le sourire que lui adressa son supérieur était extrêmement froid.

— Que ce rapport doit d'abord passer sur mon bureau. Et que je vais bien me garder de le transmettre au commandant de place.

— Pour quelle raison ?

Le sourire de Spaur était maintenant glacial.

— Parce que je ne peux pas soupçonner quelqu'un qui veut prévenir un attentat contre l'impératrice d'avoir d'autres motifs.

— Vous voulez dire que Toggenburg croira le colonel Pergen ?

— Toggenburg est persuadé que tout Italien cache un poignard sous ses vêtements. Bien sûr qu'il va le croire !

Spaur but une gorgée de café.

— Sous peu, François-Joseph sera en visite officielle à Venise. Ce n'est pas le moment d'entamer une guerre de compétences entre les autorités militaires et nous.

— Je pourrais essayer de discuter avec quelques passagers ? De manière officieuse ?

— J'ai déjà discuté avec l'un d'eux – de manière officieuse. Hier soir, avec mon neveu Ignatz Haslinger. Il se trouvait aussi à bord de l'*Archiduc Sigmund* dans la nuit de samedi à dimanche. Mais il s'est endormi peu après minuit grâce à une double dose de laudanum et il ne s'est réveillé que le lendemain matin. Il m'a dit qu'il n'avait même pas remarqué la tempête.

Tout à coup, Spaur sembla amusé.

— Vous pouvez lui parler si vous voulez ! Je crois qu'il vous plaira, commissaire. Il aime beaucoup la littérature. Peut-être s'abonnera-t-il à l'*Imperio della Poesia*...

Bien sûr, le commandant en chef savait parfaitement que la revue s'appelait *Emporio della Poesia*... même s'il ne s'y était jamais abonné en dépit de la remise que Tron lui aurait accordée.

Le commissaire demanda :

— Et qu'est-ce que je fais avec Moosbrugger ?

— Moosbrugger ?

— C'est le chef steward de l'*Archiduc Sigmund*. Il semble qu'il tienne une sorte de...

Son supérieur lui coupa la parole.

— Un bordel à bord du navire. Je sais bien qui est Moosbrugger et ce qu'il fait. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Spaur jeta un regard nerveux.

— Vous êtes au courant ?

— Commissaire, presque tout le monde est au courant. Voilà deux ans que Moosbrugger travaille sur ce bateau. Par ailleurs, je ne vois pas en quoi cela peut nuire à quiconque.

— C'est juste. Mais je doute fort que ce soit légal.

Spaur leva les yeux de l'assiette à dessert qu'on venait de lui apporter.

— Où voulez-vous en venir ?

— Si quelqu'un sait ce qui s'est vraiment passé cette nuit là, c'est Moosbrugger. Et il n'a aucun intérêt à ce qu'on se mêle de ses petites affaires.

— Donc, vous voulez aller le voir et le mettre au pied du mur.

Tron approuva de la tête.

— En quelque sorte.

Le commandant en chef poussa un soupir.

— Je crains que vous n'imaginiez pas dans quel guêpier vous êtes en train de vous fourrer. Moosbrugger est plus influent que vous ne le pensez.

— Comment dois-je comprendre cela ?

— Qu'il vaut mieux ne pas y toucher.

Spaur planta sa fourchette à dessert dans l'un des *Knödel*<sup>1</sup> aux prunes qu'il avait commandés pour finir.

— Voulez-vous que je vous dise ce qui va se passer si vous lui parlez ? poursuivait-il sans regarder Tron.

— Je vous en prie.

Il avala ce qu'il avait dans la bouche et posa la fourchette sur son assiette.

— Moosbrugger ne va pas vous apprendre la moindre chose. Il niera tout. Vous n'avez aucune preuve et vous ne trouverez personne qui avouera publiquement avoir eu recours à ses services. Il le sait. Après votre entretien, il s'adressera à l'un de ses bons clients – un conseiller aulique, un ambassadeur ou quelqu'un de l'état-major – qui ira voir Toggenburg. Et celui-ci me fera comprendre que je dois vous rappeler à l'ordre. Si je refuse, je suis cuit. Et si vous continuez d'importuner Moosbrugger, c'est vous qui le serez. C'est aussi simple que cela.

— Alors, que faire ?

— Clore le dossier, arrêter d'enquêter dans le dos de Pergen et renoncer à votre absurde projet de rapport.

Spaur piqua la fourchette dans son *knödel* avec autant de violence que s'il voulait tuer un petit animal nocif.

— Voulez-vous que je vous dise autre chose, commissaire ?

— Oui.

— On murmure que Moosbrugger tient un journal sur chacun de ses clients et qu'il conserve les télégrammes dans lesquels ces messieurs annoncent leur venue. Si cela est vrai, il les tient tous.

Spaur versa le deuxième (ou était-ce un troisième ?) cognac dans son café et but aussitôt une bonne gorgée avant de s'attaquer au dernier *Knödel*. Son visage était maintenant d'un rouge virant au bleu. Tron doutait qu'il fût encore en état de fournir aujourd'hui un travail sérieux, mais personne n'aurait eu l'idée d'exiger cela de lui.

— Excellence ?

La voix dans le dos de Tron s'adressait à son chef. Sortant de la contemplation de son dessert, Spaur releva son visage violacé. Le commissaire se retourna.

Pendant un instant, il crut voir Grillparzer. Mais c'était un autre sous-



lieutenant portant l'uniforme des chasseurs croates qui tenait une enveloppe dans une main et saluait de l'autre. Spaur la prit et la soupesa. Elle était marron et cachetée de cire rouge. Vu l'épaisseur, elle ne pouvait guère contenir plus de deux feuilles.

— Pourriez-vous me dire de quoi il s'agit, lieutenant ?

D'un visage impassible, celui-ci déclara :

— L'affaire du Lloyd est résolue, Excellence.

Spaur faillit laisser tomber l'enveloppe sur son ultime *Knödel*.

— Pardon ?

Le sous-lieutenant répéta la phrase avec lenteur. Chaque mot faisait penser à une goutte d'huile qui tombe dans de l'eau et reste un instant à la surface avant d'être remplacée par la goutte suivante : — L'affaire... du Lloyd... est... résolue... Excellence.

Spaur attendit que le militaire soit sorti pour ouvrir l'enveloppe. Il attrapa son pince-nez dans la poche intérieure de sa redingote, le mit et commença à déchiffrer la lettre. Puis il la relut. Tron le voyait remuer la tête, stupéfait.

— On dirait que les supputations de Pergen étaient exactes, conclut-il.

Tron se pencha par-dessus la table.

— Pellico ?

Le commandant en chef remua la tête de bas en haut.

— Le colonel l'a arrêté dès hier soir. Il l'a interrogé pendant une bonne partie de la nuit et a continué son interrogatoire ce matin.

— A-t-il avoué ?

— Par malheur, d'après ce que m'écrit Pergen, il n'a pas eu le temps de signer.

— Comment cela ?

Le visage du commandant en chef ne trahit pas le moindre sentiment.

— Parce que Pellico est mort. Il s'est pendu pendant une pause. Pour Pergen, c'est un aveu.

— Si c'était vrai, le colonel aurait résolu l'affaire en un temps record.

— Oui, une enquête remarquable.

— À moins justement qu'on ne trouve qu'il l'a résolue un peu trop vite, objecta Tron.

Son supérieur le dévisagea en plissant les yeux.

— Que voulez-vous dire ?

— J'aurais préféré que Pellico passe en justice.

— Vous ne faites pas confiance à Pergen ?

— En tout cas, ce suicide laisse en suspens toute une série de questions auxquelles seul le directeur de l'Institut aurait été en mesure de répondre. En outre, je m'étonne que le colonel nous envoie quelqu'un au *Danieli* pour nous informer que l'affaire est réglée. En principe, il devrait penser que j'ai cessé mes investigations.

— Peut-être a-t-il appris que vous êtes allé hier au casino Molin ?

— Manifestement, il veut me faire savoir au plus vite que je n'ai aucune

raison de poursuivre mes recherches.

Spaur repoussa au centre de la table l'assiette avec l'ultime *Knödel* et retira la serviette passée à son col.

— Mais commissaire, il n'y a en effet *aucune* raison ! Oubliez cette enquête. Et oubliez ce que vous avez appris sur Moosbrugger.

<sup>1</sup>- Spécialité autrichienne : prune enrobée d'une pâte, pochée et parfois roulée dans de la chapelure. (*N.d.T.*)

Deux heures plus tard, en descendant du bac sur le quai de la Dogana<sup>1</sup> et en prenant à droite – l'hôtel particulier de la princesse se trouvait entre le rio di San Vio et l'Académie –, Tron constata qu'il suivait son ancien chemin d'école et se rappela pour la deuxième fois depuis la veille que l'époque où il fréquentait le séminaire patriarcal, situé tout près, remontait maintenant à quarante ans. En ce temps-là, pensa-t-il en soupirant, le pont en fonte qui relie Dorsoduro et Saint-Marc n'existait pas encore, pas plus que les voies ferrées, les bateaux à vapeur et les éclairages au gaz, toutes choses qu'au fond de lui-même, il tenait pour superflues.

Il s'arrêta au bord du campo San Vio, au pied d'un pin solitaire dont les branches ployaient sous le poids de la neige, pour récapituler ce qu'il savait sur la princesse. Il dut reconnaître que cela ne faisait pas beaucoup – ce qui était étrange dans une ville telle que Venise où les ragots n'épargnaient personne, et surtout pas une jeune veuve aussi riche et aussi attirante que la princesse de Montalcino. Cela tenait-il à l'aura d'inaccessible froideur qui l'entourait ? Une aura, continua-t-il de spéculer, qu'elle ne cultivait peut-être que pour mieux dissimuler un caractère tout à fait différent ? Ou était-elle en effet cette jeune femme énergique qui avait repris avec un considérable succès les affaires de son défunt mari et qui voyait dans cette activité le sens de sa vie ?

Tron n'aurait su le dire. Il ne savait même pas d'où elle était originaire. Venait-elle vraiment de Florence ? Son dialecte laissait à penser qu'elle était née en Toscane et avait joui d'une éducation soignée. Cependant, quelque chose faisait croire à Tron que cet italien parfait était en vérité trop beau pour être vrai.

Il leva les yeux en entendant crier deux mouettes qui firent une virevolte, puis se mirent à tourner au-dessus du *campo* sans savoir où se poser, peut-être parce qu'elles étaient troublées par la neige qui recouvrait depuis la veille les toits et les pavés de Venise. Une bourrasque balaya la place, fit tournoyer la neige à ses pieds et faillit emporter son haut-de-forme. De la main gauche, il releva le col de sa redingote, et de la droite, il serra par précaution le bord de son chapeau.

Deux cents mètres plus loin, derrière le petit pont qui traversait le rio di San

Vio, il aperçut l'entrée de service du palais Contarini del Zaffo. Bien sûr, la porte anodine trompait le passant quant aux dimensions réelles du bâtiment. Le commissaire tira sur la tige en fer de la sonnette et perçut le tintement d'une cloche. Peu après, un jeune homme portant une tenue de commis vint lui ouvrir.

— Vous désirez ?

Le regard avec lequel il dévisageait l'importun disait assez qu'il avait plus important à faire que d'accueillir des visiteurs.

— Bonjour. Commissaire Tron. J'ai rendez-vous avec la princesse.

D'un coup, le commis eut une mine empressée. Il s'inclina même.

— Excusez-moi, commissaire. Veuillez me suivre.

Il fit demi-tour et Tron le suivit dans un corridor qui débouchait sur une arrière-cour pavée où étaient empilées de grandes caisses. Ils pénétrèrent ensuite dans l'hôtel particulier à proprement parler, dont la façade donnait sur le Grand Canal. Ils traversèrent un bureau rempli de tables auxquelles étaient assis des employés qui traitaient des dossiers. Le commis ouvrit une porte au fond et se recula pour laisser entrer Tron dans ce qui devait être le cabinet de la princesse.

— Si vous voulez bien attendre, commissaire.

La pièce n'était guère plus grande que le salon de la comtesse Tron. Un mur était couvert de casiers, les autres ornés de tableaux. Le visiteur reconnut une copie du *Concert champêtre* du Titien à côté d'une copie de *L'Amour céleste et l'Amour terrestre* qu'il avait vu à la villa Farnèse à Rome quelques années auparavant. Les autres peintures étaient sans doute des originaux. Deux grands formats – le premier représentait une *Conversation sacrée*, l'autre un homme et une femme au bord d'une fontaine – pouvaient être de Palma le Vieux, car ils rappelaient deux œuvres qui décoraient autrefois le salon de la comtesse et qui avaient été vendues dans les années vingt.

Au centre de la pièce se dressait une énorme table de réfectoire que la princesse utilisait comme bureau. Le commissaire sourit en apercevant, comme chez lui à la questure, une corbeille pour le courrier reçu et une autre pour le courrier à poster. Un guéridon flanqué de deux fauteuils se trouvait devant l'une des fenêtres. Les tableaux, les deux antiques têtes en marbre (l'une sur le guéridon, l'autre sur le bureau), le grand tapis amortissant en partie le froid qui montait du sol – tout cela dégageait une impression de richesse.

La princesse apparut, un binocle sur le nez, une pile de dossiers dans les bras. Elle posa ceux-ci sur sa table de travail avant de donner la main au commissaire.

— Que contiennent les caisses dans la cour ? voulut savoir Tron.

— Du verre, répondit-elle. Désormais, nous exportons même en Amérique. Elle essayait en vain d'étouffer la fierté dans sa voix.

— Mon mari m'a légué deux verreries.

— Nous aussi, nous avons fabriqué du cristal dans le passé, remarqua Tron

avec nostalgie.

— À Murano ?

Elle le regarda d'un air intéressé. Il secoua la tête.

— Non. Ici, à Venise. C'était avant que les fours ne soient déplacés à Murano.

— Cela doit faire bien longtemps.

— En effet, au moins quatre siècles...

La princesse le regarda, surprise.

— Mais alors, vous faites partie de *la* famille Tron ?

Le commissaire haussa les épaules.

— La famille Tron n'existe plus. Il n'y a plus que ma mère et moi.

— Êtes-vous...

— Non, je ne suis pas marié. Ni avec une femme ni avec mon métier !

— Je voulais juste vous demander si vous êtes allé voir Palfy.

Le commissaire toussota, gêné.

— Oui, aussitôt après notre conversation sur le bateau.

Ils avaient pris place sur les deux sièges de part et d'autre du guéridon – Tron raide comme un homme qui sait se tenir en présence d'une dame, la princesse avec nonchalance, les jambes croisées. Son visage était serein, mais elle jouait nerveusement avec le binocle accroché à sa poitrine par une chaînette.

— Le général a-t-il pu vous être d'une aide quelconque ?

— Il m'a simplement dit que le sous-lieutenant avait des dettes considérables et que le conseiller aulique était son oncle, répondit-il. Hummelhauser était un homme riche et Grillparzer son unique héritier.

— Vous aviez donc raison de le suspecter.

— D'une certaine manière, oui. Pourtant, ce n'est pas lui le coupable.

La princesse fronça les sourcils.

— Je ne vous suis plus, commissaire.

— La police militaire a arrêté hier soir un autre homme qui a fait une sorte d'aveu. Il s'agit d'un passager du nom de Pellico qui était directeur d'un orphelinat sur le canal de la Giudecca.

Pendant un instant, la princesse le considéra sans bouger. Puis elle sortit une cigarette d'un coffret en argent posé sur le guéridon et l'alluma. C'était la première fois de sa vie que Tron voyait une femme fumer comme si c'était la chose la plus naturelle au monde et il ne faisait pas le moindre doute que cela le fascinait. La princesse inhala, expira et suivit la fumée des yeux en silence. Enfin, elle déclara : — C'est absolument exclu, commissaire.

Sa main droite, dans laquelle elle tenait la cigarette, tremblait.

— Vous connaissiez Pellico ?

— Oui, assez pour vous assurer que ce n'est pas lui.

— Vous lui avez parlé sur le bateau ?

— Je ne savais même pas qu'il était à bord ! Il a dû tout de suite gagner sa cabine à l'embarquement. Et je ne l'ai pas vu non plus au petit déjeuner. Pour

quelle raison aurait-il tué le conseiller ?

— Hummelhauser avait sur lui des documents concernant un projet d'attentat dirigé contre l'impératrice.

La princesse le fixait d'un regard incrédule.

— Pardon ?

— Un attentat.

— Donnez-moi plus de détails !

Il haussa les épaules.

— Je n'en sais pas beaucoup plus. Sinon qu'on aurait arrêté les conjurés dès que les papiers seraient parvenus à Venise.

— Pellico aurait donc tué le conseiller pour entrer en possession de ces documents ? C'est bien cela, la logique de l'histoire ?

Il acquiesça d'un mouvement de tête.

La princesse retint un instant sa respiration et répéta : — C'est grotesque, commissaire. Complètement grotesque.

— Puis-je vous demander d'où vous connaissez Pellico ?

— Du fait de mes activités au sein du conseil consultatif de l'Institut. J'ai repris le siège de mon mari. De plus – elle fit une brève pause –, du vivant du prince, nous nous fréquentions aussi à titre privé.

— Croyez-vous possible que Pellico ait entretenu des relations avec le Comité de la Vénétie ?

— Il faudrait que le Comité ait perdu la tête pour envisager un attentat contre la personne de l'impératrice.

— Pellico entretenait-il des relations avec le Comité ? s'obstina le commissaire.

— Il y a des gens qui prêtaient foi à ces rumeurs.

— Et vous ?

De la main gauche, la princesse caressa l'antique tête de jeune fille posée sur la table.

— Pellico éprouvait une grande sympathie envers le mouvement d'unification italien, mais ce n'était pas un fanatique. Il n'a d'ailleurs jamais caché ses convictions politiques. Pour Pergen, l'instruction ouverte contre Pellico il y a quelques semaines a peut-être joué un rôle.

Tron se pencha en avant.

— Quelle instruction ?

— Pellico était juriste. Il y a trente ans, il a composé un traité sur le tyrannicide. Le tyrannicide dans l'Antiquité.

— Et ce traité lui causerait des difficultés aujourd'hui ?

— Il a été traduit en italien il y a deux ans et publié à Turin sous forme de brochure. On l'a mis à l'index et, de manière formelle, on a ouvert une procédure contre l'auteur. L'affaire a même été évoquée au conseil consultatif de notre Institut – qui s'est rangé à l'unanimité derrière Pellico.

La princesse poussa un soupir de mépris.

— Toute cette affaire est vraiment grotesque.

— Pergen devait être au courant de cette procédure et, de ce fait, il a aussitôt soupçonné Pellico. Mais il y a une chose que je ne comprends pas.

— Quoi ?

— Pellico, en tout cas selon Pergen, aurait fait une sorte d'aveu avant de se pendre dans sa cellule.

D'un coup, comme si un marionnettiste avait soudain tiré sur les fils, la princesse bondit de son fauteuil.

— Il s'est pendu ?

— Pendant une pause. Pour le colonel Pergen, cela équivaut à un aveu de culpabilité.

Les yeux de la princesse lançaient des étincelles comme de l'argent poli.

— Le colonel Pergen est un imbécile... pour rester courtoise.

— Quelle sorte de raison Pellico aurait-il eu de se tuer, sinon ?

— Il y a mille raisons de se donner la mort, commissaire.

— Dites-moi seulement celle de Pellico.

La princesse alluma une nouvelle cigarette. Elle regarda le plafond à travers les anneaux de fumée. Puis elle expliqua d'une voix neutre : — Il y a deux ans, après la mort de sa femme, Pellico s'est mis à boire. Un jour, il m'a dit qu'il buvait parce qu'il n'avait pas la force de se tuer. Il faut croire qu'entre-temps il en a trouvé le courage. Ce motif me paraît aussi triste que fréquent.

— Et qu'est-ce que cela veut dire ?

— Que Pellico n'est pas l'assassin, conclut-elle. Son suicide n'est pas un aveu.

— Pergen s'est donc emparé de l'affaire, réfléchit tout haut le commissaire, afin de couvrir Grillparzer.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'ils se connaissent et que Pergen me l'a caché.

— Et cet attentat contre l'impératrice – est-ce une invention du colonel ?

Tron haussa les épaules.

— Peut-être avait-il besoin d'une histoire en urgence ?

— Les documents ont-ils refait surface ? J'entends : les documents concernant l'attentat.

— Dans le message qu'il a envoyé à Spaur, Pergen n'a pas fait mention de cela. Mais cela ne veut pas nécessairement dire quelque chose.

— Quelles sont vos intentions maintenant ?

— Après-demain, Pergen va remettre un rapport officiel sur cette affaire. Je vais attendre de l'avoir à ma disposition.

— Pour entreprendre quoi ?

— Cela dépendra du rapport.

— Je pars à Vérone jeudi et ne serai de retour que dimanche.

— Nous pourrions nous... commença Tron.

Mais la princesse lui coupa la parole.

— Aimez-vous Verdi ?

Tron hocha la tête.

— Eh bien, venez donc me voir mercredi dans ma loge. On donne *Rigoletto*.

1 - Douane. (*N.d.T.*)



Le 16 février 1862 – un mardi –, Élisabeth attend Toggenburg, assise au bureau de son mari. Ou plutôt, c'est Toggenburg qui attend dans l'antichambre. Quoiqu'il fût convoqué pour onze heures, on lui a fait savoir que Son Altesse Impériale n'était pas encore prête. Ils s'attendent donc mutuellement, songe Élisabeth, comme lors d'un rendez-vous mal fixé où l'un se trouve au *Florian* et l'autre au *Quadri*.

Le cabinet de l'empereur peut servir de salle d'audience car il est assez grand pour que les visiteurs soient obligés de marcher quelques secondes avant de s'arrêter devant le bureau de Son Altesse – quelques secondes pendant lesquelles ils prennent nécessairement conscience du pouvoir du Très-Grand, surtout que François-Joseph ne quitte pas des yeux ses dossiers et ne fait rien pour signaler qu'il a remarqué leur présence. Il faut patienter jusqu'à ce qu'il ait fini de lire.

« Il fait cela très bien », pense Sissi. Il paraît que certaines personnes ont attendu une dizaine de minutes devant son bureau et qu'il ne leur a même pas accordé un coup d'œil en leur parlant. C'est sa dernière lubie. Au lieu de regarder droit dans les yeux les gens qu'il exècre, il fixe leur col comme s'il y avait dessus une affreuse tache. Élisabeth aussi va faire poireauter le commandant de place dix minutes devant le bureau. Mais d'abord, elle veut le laisser une demi-heure dans l'antichambre. C'est une variante que son mari ne pratique pas, mais il n'y a rien qu'on ne puisse améliorer.

Elle porte une robe en taffetas noir avec un col droit en dentelle qui la vieillit – tout à fait ce qu'elle recherche. Elle a vingt-cinq ans, et pour le moment, elle ne veut pas avoir l'air aussi jeune.

Comme convenu, les portes du cabinet de l'empereur s'ouvrent à onze heures et demie. Dans la partie supérieure de son champ de vision, elle aperçoit quelque chose de bleu clair qui grandit peu à peu. Elle ne lève pas les yeux, elle entend juste les pas de Toggenburg qui s'approchent et s'arrêtent à une distance respectueuse. À coup sûr, il s'attend à ce qu'elle lui adresse la parole.

Mais le front plissé, elle fait toujours mine d'étudier un mince recueil de dossiers abandonné sur le bureau de son mari. Il s'agit de la copie – à l'écriture saccadée des secrétaires de chancellerie – d'une ordonnance sur la

destruction des cadavres d'animaux dans l'arrondissement de Bozen – un document intéressant dans la mesure où il confirme que l'empereur, quoiqu'il prétende le contraire, s'occupe bien en personne des moindres détails de son État. Elle lit : « ... veiller avec un soin tout particulier à ce que notamment les viscères des bêtes malades soient l'objet d'une élimination spécifique pour prévenir le danger de propagation... » Elle s'interrompt, écœurée, et dit à Toggenburg – beaucoup plus tôt que prévu : — Je suis désolée de vous avoir fait attendre, général.

Elle s'appuie contre le dossier de son siège et commet sa deuxième erreur. Au lieu de s'arrêter sur le col de son interlocuteur, son regard dérape et atterrit malencontreusement dans ses yeux. Contre toute attente, elle n'y perçoit ni agacement ni impatience. Le visage de Toggenburg est lisse, même ses sourcils n'ont pas bougé.

Le commandant de place se tient devant elle en serviteur dévoué, le buste légèrement incliné, un sourire poli sur les lèvres. Il porte l'uniforme bleu clair des chasseurs impériaux, orné de toutes ses médailles. Sissi reconnaît l'ordre de la couronne – doré –, la croix de chevalier de l'ordre de Léopold et l'ordre de Marie-Thérèse. Toggenburg est un homme sec d'une soixantaine d'années, aux cheveux presque blancs et dégarni au-dessus du front. Les extrémités touffues de sa dense et imposante moustache pointent vers le haut.

— Veuillez vous asseoir, général.

Le militaire claque des talons, porte la main droite à sa tempe, puis prend place. Il se tient maintenant sur le bord de la chaise dans une pose martiale et retire ses gants en tirant les doigts un à un.

— Savez-vous pourquoi que je vous ai prié de venir, général ?

— Son Altesse Sérénissime déplore la disparition de son courrier.

— Qu'est-il arrivé à mes lettres ? La comtesse Königsegg m'a parlé d'un incident.

Toggenburg relève le menton.

— En effet, il y a eu un incident. Le baron Hummelhauser, le conseiller qui transportait le courrier de Son Altesse Sérénissime, a été victime d'un crime. Il a été tué et sa cabine pillée. Tous les papiers qu'il avait dans ses bagages ont disparu.

— Et comment se fait-il que ce soit l'armée et non pas la police vénitienne qui enquête ?

Toggenburg se penche vers elle et va jusqu'à chuchoter.

— Nous avons des raisons de croire qu'un attentat se préparait contre la famille du souverain. Le conseiller avait sur lui des documents relatifs à cette affaire.

— Et ces documents ont disparu... en même temps que mes lettres ?

Toggenburg approuve d'un signe de la tête.

— Mais nous connaissons le coupable ! Le colonel Pergen l'a arrêté. Il s'agit du directeur de l'Istituto delle Zitelle.

— Comment l'attentat devait-il se dérouler et qui devait le commettre ?

— Nous l'ignorons.  
— Alors, interrogez ce Pellico !  
— Ce ne sera guère possible, Altesse Sérénissime : il s'est pendu lors d'une pause de l'interrogatoire. Et comme les documents que le conseiller Hummelhauser voulait nous transmettre ont disparu, personne ne sait où et quand l'attentat doit avoir lieu.

— Je suis donc en danger... ?  
— Pas à l'intérieur du palais royal, Altesse Sérénissime !  
— Que voulez-vous dire ?  
— Que pour le moment, Son Altesse Sérénissime ne doit pas sortir sans protection.

— Mais je ne sors jamais sans protection !  
— Je doute fort que votre garde habituelle soit en état d'empêcher un attentat.

— Et à quoi ressembleraient vos mesures exceptionnelles ?  
— S'il s'agit d'aller sur la place Saint-Marc ou de faire une petite promenade dans les quartiers environnants, une centaine d'hommes devraient suffire pour assurer la sécurité de Son Altesse Sérénissime.

— Pardon ? Vous avez dit cent hommes ?  
Toggenburg confirme sans sourciller :  
— Deux escadrilles de dix forment un double cercle autour de Son Altesse Sérénissime, deux autres couvrent les flancs et l'espace opérationnel en direction de Son Altesse Sérénissime. Les soixante soldats restants, principalement des tireurs d'élite du régiment des chasseurs croates, montent la garde dans les ruelles adjacentes et aux points stratégiques.

— Cela impliquerait que je vous communique au préalable l'itinéraire de mes promenades ?

Toggenburg acquiesce en baissant la tête.  
— De préférence un ou deux jours auparavant, Altesse Sérénissime.  
— Et qu'en est-il de ma promenade de cet après-midi sur la place Saint-Marc ?

— Je vais donner les instructions nécessaires. Une partie de la couverture sera banalisée. Le cercle intérieur qui entourera son Altesse Sérénissime sera constitué de chasseurs croates en civil.

— Tout cela est ridicule. Quelle serait l'alternative ?  
Toggenburg hausse les épaules. Il parvient même à donner à sa voix un accent de regret.

— Une évacuation immédiate de Son Altesse Sérénissime...  
— Retourner à Vienne ?  
— Aussi vite que possible !  
— C'est ce que vous suggérez ?  
— Je ne suis pas habilité à suggérer quoi que ce soit à Son Altesse Sérénissime.  
— Allez-vous rédiger un rapport sur cet incident ?

— Il sera prêt au plus tard demain.  
— Et vous en envoyez une copie à Vienne ?  
— Naturellement.  
— Votre rapport va-t-il aussi évoquer la jeune femme ? demande Élisabeth.  
Elle s'est efforcée de formuler sa question sur le ton le plus anodin possible.

— La jeune femme ?  
La bouche de Sissi s'étire en un fin sourire.  
— Il paraît qu'il y avait un deuxième cadavre à bord de l'*Archiduc Sigmund*...

Cette fois, Toggenburg hésite un instant avant de répondre : — Le conseiller avait de la visite quand Pellico a pénétré dans sa cabine pour lui dérober les documents.

— De la visite ?  
Pendant un moment, les sourcils du général volettent comme deux papillons effarouchés. Puis il dit : — La visite d'une dame qui se trouvait également à bord du paquebot en partance pour Venise. Il s'agit apparemment d'une Italienne originaire de Trieste.

— À quelle heure le crime s'est-il produit ?  
— Après minuit.  
— Hum... Ils étaient donc très... intimes ? Le conseiller était-il marié ?  
— Non, il était célibataire.  
— Allez-vous évoquer cette dame dans votre rapport ?  
Toggenburg se force à sourire. Puis il s'éclaircit la voix.  
— J'estime peu convenable de compromettre inutilement un homme tombé dans l'accomplissement de ses devoirs.

— Et qu'avez-vous entrepris pour retrouver mon courrier et les documents disparus ?  
— Des perquisitions et des razzias sont prévues. Le colonel Pergen est bien décidé à retrouver les papiers.

Élisabeth se lève pour lui signifier que l'audience est terminée.  
— Ah oui !... Une dernière chose, général.  
— Oui, Altesse Sérénissime ?  
— Cette jeune femme... comment a-t-elle été tuée ?

Le commandant de place répond sans même réfléchir : — Par balles, Altesse Sérénissime.

Sissi est convaincue que les hommes ne savent pas mentir. François-Joseph, par exemple, est incapable de lui raconter des balivernes sans fixer le bout de ses chaussures et, juste après, tortiller ses moustaches avec nervosité. Lorsque Toggenburg a prétendu qu'il ne conseillerait pas dans son rapport qu'on la rappelle à Vienne, elle a vu dans ses yeux qu'il ne disait pas la vérité. En revanche, quand elle lui a demandé comment la jeune femme est décédée, il n'a pas menti – ce qui signifie qu'on lui a menti, à lui.

Quelque chose lui fait croire en effet que les propos de Mme Königsegg correspondent aux faits. Dès lors, ce colonel Pergen a abusé le commandant de place. Mais pourquoi ? Parce qu'il savait ce que Toggenburg voulait entendre ? Ou parce qu'il préférerait laisser de côté tout ce qui n'allait pas avec la version d'un crime politique ? Les conclusions de Pergen sont limpides : le conseiller est tué par balles dans sa cabine pour que l'assassin s'empare des papiers. Et la jeune femme, témoin du crime, doit être éliminée. Cela paraît logique et plausible. De plus, tant que les documents n'ont pas été retrouvés, Toggenburg obtient ce qu'il souhaite : qu'elle reste cloîtrée dans le palais royal ou qu'elle quitte Venise.

Néanmoins, cette version devient improbable dès lors qu'on sait que la jeune femme a été étranglée et violée au préalable. Car peut-on vraiment s'imaginer ce conseiller sous les traits d'un monstrueux assassin ? Élisabeth, qui a entre-temps appris que Hummelhauser avait plus de soixante ans, ne cautionne pas cette hypothèse. Et ce Pellico ? Tout d'abord, Élisabeth trouve que sa mort relativise de manière considérable la valeur de son aveu. Et par ailleurs (même en admettant que ce soit bien lui), il paraît fort improbable qu'avant ou après le meurtre du conseiller, il attache, viole et étrangle un passager de l'*Archiduc Sigmund*. Une conclusion s'impose donc : il y a quelque chose de louche dans cette histoire.

Et qu'est-ce que cet Italien, continue-t-elle de méditer, qu'est-ce que ce Tron a découvert ? Pourquoi Pergen l'a-t-il congédié sur les lieux mêmes du crime ? Ce serait une erreur, décide-t-elle, de le convoquer au palais royal. Toggenburg l'apprendrait et se douterait peut-être qu'elle ne croit pas à la version officielle. Il faudrait, songe-t-elle en regardant la place Saint-Marc de sa fenêtre, il faudrait prendre contact avec le fiancé de Mlle Wastl. Et cela de façon directe, car l'idée que sa femme de chambre interfère dans cette enquête ne lui plaît pas. S'il est vrai que le jeune homme ne supporte pas son supérieur, il sera peut-être prêt à papoter un peu...

Alessandro se pencha en haletant au-dessus de la table du petit déjeuner pour verser du café à la comtesse. La cafetière, le plateau posé sur la table, la corbeille ciselée dans laquelle se trouvaient trois petits pains durs comme la pierre – tout était en argent. Mais cela ne valait pas la peine de revendre la vaisselle. À Venise, le marché de l'argenterie était saturé. Tron n'avait même pas essayé.

— Tu ne trouves pas que M. Widman exagère, Alvisé ?

Les traits fins de la comtesse traduisaient un certain agacement. De la vapeur sortait de la tasse qu'elle tenait devant sa bouche comme d'une coupe à libation. Le café qu'on faisait bouillir plusieurs fois pour des raisons d'économie était brûlant et s'opposait au froid qui montait du sol en mosaïque – surtout quand on le mêlait d'eau-de-vie, ce pour quoi la comtesse utilisait de préférence de la grappa.

— Qu'a-t-il dit exactement ? continua-t-elle.

— Il dit que depuis la nuit de dimanche, ce ne sont plus des gouttes, mais des seaux d'eau. Ce qui ne semble pas faux quand on voit le plafond.

— Que faire ?

— M. Widman propose de s'occuper du toit – à condition qu'on le paie.

La comtesse fronça les sourcils.

— Combien veut-il ?

— À peu près ce que nous dépensons cette année en musiciens et en extras.

À peine avait-il achevé sa phrase qu'il la regrettait déjà.

La comtesse évita son regard. Elle examina les tentures en brocart qui recouvraient les murs, s'arrêta sur le tissu élimé des fauteuils et suivit avec lenteur les fissures au plafond. Quand elle se remit à parler, son fils fut effrayé par la résignation dans sa voix.

— Cet hôtel nous dévore, Alvisé.

Il soupira.

— Nous devons bien un jour louer l'étage principal. Presque tout le monde le fait désormais.

— Et mon bal masqué ?

Le ton de la comtesse était plus triste qu'hostile.

— Nous pouvons le louer juste pour l'été ?

Elle rejeta la proposition d'un geste las de la main.

— Et qu'en est-il du Tintoret qu'Alessandro a porté hier chez Sivry ?

— Je passe chez lui tout à l'heure, sur le chemin de la questure.

— Cela suffira-t-il pour le toit ?

— Mes hommes ont surpris le fils de Widman en train de lire un journal de Turin au café *Florian*. Je devrais l'assigner, mais je peux aussi m'arranger pour que l'affaire passe à la trappe. En échange, Widman travaillera sans doute pour un prix acceptable.

Tron essaya de sourire.

— Quand y vas-tu ?

— Juste après le petit déjeuner.

Sa mère tourna la tête et jeta par la fenêtre un regard furtif en direction du ciel de plomb.

— S'il recommence à neiger, mets ton bonnet en laine en dessous de ton haut-de-forme. Sinon, tu risques de prendre froid et tu devras garder le lit dimanche soir.

Elle saisit son petit pain et le trempa dans le café d'un air résolu – avec l'expression d'une femme qui n'a plus peur de rien.

Trente minutes plus tard, quand Tron sortit de l'hôtel particulier, le ciel s'était éclairci comme par miracle. D'habitude, il prenait le chemin qui passe par le Rialto, mais tenté par ce beau temps inattendu, il se dirigea vers le sud du campo San Cassiano. Dix minutes après, il se trouvait devant l'église dei Frari – un monument important pour les Tron car il renfermait le tombeau de Nicolo, le seul doge dont la famille puisse se vanter dans sa longue série d'ancêtres.

Pour le commissaire, ce bâtiment se rattachait à ses tout premiers souvenirs : il se voyait encore, immobile devant le tombeau tandis que son père, qui le tenait par la main, lui faisait un exposé sur la grandeur passée de la maison Tron. Sans doute ne visitaient-ils cette église qu'en été, car ces images évoquaient à la fois une chaleur oppressante et la bienfaisante fraîcheur qu'on éprouvait en entrant dans la gigantesque nef. En ressortant, le père d'Alvise s'autorisait en général un verre de vin dans la petite *locanda*<sup>1</sup> située en face. Tron constata avec émotion que le café était toujours là. Combien d'années s'étaient écoulées depuis ? En tout cas, plus de quarante ans, plus de la moitié d'une vie – quelques décennies au cours desquelles la ville avait peu à peu sombré, tandis que l'invention de la voie ferrée et du bateau à vapeur l'avait rendue plus accessible que jamais.

La lourde porte de la façade sud se referma bruyamment derrière lui. La porte, songea-t-il, se moquait autant des Titien et des Bellini que du bedeau qui ne leva même pas la tête, mais continua, impassible, à balayer la poussière d'un bout à l'autre de l'église. La messe s'était achevée une demi-heure auparavant et les seules personnes présentes étaient un groupe d'étrangers rassemblés devant le maître-autel pour y admirer une *Assomption* du Titien et

un individu isolé, qui se tenait à quelques pas du groupe, juste devant le tombeau de Nicolo Tron. Le commissaire attendit quelques minutes, puis au moment où l'inconnu fit mine de partir, il s'approcha de lui.

Construit en 1476, le tombeau occupait la partie inférieure du mur d'abside. Bien au-dessus de sa tête, le commissaire voyait le gisant en marbre, allongé sur un sarcophage. Plus bas se trouvait, campé sur ses deux jambes, un homme d'un certain âge, empreint de dignité, vêtu de l'habit officiel des doges. La vue en était à vrai dire si ennuyeuse que le regard du spectateur déviait inévitablement vers une allégorie féminine située à côté de lui : vêtue d'un voile très léger et « mouillé » qui révélait presque sans détours les formes de son corps, elle semblait taillée d'après nature. Chaque fois, Tron se demandait qui pouvait bien être cette jeune fille inconnue qui continuait de fasciner le spectateur quatre cents ans plus tard.

Il était manifeste que l'homme n'avait pas remarqué sa présence. En tout cas, il se retourna d'un geste brusque et faillit percuter Tron. Leurs deux hauts-de-forme noirs tombèrent par terre. Tron et l'homme se penchèrent en même temps pour les ramasser.

— Excusez-moi, dit le commissaire.

— Je vous en prie, répondit-il poliment. C'est ma faute.

Il s'inclina légèrement, fit un pas en arrière, puis expliqua : — J'aime beaucoup la *Charité* à gauche du doge.

À cette remarque, Tron se serait attendu à un sourire complice, un clin d'œil entre hommes, mais le visage de l'inconnu ne laissait rien percevoir de semblable. Agréablement surpris, le commissaire dit à son tour : — Sans doute Antonio Rizzo a-t-il utilisé le même modèle pour l'Ève du palais des Doges.

— Vous voulez dire celle de l'arc Foscari ?

Tron acquiesça d'un mouvement de tête. L'homme semblait connaître Venise. Il n'avait pourtant pas de guide à la main, mais juste son haut-de-forme et une canne.

— Connaît-on le modèle ? se renseigna-t-il.

Le commissaire haussa les épaules d'un air désolé.

— On ne sait presque rien sur la vie privée de Rizzo.

Du moins lui ne savait-il rien. Il estima que son interlocuteur approchait de la cinquantaine ; il était moins jeune qu'il ne l'avait supposé au premier abord. Sans doute avait-il été induit en erreur par le timbre de sa voix et ses épais cheveux noirs sans la moindre trace de gris. Grand et mince, il produisait une impression d'élégance dans sa redingote bien taillée et sa fourrure posée avec négligence sur les épaules. Il avait des lèvres fines qui se relevaient au niveau des commissures, ce qui laissait à penser qu'il aimait rire. L'œillet blanc passé au bouton de sa redingote y ajoutait une note d'extravagance : à Venise, on pouvait trouver des fleurs fraîches même en plein hiver – du moins quand on en avait les moyens. À en juger par son accent, l'inconnu, qui parlait un italien fluide, venait d'Autriche ou du sud de l'Allemagne.



— Vous êtes d'ici ?

L'inconnu fit un sourire poli, comme pour s'excuser de cette question indiscreète. Tron lui rendit son sourire.

— Oui, je suis d'ici.

L'homme tourna la tête sur le côté et laissa son regard errer un instant sur l'*Assomption*.

— C'est assurément un privilège, déclara-t-il.

Le commissaire le rangea dans la catégorie des érudits fortunés.

— Vous vous occupez d'art ?

L'homme secoua la tête.

— Non, de gaz.

— Pardon ?

— Je suis responsable de l'extension du réseau de distribution, lui expliqua-t-il. Nous voulons étendre le gaz de l'autre côté du Grand Canal.

— Qu'entendez-vous par « nous » ?

— L'Imperial Continental Gas Association. Je suis le directeur de la succursale de Vienne.

— Vous voulez parler de la société anglaise qui a construit le gazomètre près de San Francesco della Vigna et installé l'éclairage sur la place Saint-Marc ?

— Oui, et qui éclaire Vienne depuis vingt ans, ainsi qu'une bonne douzaine d'autres villes européennes, ajouta le directeur avec fierté.

— Et pourquoi a-t-on besoin de gaz de l'autre côté du Grand Canal ? continua de se renseigner Tron.

— Pour l'éclairage public !

— Les Vénitiens sont très contents de ce qu'ils ont !

— De leurs quinquets posés devant des madones au coin des rues ?

L'étranger eut un air scandalisé.

— Cela leur suffit, maintint le commissaire.

— Et le progrès alors ?

Il fallut un moment à Tron pour comprendre que la question était tout à fait sérieuse. Un fou, conclut-il, mais néanmoins sympathique. Il s'était quand même recueilli devant la tombe de son ancêtre !

— Il y a un siècle, objecta le commissaire d'un ton plus cinglant que prévu, Venise était encore une cité florissante. Or il n'y avait pas de bateaux à vapeur, de voies ferrées, de télégraphes ou de lumière au gaz.

Puis il se radoucit :

— Vous logez sans doute au *Danieli* et appréciez chaque jour l'éclairage que votre société a installé ?

— Non, je loge au palais Da Mosto.

— Je pensais qu'il était vide ! laissa échapper Tron.

— En tout cas, pas pour le moment, remarqua l'autre.

Puis il lui tendit soudain la main :

— Haslinger, de Vienne.

Le commissaire la lui serra :

— Tron.

L'étranger fixa la statue de Nicolo Tron, puis le commissaire, puis à nouveau le doge.

— Est-ce l'un de vos... ?

Le descendant fit oui de la tête. Le Viennois ouvrit alors lentement la bouche avant de la refermer.

— Vous êtes donc...

Son interlocuteur ne put s'empêcher de sourire.

— Alvisé Tron.

— Le commissaire Tron ? Je sais très bien qui vous êtes ! Nous avons parlé de vous hier soir, Spaur et moi.

Cette fois, ce fut au tour du Vénitien d'être surpris.

— M. Haslinger ? Vous êtes le neveu de Spaur ? Vous vous trouviez à bord de l'*Archiduc Sigmund* ?

Il hocha la tête.

— Oui, c'est moi.

— Vous savez donc ce qui s'est passé ?

— Bien entendu ! Nous en avons parlé un long moment. Mais je n'ai rien pu dire à ce sujet. J'ai...

— Dormi d'un trait. Je sais. À cause du laudanum.

— Oui, c'est regrettable.

Son visage prit une expression songeuse.

— Un attentat contre l'impératrice. Quel peut bien en être l'objectif ? Et qui se cache là derrière ? Vous pensez que cela est en rapport avec la tournée de Garibaldi ?

Le commissaire secoua la tête.

— Ce n'est pas son style.

— C'est le style de qui, alors ?

— Demandez cela à l'officier chargé de l'enquête.

— À qui ?

— Au colonel Pergen, compléta Tron.

Haslinger le regardait avec attention.

— Mon oncle dit que vous ne croyez pas à la culpabilité de Pellico.

— Disons que j'aurais préféré un procès en bonne et due forme. Plutôt qu'un suicide sans véritable aveu.

— Allez-vous poursuivre vos investigations ?

Ils se tenaient toujours devant le tombeau de Nicolo Tron et le descendant de celui-ci se demandait ce que son ancêtre, qui devait être quelqu'un d'intelligent, aurait répondu à une telle question.

— Je ne sais pas, finit-il par déclarer.

Haslinger sourit. Pendant une ou deux minutes, ils se turent l'un et l'autre. Puis le Viennois demanda sans transition : — Vous vous rendez à la questure ?

— Oui, mais je dois d'abord passer sur la place Saint-Marc.

- Je peux vous emmener. Ma gondole attend au pont dei Frari.  
Le commissaire déclina la proposition avec courtoisie.  
— Je vous remercie, je préfère marcher.

— Fantastique ! s'exclama Haslinger quelques minutes plus tard, alors qu'ils se trouvaient devant l'église.

Tron leva les yeux vers le ciel et dut lui donner raison. Un puissant vent d'ouest avait chassé la moindre trace d'humidité. Une lumière pure, tout à fait inhabituelle à Venise, donnait l'impression que la ville était dessinée à la mine de plomb. Par un temps de ce genre, on pouvait voir les Alpes depuis la terrasse du palais Tron.

Deux officiers traversèrent le pont dei Frari au bras de jeunes femmes vêtues de tailleurs de voyage, puis passèrent à côté d'eux. L'un d'eux fit une remarque à sa partenaire qui éclata de rire.

— De mon temps, on n'aurait jamais vu cela, commenta Haslinger en secouant la tête. Des officiers qui se promènent avec des dames en plein jour !

— Vous avez été officier ?

— Dans les dragons de Linz. Mais après la reconquête de Milan, à l'été 1848... — il cherchait le mot juste —, cela n'allait plus. J'ai donné ma démission.

— Pourquoi ? demanda Tron.

Le directeur ne dit rien. Pendant quelques secondes, son regard se perdit dans le vide. Puis il haussa les épaules d'un air résigné et fit un sourire mélancolique.

— Je ne supporte pas la vue du sang, confia-t-il.

Le commissaire le regarda monter dans sa gondole et se demanda comment un homme qui ne supporte pas la vue du sang peut s'engager dans l'armée.

Sissi arrive sur la place Saint-Marc, qui forme un long trapèze, par le plus petit des quatre côtés. La bruine a cessé. À l'abri des Nouvelles Procuraties, il fait une chaleur étonnante pour un après-midi de février. Comme à chaque fois qu'elle sort, Élisabeth est accompagnée d'une petite suite : à Venise, il n'y a par bonheur que les Königsegg et deux lieutenants en civil, qui marchent en règle générale à quelques pas de distance pour conserver à ces promenades leur caractère privé.

C'est ce qui lui a toujours plu ici : les gens ne se font pas un monde de sa personne. Ceux qui la reconnaissent détournent les yeux avec indignation – c'est souvent le cas, et d'une certaine manière, elle les comprend – ou bien baissent le regard avec déférence. Les officiers la saluent en portant la main à leurs couvre-chefs, certains hommes soulèvent leurs hauts-de-forme et inclinent le buste. À Vienne, elle ne pourrait pas mettre un pied dehors sans provoquer aussitôt une émeute – et de toute façon, cela ne sied pas à une Altesse Sérénissime.

Au bout de dix pas, elle se demande comment elle a fait pour ne pas remarquer aussitôt ce qui se passe. Il est aussi difficile de manquer les soldats postés sur la galerie supérieure de la basilique et sur le Campanile que les hommes vêtus de redingotes noires, armés de cannes et coiffés de hauts-de-forme gris dont Sissi évalue le nombre à une soixantaine au moins. Ils ont formé un périmètre de sécurité autour d'elle, s'avancent à chacun de ses pas, écartent et repoussent les gens sur la place de sorte qu'un vide se crée autour d'elle.

La chorégraphie est parfaite. Les mouvements de ces petits rats de l'Opéra atteignent sans peine leur objectif : tracer un cercle au milieu duquel elle traverse la place Saint-Marc comme s'il s'agissait d'une scène de théâtre. Bien qu'elle s'efforce de garder les yeux rivés sur le pavement, elle constate que l'animation qui régnait avant son arrivée a cédé la place à une atmosphère pesante. Celui qui, un instant auparavant, nourrissait encore les pigeons ou se faisait photographier accorde maintenant toute son attention à l'impératrice. Italiens, étrangers, membres des différents corps d'armée stationnés à Venise constituent une arène de deux ou trois rangs et la fixent du regard.

Des cris s'élèvent dès qu'elle se retourne pour battre en retraite à pas lents

(sinon cela aurait l'air d'une fuite). Elle ne perçoit tout d'abord que quelques voix éparses. Puis d'autres se joignent aux premières, et à la fin, c'est tout un chœur qui hurle de plus en plus fort et de plus en plus vite quatre syllabes qu'elle comprend seulement quand les étrangers, croyant sans doute qu'il s'agit du musicien, les entonnent à leur tour. La foule crie : « *Viva Verdi !* » Elle sait bien, elle, que cela n'a rien à voir avec le compositeur, mais que c'est un acronyme signifiant : « Vive Victor-Emmanuel roi d'Italie ! »

Le marchand d'art Alphonse de Sivry avait débarqué au début des années cinquante. C'était un Français rondouillard qui faisait penser à un petit cochon en pâte d'amandes, parlait un vénitien fortement teinté de gallicismes et possédait depuis six ans un magasin élégant sur la place Saint-Marc. Spécialisé dans les tableaux et les gravures du *settecento*, il avait bientôt joui d'une solide réputation parmi les étrangers fortunés de passage à Venise : il ne vendait que des grands noms, à des prix élevés, mais non excessifs, et s'occupait avec une fiabilité sans faille du transport dans les différents pays d'origine de ses clients.

Tron l'avait très vite apprécié car il n'était pas très pointilleux quant à l'authenticité des œuvres qu'il lui confiait à intervalles réguliers. Avant de mourir du choléra dans les années 1830, son père s'était en effet amusé à faire, avec un rare talent, des dessins dans le style de Giovanni Bellini sur du papier du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'on avait découvert un jour en quantité faramineuse dans un coin de leur hôtel particulier. C'était un pur hasard que le support soit d'époque (Tron était certain que son père n'avait jamais songé à vendre ses dessins), mais quand le commissaire avait proposé l'un d'eux à Sivry, celui-ci s'était aussitôt montré intéressé. Par la suite, il les avait tous achetés les uns après les autres à un prix convenable. Ils n'avaient jamais prononcé le nom de Bellini, mais Tron savait que le galeriste les tenait pour des originaux. De ce fait, il pouvait exiger des sommes que Sivry n'aurait jamais payées pour les dessins d'un illustre inconnu. Ce négoce leur avait à tous deux donné satisfaction, et au fil des ans, une relation presque amicale s'était nouée entre le comte et le marchand d'art.

Cette fois, le commissaire se demandait s'il avait remarqué que le Tintoret qu'Alessandro lui avait apporté la veille était une copie. Sans doute lui était-il au fond égal qu'il s'agisse d'un original ou non. Il lui suffisait que le portrait d'Almarò Tron évoque Tintoret : l'ombre diffuse sous le nez, la barbe poivre et sel, le rideau relevé à l'arrière-plan, les mains pendant comme des poissons séchés et l'habituelle face de mouton. Même un profane l'aurait aussitôt attribué au maître, et en cela, c'était article idéal pour des étrangers pleins aux as. Il allait de soi que là encore, on avait utilisé pour cette copie une ancienne toile de toute première qualité.

Quand Tron ouvrit la porte, une cloche tinta dans le fond de la boutique, quelque part derrière un rideau en brocart rouge foncé. Comme à chaque fois qu'il pénétrait dans le magasin de Sivry, il admira l'élégance pure qui se dégageait de chaque objet. La plupart des meubles du palais Tron dataient eux aussi du siècle précédent, mais tandis que ceux du salon de sa mère produisaient d'année en année un effet toujours plus sordide, ceux de Sivry possédaient – sans rien renier pourtant de leur patine – l'éclat opulent que seules peuvent conférer de bonnes affaires et une solide aisance. Tron comprenait pourquoi un certain cercle de clients se sentait bien dans ces murs et achetait en toute confiance. Cet homme, se disaient-ils, n'avait pas besoin de les rouler.

Une main chargée de bagues apparut sur le bord du rideau et écarta le brocart. Comme d'habitude, le marchand d'art avait poudré ses joues d'un soupçon de rouge et répandait une discrète odeur de violette.

— Comte Tron !

Il lui tendit la main, le visage rayonnant de bonheur. Le commissaire savait que cette expression de joie n'était pas feinte.

— Que s'est-il passé ? demanda Tron sans ambages.

Devant le *Quadri*, il avait aperçu une douzaine d'officiers s'entretenant avec verve.

— L'impératrice est venue sur la place Saint-Marc, répondit le Français, l'air assombri.

— Mais elle vient tous les jours et personne ne fait attention à elle !

— Certes, mais aujourd'hui, elle était escortée par la moitié de l'armée autrichienne ! Quelqu'un a dû décider qu'il fallait renforcer la sécurité. Ils ont repoussé à coups de matraque ceux qui ne s'écartaient pas assez vite.

Il secouait la tête, scandalisé.

— Quand la foule a commencé à crier, l'impératrice a fait demi-tour et s'est réfugiée dans son palais.

— Que criaient-ils ?

— Des hourras en l'honneur de Verdi, répondit-il en frissonnant. C'est tout simplement abject.

« Mon Dieu, quel ton tranchant ! Est-il proautrichien ? »

Tron lui demanda :

— Avez-vous déjà rencontré Son Altesse ?

Sivry retrouva alors un sourire radieux.

— L'impératrice est venue dans mon magasin il y a trois semaines. Accompagnée d'un monsieur et d'une dame. Elle a regardé mes photographies.

Il désigna une grande table contre le mur du fond. Là où se trouvaient autrefois des gravures représentant des vues de la Sérénissime, il y avait maintenant des piles de photographies.

— J'avais des clients et Son Altesse a absolument tenu à attendre son tour.

— Depuis quand vendez-vous cela ? s'étonna Tron.

Jusqu'alors, il n'avait pas remarqué les deux photographies coloriées accrochées au-dessus de la grande table : sur la première, on voyait une jeune pêcheuse dont la robe avait glissé au niveau de l'épaule gauche, et sur l'autre, un gondolier qui tenait une mandoline à la main.

Sivry sourit en s'excusant :

— Il faut vivre avec son temps ! Sinon, je n'ai plus qu'à fermer boutique.

— Quelqu'un s'est-il déjà intéressé au Tintoret ?

Le marchand baissa la tête d'un air dépité.

— Pas encore, malheureusement...

Il réfléchit un moment, puis ajouta :

— Ce portrait a trop de caractère. Ce n'est pas pour le grand public.

En le décrochant, Tron avait constaté qu'il était encore plus effroyable en pleine lumière que dans la pénombre du salon vert. La robe marron foncé d'Almorò Tron était couverte de taches verdâtres et le procureur tenait dans la main quelque chose qui ressemblait à une grande brosse. De plus, en regardant bien, on pouvait voir qu'il louchait.

— Combien m'en donnez-vous ?

— Tout au plus quatre cents.

— Six cents et je vous fais une quittance de sept cent cinquante, repartit le commissaire.

— Non, quatre cent cinquante avec une quittance de huit cents, continua Sivry.

Il avait examiné le tableau avec soin et en avait conclu qu'il s'agissait d'un faux. Il se demandait si Tron le savait.

— D'accord ! accepta celui-ci.

Ah ! Donc, il le savait. Sivry lui tendit la main.

— Bien, disons cinq cents.

Il avait du mal à réprimer un sourire sarcastique.

— Voulez-vous jeter un coup d'œil sur mes photographies ?

Le commissaire hocha la tête.

— Volontiers.

Il s'avança vers la table sur laquelle se trouvaient des boîtes grises remplies de clichés qui n'avaient pas le format carte de visite habituel, mais qui étaient grands comme du papier à lettres. Ils étaient collés sur une feuille de carton et entourés d'un passe-partout. L'un des coffrets contenait des vues sépia représentant les bâtiments qui bordent le Grand Canal.

Cet itinéraire en images commençait par la gare et le côté gauche du canal. Le photographe ne s'était pas uniquement intéressé aux bâtiments les plus célèbres. On voyait le palais Da Mosto, le petit entrepôt devant lequel partait le *traghetto*<sup>1</sup> Garzoni ainsi que le nouveau pont en fonte près de l'Académie. Arrivé au niveau de la place Saint-Marc, l'artiste avait rebroussé chemin et s'était consacré à la rive droite. Tron aperçut la Dogana et le palais Dario (il manquait la Salute), puis les palais des Balbi-Valier, des Foscari et des Pisani-Moretta.



Tout en sortant l'un après l'autre les clichés de la boîte, le commissaire se demandait si le palais Tron n'avait pas été oublié. Non, derrière la photographie de San Stae, il découvrit la façade qui s'effritait, avec les deux pontons, le petit et le grand, auquel était amarrée la gondole de sa mère. Bêtement, cette vue l'émut et le remplit de sympathie pour l'inconnu qui avait jugé le palais Tron digne de figurer dans sa galerie.

Il reposa la photographie et constata qu'il n'en restait plus qu'une. Il s'attendait à une vue du Fondaco<sup>2</sup> dei Turchi ou de San Simeon Piccolo, mais au lieu de cela, le dernier cliché (qu'on avait sans doute rangé là par inadvertance) représentait une jeune femme et un homme d'un certain âge se tenant par la main devant un décor représentant une gondole couverte de motifs. Ils portaient tous deux des costumes du *settecento* : lui un haut-de-chausses, un jabot en dentelle et une perruque, elle une crinoline.

S'il était sûr de n'avoir jamais vu la jeune femme, le commissaire aurait mis sa main au feu qu'il connaissait son partenaire. Seulement, d'où ? Il lui fallut une demi-minute pour être convaincu que la rencontre était récente, puis une autre pour identifier le conseiller Hummelhauser. Le couple avait l'attitude un peu crispée de ceux qui posent devant un appareil photographique – il ne fallait pas bouger pendant tout le temps d'exposition.

Alors que le conseiller ne pouvait cacher sa fierté d'avoir la jeune femme à ses côtés, celle-ci avait l'air plutôt gênée – presque comme si elle faisait quelque chose d'interdit. De qui s'agissait-il ? D'une rencontre de carnaval ? Non, ce devait être plus que cela, car Hummelhauser ne serait sans doute pas allé dans un studio avec une connaissance de passage. Était-ce sa fiancée ? Le conseiller avait-il eu l'intention d'épouser une femme aussi jeune ? Ou était-ce sa maîtresse ?

La voix de Sivry le tira de ses réflexions.

— Mes photographies vous plaisent-elles, commissaire ? Vous avez vu celle du palais Tron ? Tommaseo pense qu'on pourrait sortir une jolie pochette de douze clichés.

Les sourcils de Tron se soulevèrent d'un coup.

— Vous avez dit « Tommaseo » ?

— Oui, c'est le nom de mon photographe.

— Vous voulez dire *père* Tommaseo ?

Le commissaire était quasiment sûr que ce nom figurait sur la liste des passagers.

— Oui, le père Tommaseo de San Trovaso. Il a installé un studio dans son presbytère. Chaque lire qu'il gagne de la sorte est aussitôt reversée dans la caisse des pauvres de sa paroisse. N'hésitez pas à lui rendre visite si vous avez besoin de photographies de votre palais. Il tire également des portraits. À Noël, il est même allé à Vienne pour photographier l'archevêque de Salzbourg.

— Dans ce cas, ce portrait-ci est sans doute également de lui ?

Tron tendit au galeriste la photographie du conseiller aulique.

— Où l'avez-vous trouvée ?

— Dans la boîte.

— Elle a dû s'y glisser par erreur. Il faudra que je la lui rende.

Tron sourit d'un air obligeant.

— Je vais lui demander quelques vues de notre palais. Je vais même y passer tout de suite. Si vous voulez, je peux la lui rapporter ?

Pendant un instant, le commissaire craignit que le marchand ne décline sa proposition. Mais celui-ci se contenta de dire : — Je vais vous donner une enveloppe pour la protéger.

— Ce serait très aimable à vous.

Sur le pas de la porte, Tron se retourna une dernière fois.

— Si vous trouvez un acheteur étranger pour mon tableau, je vous aiderai à le faire sortir du territoire. Je peux certifier qu'il s'agit d'une copie.

Sivry sourit.

— Sur du papier de la questure ?

Le commissaire hocha la tête d'un air sérieux.

— Oui, sur du papier officiel.

Le Français éclata de rire et fut gagné par sa bonne humeur au point qu'il n'arrivait plus à s'arrêter. En fermant la porte derrière lui, Tron se demanda ce qu'il trouvait de si drôle dans sa suggestion. Décidément, il ne comprenait pas l'humour français.

Au moment où il s'engagea sur la place Saint-Marc, les officiers qui discutaient auparavant devant le *Quadri* avaient disparu. Au niveau du Campanile, il croisa deux femmes qui portaient des robes à panier et de hautes perruques poudrées. Elles s'entretenaient avec vivacité. Sans doute revenaient-elles d'un bal masqué qui ne s'était pas terminé à l'aube, mais s'était poursuivi jusque tard dans l'après-midi. Quand elles furent tout près de lui, Tron entendit que l'une d'elles était un homme. Pendant le carnaval, presque tout était permis.

1- Désigne à la fois une grande gondole pour traverser le Grand Canal (on voyage debout) et les embarcadères. (N.d.T.)

2- Entrepôt. (N.d.T.)

Élisabeth a gravi les escaliers à toute vitesse et ouvert si vite les battants de la porte que personne n'a pu la précéder. Dans la salle d'audience de l'empereur, elle a couru à la fenêtre et écarté le rideau, folle de rage contre Toggenburg. Les soldats en uniforme postés sur la basilique et le Campanile n'ont pas bougé. Les hommes en civil sont encore là également. Ils forment de petits groupes disséminés sur la place et jettent autour d'eux des regards inquiets. Sissi imagine très bien que les responsables de l'opération se demandent si elle va ressortir ou si son excursion est terminée pour aujourd'hui. Deux officiers passent d'un groupe à l'autre pour donner des instructions. Toggenburg reste invisible, mais elle est sûre qu'il est là, à observer la manœuvre.

— Ma longue-vue !

Élisabeth tend la main en arrière sans détourner le regard. Il lui faut quelques secondes pour régler sa lunette d'approche. Alors, un rond net balaie la place comme si l'impératrice elle-même survolait la foule. Le cercle glisse sur deux enfants en train de poursuivre des pigeons, puis sur un vendeur de marrons chauds qui tend un cornet à un sous-lieutenant des lanciers de Linz.

Elle découvre le commandant de place devant le café *Quadri*, entouré d'une demi-douzaine d'officiers. Sans doute, songe-t-elle, ce colonel Pergen est-il parmi eux, mais elle n'en sait rien. Toggenburg écoute le rapport que lui fait l'un des officiers. Lorsque celui-ci se tait, le chef fait un large sourire et lui tapote sur l'épaule. Élisabeth se retourne d'un geste si brusque que sa longue-vue frôle le nez de Mme Königsegg. Le comte et la comtesse n'ont pas compris ce qui s'est passé et attendent des explications.

— Ce matin, Toggenburg m'a confié qu'un attentat se préparait contre moi. Le conseiller aulique détenait, paraît-il, des documents relatifs à cette affaire. C'est pourquoi il aurait été assassiné.

Entre-temps, les domestiques ont entendu qu'elle était de retour, et comme Élisabeth n'a pas manifesté le désir de quitter la salle d'audience glaciale, Mlle Wastl y a apporté des *scaldini*, en a placé un aux pieds de la souveraine installée au bureau de son mari et un autre devant le divan sur lequel les Königsegg se sont assis.

— Est-ce la raison de cette opération ?

Le comte Königsegg tient les mains au-dessus de la chaufferette et se frotte les doigts de manière démonstrative pour faire comprendre qu'il préférerait discuter dans la suite de l'impératrice.

— Nous devons signaler chacune de mes sorties, s'insurge Élisabeth. Deux jours à l'avance !

— Que sait-on sur ce projet... d'attentat ?

Mme Königsegg frissonne en entendant ce mot.

— Rien du tout ! répond l'impératrice. Les documents que le conseiller avait dans ses bagages ont disparu. On a certes arrêté le coupable, mais il s'est pendu lors d'une pause de l'interrogatoire. Il n'a presque rien dit.

— Et la jeune femme ? demande le comte.

Il se penche maintenant si fort au-dessus du *scaldino* que son dos est presque à l'horizontale et qu'il doit se tordre le cou pour parler à l'impératrice. Ce n'est pas vraiment l'attitude requise pour l'intendant en chef de Son Altesse Sérénissime, mais Sissi lui est reconnaissante d'aiguiller la conversation dans la bonne direction.

— Toggenburg m'a dit qu'elle avait elle aussi été tuée par balles. Parce qu'elle aurait été témoin de l'assassinat.

— Mais elle a été étranglée ! s'exclame Mme Königsegg, scandalisée.

Elle ne voudrait pas passer pour quelqu'un qui colporte des rumeurs fallacieuses.

— Justement ! enchaîne Sissi. Qu'en pensez-vous, comte ?

Dans leur petit cercle, c'est lui le spécialiste des questions militaires, puisqu'en principe, il est toujours général de division.

— On raconte souvent à son supérieur ce qu'il a envie d'entendre, explique-t-il. Et Toggenburg a envie d'entendre quelque chose qui lui permette de prendre des mesures de sécurité. Donc, dans son rapport, le colonel va passer sous silence tout ce qui ne corrobore pas l'hypothèse d'une affaire politique. Par exemple le fait que la jeune femme a été violée, puis étranglée. Son Altesse Sérénissime veut-elle en instruire Toggenburg ?

Sissi secoue la tête.

— Pas avant d'en savoir plus. En outre, il me demandera quelles sont mes sources et je peux difficilement avouer que c'est le fiancé de ma femme de chambre, un militaire qui n'a sans doute pas le droit de parler de tout cela.

— Peut-être devrait-on prendre contact avec ce commissaire ? suggère la comtesse.

— Ce sera difficile sans que Toggenburg ne l'apprenne, objecte son mari en faisant une moue sceptique.

— Toggenburg n'a pas l'air très bien disposé à l'égard de ce Tron, renchérit l'impératrice.

Surprise, Mme Königsegg se penche soudain en avant.

— Vous avez dit « Tron », Altesse Sérénissime ?

Élisabeth confirme en hochant la tête.

— Je crois que c'est comme cela qu'il s'appelle. Du moins Toggenburg a-t-

il prononcé ce nom. Pourquoi ?

— Parce qu'ils sont de ma famille. Ils habitent un des palais tout au bout de Grand Canal et nous ont invités à un bal masqué.

— Quand ?

— Dimanche.

— Vous y allez ?

— C'est-à-dire... Si Son Altesse Sérénissime...

— Combien de Tron y a-t-il dans cette ville ?

Mme Königsegg hausse les épaules.

— Je n'en sais rien, mais il doit bien être possible d'apprendre s'il s'agit des mêmes.

Elisabeth acquiesce d'un signe de tête.

— Si tel est le cas, il y aurait moyen de parler au commissaire sans que Pergen ne l'apprenne – ce qui ne veut pas dire que, dans l'intervalle, nous devions rester oisifs.

— Que propose Son Altesse Sérénissime ? interroge le comte.

— Que nous cherchions à en apprendre le plus possible par le biais de l'ordonnance du colonel Pergen.

— Je peux mettre Mlle Wastl au fait avant son prochain rendez-vous avec lui.

— Vous l'en croyez capable ? demande l'impératrice sans cacher ses doutes. Je veux dire : capable de poser les bonnes questions et de se souvenir des réponses ?

— Je ne vois pas d'alternative.

— Peut-être devrions-nous entrer nous-mêmes en contact avec l'ordonnance de Pergen ? propose cette fois l'impératrice. Quelqu'un devrait accompagner Mlle Wastl. Savez-vous où ils se rencontrent d'habitude ?

— Dans une auberge de Dorsoduro, dit Mme Königsegg.

— Et quand a-t-elle sa prochaine soirée de liberté ?

— Jeudi.

Le comte prend alors la parole :

— Mais qui va accompagner Mlle Wastl ?

Sissi se lève si promptement que les époux sont saisis. Elle s'avance à la fenêtre, écarte le rideau et regarde au-dehors. Deux hommes passent d'un réverbère à l'autre, appuient leur échelle dessus et allument le gaz. Le nouvel éclairage public n'est pas très puissant, mais il donne à la place quelque chose de confortable, la transforme en un gigantesque salon. De la musique monte du café *Florian* situé juste dix mètres au-dessous de la salle d'audience et pourtant inaccessible.

La seule pensée d'enfiler un manteau et de sortir sans surveillance est en soi excitante, pour ne pas parler de l'idée d'accompagner les Königsegg à un bal masqué. Un vrai bal vénitien ! Un bal qui n'aurait rien à voir avec les tristes parodies de l'armée où les officiers se figent et claquent des talons chaque fois que Sissi s'approche. Tout à l'heure, Elisabeth n'a rien laissé voir,

mais en son for intérieur, elle mourait de jalousie quand son intendante en chef évoquait le bal masqué. Elle se retourne alors vers Mme Königsegg :

— Vous allez l’accompagner, comtesse !

Puis elle continue aussitôt sur un ton sec qui ne tolère aucune réplique :

— Mlle Wastl doit envoyer un billet à son fiancé et lui annoncer qu’elle ne sera pas seule jeudi, qu’elle amènera une dame qui souhaite avoir quelques explications. Faites-lui entrevoir la perspective d’une gratification.

— Mais je...

— Une simple robe en laine me paraît appropriée. Mettez des chaussures solides. Je suppose que vous vous rendrez à pied à cette auberge ? Sans doute s’agit-il d’un établissement populaire. Avec des tables sans nappes et de la sciure sur le sol. Une *trattoria*<sup>1</sup> dans laquelle les gondoliers et les pêcheurs viennent s’accorder un moment de détente après une dure journée de labeur...

L’espace d’un instant, Élisabeth doit s’interrompre pour imaginer le local aux tables en bois et au sol couvert de copeaux. Des filets pendent aux murs et une Italienne aux yeux de braise danse la tarentelle entre les chaises. De nouveau, elle constate qu’elle envie la comtesse.

Mais elle n’a pas l’occasion de développer cette pensée, car Mme Königsegg a l’air de se sentir mal. Elle est tombée dans une sorte de léthargie. Ses yeux sont hagards. La seule chose qui bouge encore chez elle, c’est sa bouche qui s’ouvre et se referme avec lenteur. On dirait un poisson hors de l’eau. Il se passe alors quelque chose que Sissi n’a pas prévu. Mme Königsegg se met à pleurer. Des larmes silencieuses jaillissent de ses cils, puis, au bout d’un moment, elle se met à sangloter :

— Je n’en suis pas capable, Eberhard !

Le général de division Königsegg tourne les yeux vers l’impératrice. Son regard lui présente des excuses pour le comportement de sa femme, mais il signale en même temps que la comtesse ne pourra vraiment pas et qu’il faudra trouver autre chose.

Alors, l’impératrice a une véritable illumination. L’image qui prend forme dans son esprit est aussi claire et aussi précise qu’un dessin. Elle murmure :

— Il y aurait bien une autre solution. Qu’en dites-vous si... ?

Elle n’achève pas sa phrase. Elle sait bien ce qu’elle veut dire, mais elle pressent que, dans un premier temps, il vaut mieux le garder pour elle-même. Il y a en effet une alternative et elle se demande pourquoi elle n’y a pas songé plus tôt. La seule chose dont elle ait besoin, c’est d’un peu de ouate, une paire de chaussures plates, une robe noire et un châle en laine. Elle doute que cette idée ravisse les Königsegg, mais plus elle y réfléchit, plus ce plan lui plaît.

Il ne devrait pas être difficile de quitter le palais. Il sera vraisemblablement plus compliqué d’y rentrer, d’autant que sur les instructions de Toggenburg, on a augmenté le nombre des sentinelles. Par chance, Élisabeth sait où Königsegg range les feuilles mi-format en papier ministre sur lesquelles figurent les armoiries de son époux, qui sont aussi les siennes. Elle inscrira le nom d’une de ses cousines mariées et signera elle-même le laissez-passer.

Le récital auquel les Königsegg assistent ce soir au Malibran commence à huit heures. Sissi estime qu'ils devraient quitter le palais vers sept heures. Donc, elle dispose d'au moins trois heures pendant lesquelles personne ne peut la déranger. C'est suffisant pour la petite répétition qu'elle voudrait entreprendre avant de leur faire part de son projet. Si le temps se maintient, elle mettra un manteau en laine tout simple qu'elle a rapporté de Madère, de vieilles bottines et une méchante toque en fourrure. Elle ne sait pas encore si elle prendra des gants ou un manchon.

1 - Petit restaurant, auberge. (N.d.T.)

En chemin vers le presbytère, Tron se demanda ce qui avait pu le pousser à prendre la photographie pour la rendre en personne au père Tommaseo. Parce qu'il n'arrivait pas à se débarrasser du sentiment que quelque chose clochait ? Que c'était une sorte de trompe-l'œil qu'il suffisait d'examiner assez longtemps pour y découvrir un secret qui échappait à première vue ?

Était-ce un hasard que le conseiller aulique et le prêtre aient emprunté le même bateau la veille ? Ou existait-il entre eux un lien qu'il convenait de tirer au clair ? Tron avait des collègues qui refusaient de croire au hasard. Ce n'était pas son cas. Le fait que Tommaseo et Hummelhauser aient pris le même bateau n'était pas forcément un indice, mais cela ne pouvait pas faire de mal, pensa-t-il, de poser quelques questions au révérend père.

Le ciel s'était à nouveau couvert quand il atteignit le rio San Trovaso, une demi-heure après être sorti de chez Sivry. Il traversa le petit pont et fit le tour de la modeste église qui se dressait sur l'autre rive avant d'atteindre le presbytère. Il tira sur la tige en métal qui pendait près de la porte et attendit.

Dès le premier coup de sonnette, une femme sans âge vêtue d'un tablier parfaitement amidonné et d'un bonnet blanc vint lui ouvrir. Son visage était d'une pâleur inquiétante, presque aussi blanc que sa coiffe. On aurait dit qu'elle sortait peu, voire jamais à la lumière du jour. Ses petits yeux rouges dévisagèrent l'inconnu avec méfiance.

— Vous désirez ?

— J'aimerais parler au père Tommaseo, répondit Tron qui ne savait que penser de cet accueil.

— Puis-je vous demander qui vous êtes ?

— Commissaire Tron. Du quartier de Saint-Marc.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Je préférerais en parler au père Tommaseo en personne, répliqua-t-il cette fois.

La femme l'examina de nouveau et en vint manifestement à la conclusion qu'il ne représentait aucun danger.

— Eh bien, entrez !

Elle se retourna, partit en lui laissant le soin de fermer et, arrivée au bout d'un long couloir obscur, frappa à une porte.



— Entrez ! le convia-t-elle sans la moindre ironie. Père Tommaseo ne cesse de répéter que sa porte est ouverte à tout le monde...

Le prêtre était en train d'écrire à son bureau. Dès que Tron pénétra dans la pièce, il redressa la tête, se leva et vint vers lui. Il tendit en souriant sa grande main poilue, quoique son regard restât impassible. Pour quelqu'un d'aussi grand et aussi large d'épaules, sa poignée de main était d'une étonnante douceur. Il pouvait avoir une petite soixantaine d'années. D'épais cheveux gris lui tombaient dans le cou en vagues élégantes. Il avait un nez grand et charnu qui pointait vers une bouche pleine et sensuelle. Cependant, son visage était empreint d'une expression d'inflexibilité qui rappelait à Tron les traits de Savonarole.

— Bonjour, dit le prêtre. Que puis-je faire pour vous, monsieur... ?

— Tron.

Le prêtre écarquilla les yeux.

— Le commissaire ?

Tron fit un signe de la tête.

— Je suis venu pour vous...

Mais le père Tommaseo lui coupa aussitôt la parole.

— Je vous en prie, commissaire, prenez place !

Il alla chercher une chaise en bois contre le mur, la posa devant le bureau et attendit que le commissaire ait pris place pour se rasseoir à son tour.

— Je sais ce qui vous amène. C'est cette histoire sur l'*Archiduc Sigmund*, n'est-ce pas ?

Il poursuivit sans laisser à Tron le temps de répondre.

— Pourtant, je croyais que l'affaire était résolue... Le directeur Pellico ! ajouta-t-il d'un air bouleversé. Qui l'eût cru ?

Le policier ne put cacher sa surprise :

— Comment savez-vous ? Ce n'était pas dans les journaux...

— J'enseigne la religion à l'Institut. Tout l'établissement ne parle que de cela.

Il fronça les sourcils avec nervosité.

— Mais j'y pense... Si l'affaire est résolue, qu'est-ce qui vous amène, commissaire ?

Tron sourit.

— Je suis venu à cause des photographies.

Le visage de Tommaseo s'éclaircit.

— Vous êtes allé chez M. de Sivry ?

— Oui, il m'a dit que vous alimentiez la caisse des pauvres avec ces recettes.

Il approuva d'un geste de la tête.

— Si je ne faisais pas de photographie, la misère serait encore plus grande dans ma pauvre paroisse...

— N'est-il pas étonnant qu'un prêtre se livre à cette activité ?

Il perçut un regard réprobateur de l'autre côté du bureau.

— Si le Seigneur n'avait pas voulu qu'on invente la photographie, lui opposa le prêtre sur un ton sentencieux, il lui eût été facile de nous priver de la connaissance des substances nécessaires, à savoir le nitrate d'argent et l'acide gallique.

Il sourit d'un air suffisant.

— Cela ne fait aucun doute, concéda Tron.

Le prêtre se pencha vers lui.

— Êtes-vous venu à cause de la vue du palais Tron ?

— En vérité, non, répondit le commissaire en sortant de son enveloppe le portrait de Hummelhauser et en le posant sur le bureau. Cette photographie a dû atterrir par inadvertance dans la sélection que vous avez envoyée à M. de Sivry.

Le visage de son interlocuteur ne lui permit pas de savoir s'il reconnaissait le cliché. Son seul commentaire fut : — Oh ! le conseiller...

— Vous le connaissiez, donc.

C'était un constat plus qu'une question. Le père Tommaseo haussa les épaules.

— Connaître est un bien grand mot.

Il hésita un instant.

— Il est venu me voir il y a quatre semaines, reprit-il en montrant une porte derrière laquelle se trouvait sans doute son atelier. Il n'avait pas pris rendez-vous, mais j'avais du temps libre et je ne peux pas me permettre de refuser des clients.

— Saviez-vous à qui vous aviez affaire ?

— Non, répondit-il en hochant la tête. Le conseiller s'est présenté sous un nom d'emprunt à sonorité italienne quoique son italien ne fût pas très bon.

— Quel nom ?

— Ballani. Il m'a donné une adresse sur le campo Santa Margherita.

Le prêtre regardait Tron comme s'il s'attendait à une réaction de sa part. Celui-ci se taisant, il demanda : — Vous n'êtes donc pas au courant ?

— De quoi ?

Le religieux semblait surpris.

— Je pensais que c'était la raison de votre visite.

— Peut-être pourriez-vous m'expliquer de quoi vous voulez parler, mon père ?

Tron s'efforçait d'étouffer l'impatience dans sa voix. Le prêtre fit un sourire pincé.

— Avez-vous bien regardé la photographie ? Par exemple la main de la femme ? Ses poignets ? Son menton ? Ses bras ? L'ombre au-dessus de ses lèvres ?

Il fit glisser le cliché sur le bureau. Tron se pencha et comprit soudain ce que son interlocuteur voulait dire. Pourquoi cette évidence lui avait-elle échappé jusque-là ? La femme avait le menton carré et les articulations épaisses d'un homme. L'ombre sous son nez provenait de poils de barbe

qu'on voyait encore malgré un rasage soigné.

— Vous voulez dire qu'en réalité, cette femme...

Le prêtre fit un geste courroucé.

— ... était un homme.

— Le saviez-vous au moment où vous les avez photographiés ? Je veux dire que si l'on peut reconnaître sur la photographie qu'il s'agit d'un homme, vous auriez pu...

— ... le remarquer tout de suite ?

Le prêtre soupira.

— Je sais bien, commissaire. Mais la réponse est non. Si j'avais su quel petit jeu on jouait, j'aurais bien sûr prié ces messieurs de sortir de mon studio. Je devais être complètement aveugle.

— Cette prétendue femme ne vous a pas adressé la parole ? La voix aurait dû la trahir.

— Seul le conseiller parlait... enfin, le soi-disant Ballani.

Il souffla de colère.

— Sans doute étais-je ébloui par la générosité de mon client. Avant d'entrer dans l'atelier, il a glissé une somme assez importante dans le tronc. Comment aurais-je pu lui demander si sa femme n'était pas un homme ? Que se serait-il passé si je m'étais trompé ? Il y a tellement de femmes qui..

Il s'interrompit. Peut-être était-il sur le point d'aborder un domaine qu'il n'était pas censé connaître.

— ... qui ne sont pas aussi belles que la Sainte Vierge, acheva-t-il quand même.

— Mais comment avez-vous appris la vérité ?

— C'est ma bonne, Mme Bianchini, qui me l'a dit.

Il balançait la tête d'un air déconcerté.

— Ce travesti fut assez stupide pour lui dire au revoir !

Tron leva les sourcils.

— Il a *parlé* ?

Alors, le prêtre s'emporta :

— Oui, sur le pas de la porte ! Avec sa voix d'homme ! Bien entendu, Mme Bianchini s'est demandé ce que c'était que cette histoire. Déjà qu'elle désapprouve mon penchant pour la photographie. Indirectement, elle m'a soupçonné de...

Il n'acheva pas sa phrase et se contenta de lever les bras d'un geste scandalisé.

— Et vous excluez qu'il puisse s'agir d'une photographie de carnaval sans autre signification ? demanda le commissaire, bien qu'il eût conscience que dans l'univers du prêtre, il n'y avait pas de place pour des « photographies de carnaval sans autre signification ».

Cette fois, le sourire du religieux fut si incisif qu'il semblait fendre l'air devant sa bouche : — Non, commissaire, répondit-il aussi lentement que s'il s'adressait à un attardé. J'ai étudié ce cliché avec minutie. Il s'agit d'un

souvenir. Le souvenir de... de quelque chose d'indicible.

— Et maintenant, vous avez le sentiment d'avoir été dupé ? C'est bien cela ?

Tommaseo leva les yeux au ciel, et à nouveau, son visiteur sentit comme il avait du mal à contenir sa rage.

— Je m'étonne que vous me posiez cette question, commissaire. Deux hommes font de moi l'instrument de leurs turpitudes et vous me demandez si j'ai l'impression d'avoir été berné ?

— Et qu'avez-vous fait quand vous avez compris ce qu'il en était vraiment ?

— Je me suis adressé au patriarche pour lui demander un conseil spirituel.

— Qu'a-t-il répondu ?

— La même chose que vous, commissaire. Qu'il s'agissait d'une photographie de carnaval.

Les traits du père Tommaseo se durcirent.

— Il ne me restait donc plus qu'à prier.

— Et qu'avez-vous prié ?

— Que le Seigneur punisse ceux qui se moquent de ses serviteurs.

Un sourire de satisfaction apparut maintenant sur son visage.

— Et mes vœux ont été exaucés !

Il leva les yeux vers le plafond comme s'il était en contact permanent avec Dieu.

— Je ne cherche pas à justifier cette affaire, poursuivit-il. Mais qui que ce soit qui ait tué le conseiller, il était l'instrument du Seigneur.

Un instant, Tron fut tenté d'expliquer au révérend père qu'il était peu probable que le Seigneur prononce la peine de mort pour un tel crime (d'ailleurs, Tron doutait même que c'en fût un). Mais au lieu de cela, il demanda avec calme : — Le conseiller vous a-t-il laissé son adresse ?

— Vous voulez dire celle de... l'autre ?

Tout dans la voix du prêtre transpirait le mépris.

Le commissaire confirma d'un geste de la tête :

— Oui.

Le père Tommaseo saisit un dossier posé sur son bureau et en tira une feuille : — 28 campo Santa Margherita.

Tron remit le cliché dans l'enveloppe et se leva.

— Je suppose que cela ne vous gêne pas que j'emporte cette photographie ?

Le prêtre le regarda sans se troubler.

— Deux liras.

— Pardon ?

— Elle vaut deux liras, expliqua-t-il avec froideur. Vous pouvez me les donner et vous les faire rembourser.

Sur le campo San Trovaso, Tron retrouva le froid et constata que le beau temps qu'il avait tellement apprécié le matin s'était évanoui une fois pour toutes. Le vent avait tourné et venait maintenant du nord. Il balayait contre le mur des maisons la neige qui recouvrait le sol et amenait au-dessus de la ville des nuages couleur d'ardoise qui obscurcissaient un ciel couvert et menaçant. Au moment où il atteignit la fondamenta<sup>1</sup> di Borgo, les premiers flocons se mirent à tomber et, en levant les yeux, il aperçut des millions de points blancs qui formaient des lignes obliques et progressaient vers le sud.

Il traversa le ponte dei Pugni et remonta la via Terra Canal en direction du campo Santa Margherita en repensant au point de vue de Tommaseo sur la mort du conseiller aulique. La satisfaction qu'il avait exprimée était indéniable. Convaincu avec une inébranlable certitude de sa supériorité morale sur le reste du monde, le prêtre n'avait sans doute pas songé un instant que cela le rendait suspect. Ou bien – c'était l'autre possibilité – avait-il tué Hummelhauser et la jeune femme et se sentait-il hors de danger après l'arrestation et la mort de Pellico ? Dans ce cas, ne devait-il pas interpréter la tournure qu'avaient prise les événements comme un signe que le Seigneur avait étendu sa main protectrice sur lui, l'instrument de sa vengeance ?

Pendant un instant, Tron tenta d'imaginer le religieux déboulant dans la cabine du conseiller, la soutane au vent, et tirant deux balles dans la tempe de Hummelhauser, puis étranglant la jeune femme (que dans le feu de l'action il avait peut-être pris pour un homme). Qu'est-ce qui interdisait cette hypothèse ? Le fait qu'il était prêtre ? Combien d'autres n'avaient-ils pas, dans la ferme conviction d'exécuter la volonté du Seigneur, commis bien pire que de tuer un couple ? Il fallait s'attendre à tout de la part d'un individu comme Tommaseo qui, en dépit du feu intérieur qui brûlait en lui, semblait froid comme la glace. Pourtant, cela signifierait que Grillparzer était innocent. Or le sous-lieutenant avait un motif autrement plus sérieux que le religieux...

Le numéro 28, l'adresse de Ballani, s'avéra correspondre à un modeste immeuble gothique qui s'élevait sur le côté ouest du *campo*, presque en face de la Scuola<sup>2</sup> dei Varotari<sup>3</sup>, un petit bâtiment en briques au milieu de la place, dans lequel avait lieu deux ou trois fois par semaine le marché aux poissons du quartier.

Bien que la cage d'escalier fût froide et humide, un mélange indéfinissable d'odeurs de cuisine lui chatouilla les narines. Tron dut gravir deux étages avant d'apercevoir, sur une porte verte dont la peinture s'écaillait, le nom de Ballani. Comme il n'y avait pas de sonnette, il frappa, et comme rien ne bougeait dans l'appartement, il frappa une seconde fois. Il dut attendre plusieurs minutes avant qu'apparaisse dans l'entrebâillement le visage d'un homme qui ressemblait vaguement à la jeune femme de la photographie. À vrai dire, il était difficile de se faire une idée exacte, car il tenait une serviette sur son œil gauche. De plus, sa lèvre supérieure était fendue et gonflée. Si c'était bien de Raffaele Ballani qu'il s'agissait, alors Ballani avait été passé à tabac.

— Oui ?

Il regardait Tron d'un air inquiet, ce qui donna soudain au commissaire le sentiment qu'il attendait de la visite.

— Monsieur Ballani ? Je suis le commissaire Tron du quartier de Saint-Marc.

Le blessé ouvrit un peu plus et fit un pas en arrière pour le laisser passer.

— Eh bien, entrez, commissaire !

Le couloir n'était pas très lumineux, mais assez clair néanmoins pour qu'on s'aperçoive aussitôt du chaos qui y régnait. Les tiroirs de la commode près de la porte étaient grands ouverts et leur contenu répandu par terre. Sur le mur d'en face, un amas de manteaux, gilets, pantalons, chemises et chaussures se dressait devant une armoire. Celui qui avait retourné ses affaires ne s'était pas soucié de savoir dans quel état il laisserait le vestibule.

Ballani semblait tenir pour superflue toute justification. Il demanda sans détours : — Vous avez l'argent ?

— Quel argent, monsieur Ballani ?

Celui-ci regardait maintenant son visiteur l'air troublé : — Celui que m'a promis le colonel !

— Je crains de ne pas vous suivre, répondit le commissaire.

— Ce n'est pas Pergen qui vous envoie ?

Tron fit non de la tête.

— Je suis de la police judiciaire de Venise. Je n'ai rien à voir avec le colonel Pergen.

— Alors, je ne sais pas ce que vous me voulez.

— Je vous apporte une photographie que vous n'êtes pas encore venu chercher chez le père Tommaseo.

Le commissaire sortit l'enveloppe de sa poche et la tendit à Ballani.

— Le révérend père m'a dit qu'elle avait été prise dans son atelier de San Trovaso il y a environ quatre semaines. Le conseiller Hummelhauser l'avait commandée sous le nom de Ballani et indiqué comme adresse le 28 campo Santa Margherita.

— Et pourquoi est-ce vous qui vous occupez de la livraison ?

— Parce que je voulais profiter de l'occasion pour vous poser quelques

questions.

— À quel sujet ?

— La visite du colonel Pergen par exemple.

Ballani fronça les sourcils d'un air embarrassé :

— Votre venue a-t-elle à voir avec le crime de l'*Archiduc Sigmund* ? Je pensais que c'était la police militaire qui menait l'enquête ?

— En effet, le colonel Pergen a pris les choses en main. Mais il reste toutefois quelques questions en suspens et c'est pourquoi je suis ici.

— Bien que ce ne soit plus votre affaire ?

— Oui.

Ballani jeta un rapide coup d'œil sur le cliché qu'il tenait dans la main, puis observa le commissaire pendant un bon moment. Il finit par pousser un soupir : — Venez dans la salle de séjour.

Puis il ajouta :

— Mais je vous préviens, c'est pareil dans tout l'appartement.

C'était le moins qu'on puisse dire. La pièce dans laquelle Tron entra était bien pire que le couloir. Le sol était jonché de papiers, pour la plupart des partitions tirées de deux grandes armoires dont les portes avaient été ouvertes avec tant de violence que l'une d'elles, à moitié arrachée, ne tenait plus que de travers. Une partie du lambris avait été démontée, sans doute pour vérifier qu'il ne contenait pas de cachette. Le divan avait été éventré dans le sens de la longueur de sorte que les partitions déchiquetées sur le sol se mélangeaient à de la laine et du crin.

Le plus affreux était pourtant les restes navrants d'un violoncelle qui gisait au centre de la pièce. La table d'harmonie était défoncée et un grand éclat dépassait de l'éclisse gauche. Le commissaire n'avait jamais joué d'instrument à cordes, mais le lustre patiné du bois lui laissait croire qu'il s'agissait d'un exemplaire précieux. Il sentit tout à coup la colère le gagner. C'était exagéré – surtout comparé à sa réaction face aux cadavres de l'*Archiduc Sigmund*. Sur le bateau, il n'avait éprouvé qu'un intérêt professionnel tandis qu'ici, il était emporté par une vague de rage écumante.

L'émotion de Tron n'avait pas échappé à Ballani qui esquissa un faible sourire. Avec sa lèvre tuméfiée et la serviette sur son œil, on aurait dit qu'il portait un masque de comédie.

— Le colonel Pergen a promis de me dédommager, mais je doute qu'il sache le prix de ce violoncelle.

Avant que Tron ne frappe à la porte, Ballani devait se reposer sur une espèce de divan qui se dressait devant l'une des deux fenêtres. On ne pouvait pas voir s'il était lui aussi éventré car il était recouvert d'une couverture. Ballani s'allongea et l'invita d'un geste de la main à prendre place sur une chaise à côté de lui. Puis il ôta la serviette, la trempa dans une cuvette posée sur l'appui de fenêtre et la remit sur son œil gauche.

— Que s'est-il passé ? l'interrogea le commissaire.

— Le colonel Pergen m'a rendu visite vers midi. Il voulait savoir si le

conseiller avait déposé des documents chez moi. Je lui ai répondu que ce n'était pas le cas et il m'a prévenu que cela pourrait avoir des conséquences fâcheuses si je ne disais pas la vérité. Mais comme le conseiller n'a jamais laissé quoi que ce soit ici, je ne pouvais lui être d'aucun secours. Une heure plus tard, j'ai vu arriver des bandits qui ont passé mon appartement au peigne fin. Une fois partis, Pergen est revenu. Il m'a prié de le contacter au cas où les documents referaient malgré tout surface.

— Bien entendu, il n'a pas reconnu que c'étaient ses hommes qui avaient saccagé votre logement ?

— Non. Mais il m'a demandé si j'avais besoin d'un médecin, puis il m'a proposé de l'argent. Cela ne suffira pas à remplacer le violoncelle, mais c'est déjà ça.

— Vous a-t-il dit qu'il avait mis la main sur le meurtrier du conseiller ?

— Vous voulez dire que l'affaire est bouclée ?

— C'est peu probable en vérité, mais le colonel Pergen ne voit pas les choses de cette manière. Comment avez-vous eu connaissance du crime ?

— Lundi soir, comme le conseiller n'arrivait toujours pas – je l'attendais pour ce jour-là –, je suis allé à l'embarcadère du Lloyd. Mais là, il n'y avait que le *Princesse Gisèle* et personne ne pouvait me donner de renseignements. Le peu que j'ai appris, c'est le portier du *Danieli* qui me l'a raconté. Il m'a dit aussi que c'était la police militaire qui enquêtait.

— Vous a-t-il parlé du corps de la jeune femme qu'on a retrouvé dans la cabine du conseiller ?

Ballani redressa brusquement la tête.

— Le *quoi* ?

— Le corps d'une jeune femme.

— Non, je n'étais pas au courant. Et qui était cette femme ?

— Une prostituée. Il semble que le conseiller ait fait sa connaissance sur le port à Trieste et qu'il l'ait fait venir dans sa cabine.

— C'est impossible, remarqua le blessé. Le conseiller ne s'intéressait pas aux femmes.

— D'où tirez-vous une telle certitude ?

En dépit de sa lèvre gonflée, Ballani sourit.

— Je connais le conseiller depuis quatre ans.

— Vous étiez amis ? demanda le commissaire en s'efforçant de poser la question comme en passant.

En guise de réponse, Ballani haussa les épaules. Puis au bout d'un moment, il dit sans regarder Tron : — J'étais violoncelliste à La Fenice.

— Vous avez été renvoyé ?

Il fit un signe approbatif.

— Et pourquoi ?

— Un de mes frères a rejoint Garibaldi en Sicile et je n'ai jamais caché que je partageais ses positions.

Tron secoua la tête, sceptique.



— Personne n’a jamais été renvoyé de La Fenice pour raisons politiques, monsieur Ballani.

L’intéressé soupira.

— Bon... Vous avez raison, ce n’était pas la vraie raison.

— Alors, quelle était-elle ?

— Le directeur du théâtre m’a... fait des avances.

— Le comte Manin ?

Il hocha de nouveau la tête.

— Il a été jusqu’à exercer du chantage, cette ordure, et comme je n’ai pas cédé, il m’a fichu à la porte. Sous prétexte que je n’étais pas fiable du point de vue politique.

Il s’interrompt pour tourner la serviette placée contre son œil.

— Un mois plus tard, j’ai fait la connaissance de Léopold sur la place Saint-Marc. Nous nous sommes tout de suite bien entendus.

Et il ajouta sur le ton le plus neutre possible :

— Je n’avais plus un rond. Il s’est montré très généreux avec moi.

Puis il réfléchit un instant :

— Êtes-vous sûr qu’il s’agissait bien d’une femme dans la cabine et non d’un...

Il hésita avant de poursuivre :

— Le conseiller avait une préférence pour les jeunes hommes qui...

Mais il préféra à nouveau ne pas achever sa phrase.

— Je suis tout à fait sûr, déclara Tron. Je l’ai vue moi-même. Elle était nue.

Le musicien retroussa sa lèvre blessée. On aurait dit qu’il méditait et le commissaire estima plus judicieux de ne pas l’interrompre dans ses réflexions. Au bout d’un moment, il demanda : — Avez-vous le droit de me dire pour quelles raisons le colonel Pergen vous a retiré l’affaire ?

Le commissaire décida de lui avouer la vérité :

— Parce qu’il s’agit d’une affaire politique. Il paraît que les papiers que le conseiller avait dans sa cabine concernaient un attentat contre la personne de l’impératrice.

Ballani tourna la tête vers la gauche et dirigea son œil valide vers le commissaire. Un peu d’eau coulait de la serviette et traçait comme une larme sur sa joue gauche. Puis sa bouche aux lèvres enflées esquissa une grimace qui correspondait sans doute à un sourire cynique : — C’est absurde, commissaire. Ce que Pergen cherchait chez moi, ce sont précisément les documents disparus à bord de l’*Archiduc Sigmund*. Et ces papiers n’ont rien à voir avec la politique.

— Avec quoi, alors ?

— Vous rappelez-vous le suicide du baron Eynatten ?

— Le chef de la logistique ?

— Exact, confirma Ballani. Vous vous souvenez qu’il s’est donné la mort alors qu’il était en détention préventive ? Pour des irrégularités dans l’approvisionnement de l’armée autrichienne pendant la campagne de 1859 ?

C'est la même affaire qui a causé le suicide du ministre du Commerce un an plus tard.

— Et qu'est-ce que le colonel Pergen et le conseiller ont à voir avec cela ?

— Il y a eu toute une série de procès pour recel d'abus de biens sociaux, et dans l'un d'entre eux, Pergen était procureur de l'armée.

Après une courte pause, il continua :

— Ce procès s'est conclu par l'acquittement du principal accusé. Et cela – d'après ce que le conseiller avait découvert par hasard – dans des conditions tout à fait intéressantes. Le plus stupide pour le colonel, c'est qu'il y avait des traces écrites.

Tron ne comprenait toujours pas où il voulait en venir.

— Vous pensez que les documents volés concernaient...

— ... le rôle de Pergen dans les acquittements en question, lui coupa-t-il la parole. Le colonel s'est fait acheter. Les documents en apportaient la preuve.

— Donc, il était fichu si ces papiers étaient remontés jusqu'aux autorités ?

— Parfaitement. Et je sais par hasard que l'irréprochable neveu du conseiller est de mèche avec lui.

Il jeta au commissaire un regard lourd de sens. On ne pouvait se méprendre sur ce qu'il laissait entendre.

— Vous portez contre le colonel Pergen et le sous-lieutenant Grillparzer des accusations graves, constata Tron.

— Vous avez dit vous-même qu'il restait des questions en suspens. Maintenant, vous savez que vous aviez raison.

— Par malheur, vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez. Et sans preuve, je ne peux pas entreprendre grand-chose. Qu'en pensez-vous ? Pergen sait-il que vous êtes au courant de l'existence de ces documents ?

Ballani haussa les épaules.

— Difficile à dire. En tout cas, je me suis bien gardé de laisser entrevoir quoi que ce soit.

— Et maintenant ?

— J'attends que quelqu'un m'apporte la somme convenue et que mon œil dégonfle.

Tron se leva.

— Votre aide m'a été très précieuse, monsieur Ballani. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

La réponse fut aussi rapide que si l'autre s'était attendu à cette question.

— Je pense que oui.

— Quoi donc ?

— Découvrez le véritable assassin du conseiller.

Avant de sortir, Tron se retourna une dernière fois et constata que le musicien n'avait pas fait le moindre geste. Il le suivait d'un œil, la serviette posée sur l'autre, le regard aussi éteint que la lampe triste qui jetait sur sa chevelure une faible lueur.

Si ce qu'il avait raconté était vrai, tout prenait soudain un sens : la hâte avec

laquelle le colonel s'était emparé de l'affaire, le silence sur ses relations avec le sous-lieutenant, la dispute entre Pergen et Grillparzer au casino Molin. Peut-être le neveu du conseiller avait-il refusé de confier les papiers à son supérieur ou demandé plus que celui-ci n'était prêt à payer ?

D'un autre côté, cela ne résolvait toujours pas de nombreuses questions : quel rôle la femme jouait-elle là-dedans ? N'était-il pas étrange de s'encombrer d'une prostituée avant de commettre un meurtre ? Et pour finir : comment Spaur réagirait-il à la version de Ballani ? Le commandant en chef la rejetterait-il sans remords en faisant valoir l'absence de preuves ? Ou bien s'adresserait-il aussitôt à Toggenburg ? Aucune de ces deux hypothèses n'était convaincante.

Au-dehors, la neige était moins drue, mais hormis quelques enfants qui s'efforçaient en vain de faire un bonhomme de neige, le campo Santa Margherita était vide. Tron releva le col de son manteau et enfonça son haut-de-forme. Puis il enfouit ses mains dans les poches de sa fourrure et se mit en route. Devant la scuola dei Varotari, il croisa une vieille qui tirait une luge chargée de petit bois. Derrière elle marchait un homme de grande taille. Quand ils furent au même niveau, ses yeux rencontrèrent ceux du commissaire. Tout se passa trop vite pour qu'ils puissent se saluer comme la politesse l'eût exigé, mais en revanche, Tron eut le temps de reconnaître Pergen : le colonel se rendait chez Raffaele Ballani.

1- Rive piétonne d'un canal. (*N.d.T.*)

2- Confrérie d'entraide. (*N.d.T.*)

3- Fourreurs. (*N.d.T.*)

Il avait de nouveau bien neigé au cours de la nuit. En chemin vers la questure, Tron constata sans surprise que personne n'avait eu l'idée de repousser la neige dans les canaux ou au moins de tracer de petits sentiers dans l'épaisse couche qui arrivait à hauteur de cheville. Comme toujours, les Vénitiens comptaient sur un changement atmosphérique pour résoudre le problème et se satisfaisaient de l'intervention du régiment des chasseurs croates qui avait balayé la place Saint-Marc, la Piazzetta<sup>1</sup> et le bord de la riva degli Schiavoni.

Pourtant, la neige était si légère que la couche supérieure s'envolait comme un brouillard glacé à travers les ruelles. De minuscules cristaux blancs flottaient avec grâce au-dessus du *campo*. Par endroits, le vent du nord qui soufflait en continu depuis la veille les soulevait à mi-jambe, les déposait en tas au niveau des hanches ou entraînait avec lui des tourbillons de poudreuse.

Quand Tron atteignit la questure située sur le campo San Lorenzo, vers onze heures, la sentinelle le salua d'un air presque étonné. De toute évidence, bon nombre de policiers avaient pris les intempéries comme prétexte pour rester chez eux, ce qui n'était pas très grave car la neige n'entravait pas moins que celles des autres Vénitiens les activités de ceux qui contrevenaient à la loi. Par expérience, le commissaire savait qu'en cas d'inondation ou de forte neige – comme aujourd'hui – le nombre de délits chutait de façon spectaculaire. De ce fait, même avec la moitié de ses effectifs, la questure était en mesure de résoudre les problèmes qui se posaient.

Une fois dans son bureau, il passa les trois premiers quarts d'heure à chercher – en vain – l'imbécile qui s'était occupé de son feu le matin. Le poêle était tiède et fumait. On avait dû utiliser du bois humide. Il consacra les trois quarts d'heure suivants à la lecture de la *Gazzetta di Venezia* qui – sans doute sous la pression de Toggenburg – ne contenait toujours pas la moindre allusion au double meurtre sur l'*Archiduc Sigmund*, mais dédiait en revanche toute la première page au projet d'extension du réseau de gaz de l'autre côté du *Canalazzo*<sup>2</sup> et ne manquait pas de souligner que cette entreprise répondait à un souhait de l'empereur.

Vers midi et demi, alors que Tron se demandait si son supérieur avait lui aussi jugé superflu de se rendre à la questure, le sergent Bossi passa la tête à la

porte.

— Le baron désire vous parler, commissaire.

— Tout de suite ?

— Oui.

Un étage plus bas, Tron frappa et appuya sur la poignée après avoir perçu un grognement qui pouvait passer pour une invite. Le commandant de police leva la tête des papiers qu'il était en train de lire. Son visage se ferma.

— Prenez place, commissaire.

Sur son bureau (qui n'entrait pas souvent en contact avec du papier) se trouvait aujourd'hui un dossier – probablement le rapport de Pergen. À côté de celui-ci étaient posées une cafetière, une tasse et une boîte de confiseries. Les petites boules de papier éparses attestaient que Spaur s'était déjà allégrement servi. Bien sûr, il y avait aussi, sur un plateau en argent, une carafe de cognac accompagnée d'un petit verre. Contrairement à chez Tron, il régnait ici une température agréable. Le grand poêle en faïence dégageait une telle chaleur que le commandant s'était vu obligé d'entrouvrir la fenêtre.

Spaur attendit que son subalterne fût assis. Puis il entra dans le vif du sujet : — J'ai eu une discussion avec le colonel Pergen ce matin, — À propos de l'affaire du Lloyd Triestino ?

Spaur fit oui de la tête.

— Il est venu me voir au *Danieli*. Pendant le petit déjeuner.

Tron eut du mal à réprimer un sourire. Le militaire avait enfreint une règle sacrée qu'il n'avait pas l'air de connaître : ne jamais déranger le commandant de police pendant sa première collation, quelle que soit l'importance des affaires à traiter.

— Et que voulait-il, baron ?

— Il m'a demandé s'il pouvait s'asseoir à ma table.

On ne pouvait se méprendre sur le ton scandalisé de Spaur.

— À votre... ?

— Oui, à ma petite table pour deux personnes.

Le commandant de police prenait justement celle-ci pour que personne ne puisse avoir l'idée de lui tenir compagnie.

— Et il s'est assis... ?

Spaur souffla bruyamment.

— Oui. Rien à faire. Il s'est tout bonnement assis sans attendre que je l'y autorise.

Le regard qu'il jeta alors à Tron disait assez qu'il tenait le colonel pour un mufle.

— Voulait-il vous remettre son rapport ?

Le commissaire tourna les yeux d'un air interrogateur vers le dossier posé près de la boîte de chocolats. Son supérieur secoua la tête.

— Non. Son adjudant me l'avait déjà apporté à la questure. Il voulait me parler. Pendant le petit déjeuner !

— Et de quoi s'agissait-il ?

Le commandant de police sortit une praline de son papier, l'enfouit dans sa bouche et but une gorgée de café.

— Il était question de votre visite chez un certain Albani.

— Ballani.

Spaur haussa les épaules.

— Si vous voulez. Le colonel a le sentiment que cette visite n'était pas sans rapport avec l'affaire du Lloyd.

Tron préféra ne pas commenter cette hypothèse. Il demanda plutôt : — S'est-il plaint à mon sujet ?

— Non. Il ne s'est pas plaint. Il voulait juste savoir ce que vous faisiez hier chez ce Ballani. Il vous a...

Le commissaire l'interrompit.

— ... vu sortir de la maison. Je n'étais pas tout à fait sûr qu'il m'ait reconnu.

— Le colonel semblait un peu...

Spaur fit une brève pause pour chercher les mots justes.

— ... un peu inquiet, dit-il finalement.

Il trempa les lèvres dans son café tout en jetant un coup d'œil curieux à Tron. Celui-ci lui confirma son impression : — Il a toute raison de l'être.

— Pourquoi ?

Le commissaire rapporta alors ce qu'il avait appris la veille en se contentant d'énumérer les faits : la découverte de la photographie chez Sivry, la visite au père Tommaseo et la conversation avec Ballani.

Spaur l'écouta avec une attention croissante. Lorsque Tron eut fini, il renonça à la praline au kirsch qu'il venait d'extraire de son papier, saisit la carafe en cristal taillé comme s'il tordait le cou à une grue, se servit un verre qu'il vida d'un trait et déclara : — Vous voulez dire que le sous-lieutenant Grillparzer a reçu du colonel Pergen l'ordre de tuer son oncle et de s'emparer des papiers ?

— C'est vous qui faites cette déduction, baron.

— Elle paraît s'imposer, répliqua-t-il. Et cela expliquerait la dispute qu'ils ont eue au casino Molin. Grillparzer a gardé les papiers et...

— ... fait chanter le colonel, termina Tron.

— Qu'attendez-vous de moi, commissaire ?

À nouveau, le commandant de police s'empara de la carafe.

— Que je m'adresse à Toggenburg ?

Il réfléchit, puis secoua la tête et conclut :

— Je ne peux pas.

— Parce qu'il y a trop peu de preuves ?

Spaur fronça les sourcils avec réprobation.

— Parce qu'il n'y a *aucune* preuve !

— Et le fait que Pergen m'ait caché qu'il connaissait Grillparzer ?

— Grillparzer pourrait très bien être une taupe, ce qu'il ne va évidemment pas crier sur les toits.

— Et que faites-vous des propos de Ballani ?

Spaur fit un geste dédaigneux.

— Je parle de *preuves*, commissaire. Votre Ballani a-t-il quoi que ce soit pour étayer l'accusation de pots-de-vin contre Pergen ?

— Non, mais on pourrait à nouveau jeter un coup d'œil dans les actes du procès. Je suis prêt à croire qu'on y trouvera quelque chose. Maintenant qu'on sait ce qu'on cherche.

— Et comment voulez-vous que j'aie accès à ces dossiers ? Le jugement a été rendu par un tribunal militaire. Or pour pouvoir consulter les archives à Vérone, il nous faut l'autorisation de Toggenburg. Celui-ci voudra savoir pour quelle raison nous avons besoin de ces documents.

— Vous n'avez qu'à le lui dire.

Le commandant de police se leva d'un mouvement brusque. Il s'avança à la fenêtre, qu'il ouvrit en grand, et chassa deux pigeons qui s'étaient posés sur le rebord. Les oiseaux s'envolèrent, planèrent comme des fantômes à plumes au-dessus du campo San Lorenzo, puis disparurent derrière le fronton de l'église. Pendant deux minutes, Spaur regarda au-dehors. Puis il revint à son bureau et se rassit.

— Et que dois-je dire à Toggenburg, commissaire ? Vous avez une photographie à la signification douteuse et un témoignage dénué de toute valeur. La seule certitude est que les hommes de Pergen ont mis à sac l'appartement de Ballani et détruit son violoncelle. Peut-être que votre gars veut juste se venger ?

— Vous voulez dire qu'il aurait inventé cette histoire de toutes pièces ?

— En tout cas, il n'a pas de preuve. Pouvez-vous exclure l'idée que Pergen était bel et bien à la recherche de documents politiques ?

— Bien sûr que non.

— Vous voyez ! Je ne m'imagine pas aller chez Toggenburg et lui dire : « Mon cher, les choses ne se sont pas du tout passées comme Pergen l'a écrit dans son rapport. En fait, le colonel a commandité le meurtre. Il a fait assassiner le conseiller par son propre neveu. Et pour éviter que tout cela n'éclate au grand jour, il a accaparé l'affaire sous le prétexte original qu'on prépare un attentat contre l'impératrice. Ensuite, il a arrêté Pellico qui était innocent et l'a cuisiné jusqu'à ce que celui-ci avoue un crime qu'il n'a pas commis. Je tiens cela du commissaire Tron qui a fait des recherches de son propre chef bien qu'on lui ait retiré cette enquête et qu'il ne soit absolument pas habilité à se mêler de cette histoire. Et lui-même a appris ce que je viens de vous raconter d'un ancien violoncelliste qui couchait avec le conseiller aulique. »

— Je concède que cela n'est pas très convaincant. Mais si ce que Ballani affirme est vrai, il se pourrait que...

— Si, pourrait...

Spaur se cala dans son siège.

— Cela ne suffit pas, commissaire. Vous comprenez ? Vous n'avez rien en

main. Ce Ballani non plus. Il n'a que son histoire et personne ne va le croire.

— Mais vous n'excluez pas qu'il ait raconté la vérité, n'est-ce pas ?

Le commandant de police haussa les épaules et reprit sa praline.

— Tout est possible. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— Alors, que me suggérez-vous de faire maintenant ?

— Rien. Vous oubliez cette histoire, commissaire.

— Je pourrais reparler à Moosbrugger ?

— Pourquoi ?

— S'il est vrai que le conseiller ne s'intéressait pas au beau sexe, je me demande comment cette jeune femme est arrivée dans la cabine.

— Et vous pensez que Moosbrugger peut le dire ?

— Sans doute, répondit Tron.

Son supérieur réfléchit un moment. Puis il déclara :

— Bien. Alors, allez parler à Moosbrugger si vous le souhaitez. Mais prenez des gants ! Ce maître d'hôtel a plus d'influence que vous et moi réunis. Ah ! Et puis, autre chose, commissaire....

Il se pencha au-dessus de son bureau et baissa la voix comme si quelqu'un écoutait à la porte.

— Je ne suis au courant de rien. Je vous ai dit que l'affaire était close et que le colonel Pergen exigeait que vous cessiez de braconner dans son domaine.

Le commandant de police tourna la tête vers la fenêtre car une violente bourrasque avait ouvert en grand le battant entrebâillé et propulsé sur le sol en mosaïque une poignée de neige. Spaur se leva et rabattit le châssis sans néanmoins le fermer.

— *L'Archiduc Sigmund* reprend son activité normale demain matin, signala-t-il au moment où Tron lui tendait la main pour prendre congé. Moosbrugger devrait donc être à bord au plus tard cet après-midi.

1- Petite place. La « Piazzetta » longe le palais des Doges, face au bassin de Saint-Marc. (N.d.T.)

2- Le Grand Canal, en vénitien. (N.d.T.)



Assise à sa coiffeuse, Élisabeth dit : « Concert de sifflements. » Elle pourrait tout aussi bien dire : « Tartine de confiture » ou « Place du Jeu de Paume ». Ce n'est pas le sens des mots qui compte, mais leur prononciation. Elle a mis de petites boules de ouate dans ses joues pour modifier sa diction. Elle veut pouvoir s'entretenir de manière fluide, mais avec une tonalité, une voix un peu différente.

Deux lampes à pétrole posées de chaque côté de son miroir jettent une lumière vive. Il importe qu'elle puisse observer avec précision la forme que prend son visage pendant qu'elle introduit l'une après l'autre les petites boules. Elle ne voit toujours pas de modification notable, mais elle sent déjà que la ouate ressort plus qu'elle ne comprime sa gencive – tout à fait comme elle le souhaite.

À partir de cet instant, elle arrête de regarder chaque fois qu'elle glisse une nouvelle boule. Elle évite même de lever les yeux car elle ne veut pas suivre sa lente métamorphose, mais attendre le résultat final. Elle veut savoir ce que verront les gens qui la rencontreront. Donc, elle continue de s'empiffrer de ouate en changeant systématiquement de côté, une fois à gauche, une fois à droite. Elle poursuit jusqu'à ce que le bas de ses joues soit bien tendu. Puis elle aborde la partie la plus délicate de l'opération : le rembourrage de la lèvre supérieure. Bien sûr, il ne faut pas qu'on aperçoive de ouate quand elle parle et encore moins qu'il en sorte de sa bouche.

Huit heures. Le son des cloches du campanile pénètre dans son cabinet de toilette. Les Königsegg ont quitté le palais royal il y a une demi-heure, non sans avoir au préalable pris congé d'elle – la mine contrite, car *de facto*, ils la laissent une fois de plus toute seule. Sissi a dit à Mlle Wastl qu'elle se coucherait de bonne heure – c'est la formule qu'elle emploie quand elle souhaite ne plus être dérangée après le dîner. Sans doute la femme de chambre n'est-elle par conséquent plus dans sa cage à poule de l'autre côté du couloir, mais en bas, en cuisine, où l'impératrice peut néanmoins la joindre à tout moment par un simple coup de sonnette.

Élisabeth bloque la dernière boule de ouate entre sa peau et sa gencive, dit une nouvelle fois : « Concert de sifflements » – ce qui n'est pas sans évoquer maintenant « congère de giclement », mais reste quand même tout à fait

compréhensible – et regarde dans la glace. Elle aperçoit une femme qui a bien dix ans de plus qu'elle. La ouate fait ressortir le bas de ses joues ; en même temps, elle pousse sa mâchoire inférieure vers l'avant, ce qui lui donne un air de petit rottweiler.

Sur la place Saint-Marc, pense-t-elle, elle pourrait très bien passer pour une robuste femme d'officier, pour la jeune dame de compagnie d'une veuve de général, pour une accompagnatrice tout à fait capable de porter une valise sans se briser un fleuron de couronne. En tout cas, le camouflage est parfait. D'une part parce qu'on ne voit pas que c'est un travestissement – il y a assez de femmes avec le menton en galoche – et d'autre part parce que les boules de ouate modifient aussi le registre de sa voix. Elle parle désormais un ton au-dessous de la normale, avec un léger grognement qu'elle rêve d'essayer sur-le-champ.

— Che fais dechentre chur la plache, dit-elle à haute voix en exagérant un peu son défaut de prononciation.

Mais alors, elle est prise d'un fou rire et constate qu'elle ne peut pas sortir car les boules de ouate ont glissé dans sa bouche. Il lui faut un bon moment pour les remettre avec le bout de la langue et l'index.

Un peu plus tard, Sissi se trouve sous les arcades des Nouvelles Procuraties et relève le col de son manteau marron. Le vent est quasi retombé. Des pigeons volettent sur la place, étonnamment vide par ailleurs. Deux prêtres sortant de la basilique passent près d'un groupe d'officiers qui discutent au centre. Quelques enfants jouent devant les portes de Saint-Marc. L'air est frais, presque doux. Ça sent le sel et le varech gelé – la même odeur que celle qui entre dans sa chambre le matin quand Mlle Wastl ouvre la fenêtre. Sauf qu'ici, elle est beaucoup plus forte, ce qu'Élisabeth s'explique (même si c'est complètement illogique) par le fait que pour la première fois depuis son arrivée au mois d'octobre, elle est sortie sans escorte – sans les Königsegg et sans les officiers chargés de sa sécurité.

Elle pose avec délice un pied devant l'autre. Pendant un moment, telle une enfant, elle suit même les motifs du pavement : trois pas à gauche, deux à droite. Elle remarque à peine le sol sous ses semelles. Elle a l'impression de planer à quelques centimètres tant elle se sent libre et légère. Elle va marcher un peu, peut-être acheter des marrons chauds (elle a emporté de l'argent local) et ensuite pousser jusqu'au *Danieli* ou jusqu'au môle.

Son manteau de laine lui arrive aux chevilles, cache la tige de ses bottines à boutons et, comme il est assez serré, souligne avantageusement sa fine silhouette, ce qui n'est pas pour déplaire aux hommes. À cet égard, il tient donc une place importante dans son projet, car Sissi n'a pas l'intention de se contenter d'une représentation muette, mais entend bien lier conversation, ce qui ne devrait pas poser de problème.

En effet, sur la place Saint-Marc, les hommes parlent aux dames. C'est comme ça que cela se passe ici. Du moins d'après ce que raconte Mme

Königsegg, son contact avec le monde extérieur. L'intendante en chef s'y connaît en matière d'us et coutumes vénitiens. Elle ose même entrer toute seule dans des magasins italiens et sait des milliers de choses que Sissi ignore, par exemple que sur la place Saint-Marc, les hommes abordent les dames – comme ça, tout simplement, sans même les connaître.

Il s'agit surtout d'officiers de l'armée impériale (dont les uniformes élégants, songe Élisabeth, ont sans doute été conçus à cette fin). Ils engagent la conversation avec des Anglaises, des Allemandes, des Françaises, mais aussi des Italiennes. La comtesse prétend qu'il est tout à fait normal ici de lier connaissance avec un étranger.

Quand une Vénitienne a un ami, cela ne provoque pas de scandale. Au contraire, cet ami porte le nom de *sigisbée*<sup>1</sup> et l'époux, qui joue peut-être le même rôle auprès d'une autre, n'y trouve rien à redire. Il s'entretient avec le galant de son épouse, raconte Mme Königsegg, comme si c'était quelqu'un de tout à fait normal, et non un homme qu'il faudrait provoquer en duel. Cette idée plaît à Sissi. Elle aussi rencontre de temps en temps des hommes qu'elle pourrait très bien s'imaginer dans le rôle de – quel était le mot déjà ? – *sigisbée*. Sauf qu'elle doute que sur ce point, François-Joseph partage sa façon de voir.

Après une grande boucle qui l'a fait passer au bas de la tour de l'horloge et devant le portail de la basilique, Élisabeth arrive sur la Piazzetta. Elle s'arrête au pied de la colonne surmontée d'un lion ailé et regarde le bassin de Saint-Marc. Devant l'église, elle a acheté un cornet de marrons chauds : elle a payé avec une monnaie qu'elle ne connaît pas et on lui a rendu de l'argent qu'elle ne connaît pas non plus. Bien sûr, à cause de la ouate qu'elle a dans la bouche, il est hors de question qu'elle mange les marrons, mais le cornet en papier, une feuille de la *Gazzetta di Venezia* roulée sur elle-même, dégage une merveilleuse chaleur et lui fait du bien aux doigts. En outre, elle a le sentiment qu'il complète son déguisement.

Elle se donne un quart d'heure – cela devrait suffire pour se faire aborder par un officier. Ensuite, elle passera dix minutes (ou un peu plus si ce monsieur lui plaît) à discuter avant de prendre congé et de rentrer au palais royal en toute tranquillité, à un moment où les Königsegg devraient encore être au Malibran. C'est un plan parfait, et le soir idéal pour le mettre à exécution car le ciel a continué de s'éclaircir et elle voit, à son plus grand étonnement, une lune ronde sortir des nuages au-dessus de la Dogana.

Sissi constate que la Piazzetta est maintenant bondée. La foule se dirige vers le môle, peut-être parce que personne ne veut manquer le spectacle de l'astre qui pend comme un énorme lampion au-dessus du canal de la Giudecca et qui répand sur le bassin de Saint-Marc un faisceau de lumière scintillante.

Le corps des officiers, constate Élisabeth, continue d'être bien représenté parmi les promeneurs nocturnes. Deux hommes portant l'uniforme des pionniers de Linz passent à côté d'elle. Quelques mètres plus loin, elle aperçoit un capitaine de dragons de Graz qui déguste un sachet de *frittolini*. Et

un sous-lieutenant des chasseurs de la garde impériale s'est arrêté sous son nez, si près que son manteau blanc a failli la frôler ! Il a le profil hardi d'un avers de médaille et Sissi (qui sent son cœur commencer à battre plus vite) espère qu'il va se retourner et lui adresser la parole. Malheureusement, il continue son chemin sans même jeter un regard derrière lui. Elle est déçue, mais elle a encore du temps car il s'est écoulé une demi-heure tout au plus depuis qu'elle a quitté la Fabbrica Nuova.

Elle fait un huit sur la Piazzetta, puis un autre, se dirige vers le pont della Paglia, fait demi-tour au pied des marches et revient en croisant à nouveau des officiers, seuls ou en groupes. Là encore, personne ne l'aborde et elle se met à nourrir le soupçon que le corps des officiers de l'armée impériale n'est pas à la hauteur des exigences de la cité.

Vingt minutes plus tard, ce soupçon est devenu certitude, car elle a essayé à peu près tout ce que n'interdisent pas les limites de la bienséance. Elle s'est arrêtée plusieurs fois en jetant autour d'elle des regards désespérés, comme si elle était perdue. Les chasseurs de la garde impériale juste derrière elle n'ont pas réagi ; ces mufles ont tout bonnement continué leur chemin. Elle a laissé tomber son mouchoir sous les yeux d'un lieutenant des pionniers : il s'est détourné et a allumé une cigarette !

C'est absolument scandaleux. Si les circonstances dans lesquelles elle a connaissance des manières du corps des officiers n'étaient pas aussi inhabituelles, elle en informerait aussitôt François-Joseph. Mais là, elle doit se contenter d'envisager la fin de sa promenade, qui a duré une heure ou peut-être un peu plus. Elle ne sait pas au juste quand elle est sortie du palais, mais en tout cas, le moment de rebrousser chemin est venu.

Or c'est exactement ce qu'elle ne fait pas. Au lieu de se retourner (elle est à nouveau entre les deux colonnes) et de retraverser la Piazzetta pour rentrer à la Fabbrica Nuova, elle prend à droite. Elle passe devant le café *Oriental*, à côté d'officiers qui ne lui accordent toujours pas un regard, et ne s'arrête qu'après avoir traversé le pont della Zecca. Là, l'éclairage public cesse, et sans la lune, le petit bout de promenade au bord de l'eau et l'arrière du palais royal seraient plongés dans une obscurité totale.

Maintenant seule sur la rive, Sissi lève les yeux vers les appartements qu'elle occupe depuis le mois d'octobre. Aux deux étages inférieurs, de la lumière brille à quelques fenêtres, mais là où elle vit avec son intendante et le mari de celle-ci, tout est sombre, à l'exception d'une faible lueur provenant, si elle calcule bien, du salon des Königsegg. Cela voudrait dire qu'elle a laissé brûler la lampe à pétrole sur le bureau du comte où elle a rédigé et signé le laissez-passer – une inadvertance impardonnable. À moins qu'il ne s'agisse quand même d'une lumière dans sa chambre ? Se serait-elle trompée dans le décompte des fenêtres ?

Elle se remet en marche, mais cette fois, elle s'avance dans l'obscurité du petit parc et sent soudain de la neige sous ses pieds. Elle s'arrête devant un banc couvert d'un gros coussin blanc. Alors, elle recompte les fenêtres en

s'aidant de son index. Le bras et le doigt tendus, elle commence par le côté droit, à l'intersection du palais et de la bibliothèque. Deux fenêtres pour sa chambre à coucher, une pour son cabinet de toilette, puis un espace, ensuite quatre fenêtres correspondant au premier de ses salons, à nouveau un espace, puis deux fenêtres pour son second salon, les fenêtres de la salle à manger, enfin les fenêtres...

— *Signora* ?

La voix, qui n'a rien d'italien, est forte et agressive. Sissi se retourne aussitôt.

<sup>1</sup>- De l'italien « chevalier servant » (N.d.T.)

Un coup d'aviron fit glisser l'embarcation sur les derniers mètres, puis le gondolier fit pivoter la godille dans la *forcola*<sup>1</sup> et la proue vint buter contre les marches en pierre du ponton de La Fenice. Tron descendit de bateau. Il restait une bonne demi-heure avant le début de la représentation.

Il confia son manteau au vestiaire, reçut en échange un de ces tickets numérotés de couleur rose qu'il connaissait depuis son enfance et s'engagea dans le foyer. Puis il se rendit sans hâte dans la salle, prit place sur un strapontin réservé au médecin de service et regarda les Vénitiens, les étrangers élégants et les officiers autrichiens s'installer dans le parterre ou dans leurs loges. De nombreux militaires portaient l'uniforme de gala comme s'ils attendaient la famille royale. Mais l'empereur était à Vienne et Tron n'avait pas entendu dire que son épouse avait l'intention de se rendre au spectacle.

Le commissaire n'avait vu qu'une seule fois la loge des souverains occupée. C'était encore à l'époque de Ferdinand, à l'occasion de la réouverture solennelle de La Fenice, reconstruite en un temps record un an après le grand incendie. Un homme sec et pâle était apparu dans l'avant-scène et avait remercié les officiers de leur tonnerre d'applaudissements par un sourire las et presque gêné. À ce moment-là, en 1837, personne n'aurait cru que douze ans plus tard, les Vénitiens s'insurgeraient, et encore moins que douze autres années après, on serait à la veille de l'unification italienne. Tron pensait alors que les Autrichiens resteraient à jamais en Italie du Nord. Désormais, comme tous les habitants de la ville (et sans doute aussi les occupants eux-mêmes), il partait du principe que les jours de la domination des Habsbourg sur la Sérénissime étaient comptés.

Le médecin du théâtre, le docteur Pastore, arriva peu avant huit heures. Après l'avoir salué, Tron monta avec lenteur les marches qui menaient à la loge de la princesse tout en repensant aux conséquences de sa discussion avec Spaur. Son supérieur lui avait fait comprendre sans la moindre ambiguïté que l'affaire était close. D'un autre côté, le commissaire ne doutait pas que Ballani ait dit la vérité, et la pensée qu'un assassin ainsi que son commanditaire restent impunis le scandalisait.

Cependant, que faire ? Passer par-dessus son chef et s'adresser au commandant de place ? Voir au quartier général à Vérone ? Tron joua avec

cette pensée pendant un très court instant, mais la rejeta aussitôt après. Spaur avait raison : il n'y avait pas la moindre preuve et personne ne prêterait foi au dire d'un violoncelliste au chômage se faisant entretenir par des hommes (il soupçonnait que le conseiller aulique n'était pas la seule relation de Ballani).

Et la princesse ? Croirait-elle cette version ? Sans doute, se dit Tron. Elle excluait l'hypothèse que Pellico fût l'assassin. Il fallait donc que quelqu'un d'autre ait commis le crime, et l'histoire de Ballani présentait au moins l'avantage d'expliquer la hâte de Pergen. Mais cela dit, d'où provenait l'étrange intérêt qu'elle éprouvait elle-même pour cette affaire ? Qu'est-ce qui l'avait poussée à l'envoyer voir Palffy ? Pour quelle raison l'avait-elle reçu dans son hôtel particulier et invité dans sa loge ? Était-ce seulement le désir de voir réhabiliter quelqu'un qui comptait de toute évidence plus pour elle qu'elle ne voulait bien l'avouer ? Non, car elle ne savait pas que Pellico était impliqué dans le double meurtre lors de leur première rencontre sur le paquebot. Ses incitations à poursuivre l'enquête devaient donc avoir une autre cause. Mais laquelle ?

Dans l'intervalle, le commissaire avait atteint le deuxième étage et traversait le couloir qui menait à la loge de la princesse. Il jeta un coup d'œil dans un des grands miroirs dont les murs étaient couverts et constata que la queue-de-pie de son père lui allait mieux qu'il n'avait cru. La veste tirait quelque peu aux épaules et la largeur du revers n'était plus au goût du jour, mais pour le reste, elle était impeccable. Tron appuya sur la poignée, inspira profondément et entra.

À ce moment-là, la princesse se retourna, et pendant un instant, il crut s'être trompé de loge. Au premier abord, la femme qu'il aperçut dans le demi-jour de la lampe à gaz n'avait pas grand-chose à voir avec celle qu'il connaissait – une personne d'apparence plutôt discrète. Sans doute, comprit-il alors, préférerait-elle éviter de jeter le trouble dans l'esprit de tous les hommes qu'elle rencontrait. Pourtant, on ne pouvait même pas dire que, pour sa venue à l'Opéra, la princesse ait fait étalage de luxe. Elle portait une crinoline simple en soie mauve, et des gants lui couvraient l'avant-bras. La principale différence tenait à sa coiffure. Ses cheveux relevés laissaient voir une nuque splendide et soulignaient son profil à la Botticelli.

Tout à fait consciente de l'effet qu'elle produisait, la princesse regardait son invité en souriant. Elle dit – sur un ton qui paraissait sincère :

— La queue-de-pie vous va à ravir, commissaire.

Tron expira la bouffée d'air qu'il avait retenue sans le vouloir, la regarda et leva les bras dans un geste de désespoir comique.

— Et vous, vous êtes...

Il ne termina pas sa phrase car aucune comparaison ne lui paraissait adaptée. Il finit par avouer en secouant la tête :

— Je ne trouve pas de mots, princesse.

Elle rit.

— Je vous en prie, commissaire, ce n'est pas un rendez-vous galant !

Son rire était chaleureux et démentait ses propos. Elle tendit le bras, et malgré son trouble, il comprit qu'elle attendait un baisemain. Elle voulait qu'il lui prenne les doigts, ce qu'il fit, et elle l'attira alors sur le siège à côté d'elle.

— Qu'a dit Spaur ? demanda-t-elle sans transition alors que résonnaient les premières mesures de l'ouverture.

Elle s'était penchée vers lui et son visage, qui avait maintenant repris une expression grave, était si près du sien que Tron aurait pu compter chacun de ses cils. Le commissaire commença par évoquer la découverte des photos chez Sivry, continua par les visites qu'il avait rendues à Tommaseo et Ballani, puis conclut par l'entretien qu'il avait eu avec son supérieur le matin même.

La princesse l'écoutait en silence. Quand il eut fini, elle haussa les épaules d'un air résigné et demanda :

— Donc, Spaur ne vous a pas cru ?

Cela ne semblait guère la surprendre.

— Il doute de la véracité des propos de Ballani.

— Ce monsieur n'a en effet aucune preuve, concéda la princesse. Et Spaur a besoin de quelque chose de solide pour s'adresser à Toggenburg.

— Et vous, trouvez-vous cette histoire plausible ?

— Du moins expliquerait-elle pourquoi Pergen vous a aussitôt retiré l'affaire. Le projet d'attentat ne m'a jamais convaincue.

Elle le regarda avec attention.

— Vous partez quant à vous de l'idée que Grillparzer a tué son oncle sur l'ordre du colonel ?

— Oui. Si Pergen était arrivé à temps, il n'aurait rien eu à craindre. Mais le conseiller est parti pour Venise un jour plus tôt que prévu, et au lieu de l'armée, Landrini a fait prévenir la police de Saint-Marc.

— C'est pourquoi vous êtes arrivé sur les lieux avant le colonel ?

— Oui, il ne s'y attendait pas. Il a donc armé ses batteries pour se débarrasser de moi.

— Vous voulez parler de l'attentat ? devina-t-elle. Il a vu le nom de Pellico sur la liste, et comme il était au courant de la procédure entamée contre lui à cause de cette publication scientifique, il a inventé cette histoire de toutes pièces. Ensuite, il a fait arrêter le directeur de l'Institut pour montrer qu'il avait raison et gagner du temps. Il n'avait à coup sûr pas prévu que Pellico se pendrait dans sa cellule, mais pour lui, c'était une aubaine.

— Et cela aurait pu marcher, enchaîna Tron. Il ne pouvait pas deviner que je vous rencontrerais et que, deux jours plus tard, je tomberais par hasard chez Sivry sur la photographie de Hummelhauser et de Ballani. Grillparzer n'avait pas *une* raison de tuer son oncle, mais *deux*. Tout cela s'emboîte à merveille.

— Vous oubliez toutefois un détail.

— Que voulez-vous dire, princesse ?

— Je veux parler de la jeune femme. Un homme qui a l'intention de commettre un crime n'embarque pas avec un témoin.



— Pourquoi pas ? répliqua-t-il. Grillparzer pourrait très bien l'avoir prise à bord pour se procurer un alibi : « Non, monsieur le juge. Le sous-lieutenant a passé toute la nuit avec moi dans la cabine. »

La princesse secoua la tête.

— Personne ne l'aurait crue.

— Et qu'en déduisez-vous ?

— Que ce n'est sans doute pas Grillparzer qui a tué la jeune femme.

— Mais si ce n'est ni l'oncle, ni le neveu – qui était-ce ?

Son interlocutrice lui jeta un coup d'œil qu'il fut incapable d'interpréter.

— Quelqu'un d'autre... Un passager qui a payé une fille, l'a brutalisée et l'a ensuite étranglée. Constatant qu'il ne pouvait pas jeter le corps par-dessus bord, il l'a déposé dans la cabine du conseiller.

— Comment pouvait-il savoir que celui-ci était mort et que sa cabine n'était pas fermée à clé ?

La princesse haussa les épaules.

— Je suis bien en peine de vous le dire, commissaire. Mais je suis persuadée que ce n'est pas Grillparzer qui a tué la jeune femme.

— Cela signifierait, continua Tron en pesant chacun de ses mots, qu'au cours de cette nuit-là, il y a eu *deux* crimes qui n'avaient au départ rien à voir l'un avec l'autre.

— Exactement.

Puis elle demanda sans détour :

— La jeune femme portait-elle des traces de morsures ?

Tron ne put cacher sa surprise.

— Comment le savez-vous ?

— C'est une pure supposition. Mais il y a six mois, un crime comparable a été commis à la gare de Gloggnitz à Vienne. La jeune fille avait été attachée et étranglée et elle portait des traces de morsures.

— A-t-on arrêté l'auteur du crime ?

— Il faut que vous demandiez cela à vos collègues de Vienne. Je suis juste au courant de cet assassinat parce que j'étais dans la capitale au mois d'août. Les journaux ne parlaient que de cela.

— Les trains pour Trieste partent de la gare de Gloggnitz, remarqua Tron d'un air songeur. Je vais aller m'entretenir avec Moosbrugger. Il doit connaître le nom de cet homme, lui.

La princesse lui adressa un regard imperturbable.

— Vous pensez que le chef steward va parler ?

— J'espère, répondit Tron.

Mais ils ne pouvaient quand même pas parler tout le temps du crime ! Il posa donc sa main droite sur la balustrade recouverte de velours et constata avec satisfaction que la princesse ne faisait pas mine de retirer la sienne. Il essaierait plus tard de glisser le bout de ses doigts sous les siens ou du moins – si cela était trop audacieux – d'effleurer son auriculaire.

Trois heures plus tard, ils attendaient la gondole de la princesse sur l'embarcadère de La Fenice. Tron essayait de se souvenir de la titillation qu'il avait ressentie dans le creux de l'estomac au moment où son petit doigt avait frôlé celui de la jeune femme. Non seulement elle n'avait pas retiré sa main, mais elle l'avait même, pendant l'entracte, posée une petite minute sur son bras. À ce moment-là, les picotements dans le ventre de Tron étaient devenus si forts qu'il avait eu du mal à parler.

Autour d'eux, une douzaine de personnes attendait aussi. Les bateaux munis de petites lampes à huile fixées sur la proue bloquaient la moitié du *rio* et s'agglutinaient devant le ponton. Le commissaire se demanda quel chaos il devait régner à l'époque où la plupart des spectateurs venaient en gondoles...

Il ne s'attendait pas à ce que la princesse lui propose de le ramener chez lui et n'avait pas non plus l'intention de l'en prier. Il ne fallait pas précipiter les choses. Il lui suffisait qu'elle l'ait pris par le bras comme si c'était une évidence – d'un geste naturel, tout à fait dénué de coquetterie. Ils se turent tous les deux pendant un moment. Tron se laissa aller à l'illusion qu'ils se connaissaient depuis longtemps.

— Commissaire ?

Tron dégagea à contrecœur son bras passé sous celui de la princesse et se retourna. Juste derrière eux se tenait un couple d'Anglais, et juste derrière ceux-ci un homme élégant vêtu d'une queue-de-pie – celui qui l'avait appelé. Il s'agissait de Haslinger, le visage rayonnant. Il avait levé la main droite et faisait signe à Tron en pianotant dans le vide comme s'il faisait des gammes. Il poussa les Anglais.

— Commissaire ! répéta-t-il, si fort que Tron eut l'impression que tous les regards se tournaient vers eux.

Comme la princesse s'était également retournée, le commissaire fut bien obligé de faire les présentations. Elle tendit la main – comme à regret, nota Tron – et l'ingénieur autrichien, galant, se pencha sur ses doigts pour y déposer un baiser.

Le regard tourné vers la princesse, le commissaire dit :

— M. Haslinger était lui aussi à bord de l'*Archiduc Sigmund*.

— Je sais, déclara-t-elle d'un ton sec.

Et elle ajouta en se tournant vers lui :

— Vous avez quitté le restaurant au moment où j'y entrais.

Quelque chose sembla le troubler. Son regard s'était arrêté sur la princesse et il balançait la tête, la mine pensive.

— Se peut-il que nous nous soyons déjà rencontrés, princesse ?

— Bien entendu, répondit-elle avec un sourire pincé. Sur le paquebot !

Elle le dévisagea avec une expression que Tron ne parvenait pas à interpréter. L'Autrichien secouait toujours la tête.

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Je suis désolé, mais je ne vous ai pas aperçue sur le bateau.

Il se tut et fronça les sourcils.

— Venez-vous souvent à Vienne ?

— Non, c'est rare.

— Dans ce cas...

Haslinger n'acheva pas sa phrase. Il se contenta de hausser les épaules d'un air résigné. Mais soudain, il sembla très pressé de prendre congé.

— Depuis combien de temps le connaissez-vous ? voulut savoir la princesse lorsqu'il se fut évanoui dans la foule.

— Depuis hier. Nous nous sommes rencontrés par hasard. C'est le neveu de Spaur. Par malheur, la nuit du crime, il s'est couché avec une double dose de laudanum et ne s'est réveillé qu'à Venise.

— Il n'a donc pu vous être d'aucune aide ?

La princesse l'observait de son regard perçant.

— Non, reconnu-t-il. Il n'a rien entendu. Pas même la tempête.

Il la vit ouvrir la bouche comme si elle voulait faire une objection, puis la refermer sans avoir rien dit. Quand sa gondole se présenta, elle tendit la main pour lui dire adieu :

— Je serai de retour dimanche. Vous pourriez venir me raconter ce que vous aurez appris par Moosbrugger ?

Elle retint sa main dans la sienne un peu plus longtemps que nécessaire – du moins fut-ce son impression.

— À quatre heures, comme l'autre jour ? demanda-t-il.

La princesse avait déjà posé un pied dans le bateau et ne put qu'acquiescer d'un mouvement de la tête. Ensuite, Tron suivit des yeux sa gondole qui se faufilait entre les embarcations jusqu'à ce qu'elle ait disparu derrière le pont della Fenice.

Élisabeth met une seconde pour reconnaître qu'il s'agit de trois chasseurs croates et deux secondes supplémentaires pour identifier leurs grades. Celui qui l'a abordée – ou plutôt agressée – est un sous-lieutenant. Les autres, deux pas derrière lui, des sergents.

— Vous désirez ?

Quand elle prononce ces deux mots d'une voix stridente du haut de son autorité impériale, on lui manifeste aussitôt du respect. Mais voilà maintenant à peu près une heure qu'elle est descendue des sommets de sa majesté et sa voix n'est pas très sûre.

— Vous parlez allemand, madame ?

Le sous-lieutenant a de petits yeux de souris, de longues incisives inclinées vers l'avant et un gros nez qui fait penser à une trompe. Doit-elle exiger de parler à son supérieur ? Non, décide-t-elle, pas d'officier supplémentaire ! Elle n'a pas l'intention de poursuivre la conversation, surtout au poste de Saint-Marc où il ne fera pas plus clair que dans le petit parc. Donc, elle dit sur un ton poli, mais assez résolu :

— Pourriez-vous m'expliquer ce que vous voulez, lieutenant ?

Alors, le militaire éclate d'un rire chevrotant, sans bouger la tête, en entrouvrant à peine la bouche. De petits nuages de buée lui sortent par les narines.

— Peut-être pourriez-vous me dire ce que vous faites ici, madame ?

— Une promenade.

— Elle fait une promenade !

À nouveau, il émet un rire de chèvre et jette aux sergents un regard qui les exhorte à l'imiter. Pourtant, ses subalternes demeurent cois. Sissi a l'impression que tout ce numéro les gêne.

— C'est interdit ? demande-t-elle.

Le sous-lieutenant ne répond pas. Il s'efforce de prendre un air sérieux, ce qui fait que sa lèvre supérieure tend encore plus vers l'avant et qu'il ressemble plus que jamais à un rongeur.

— Encadrez-la !

Pour la première fois depuis le début de son excursion, Élisabeth craint d'être vraiment en difficulté. L'image qu'elle a devant les yeux est d'une

extraordinaire clarté. À vrai dire, ce n'est pas seulement une image, car elle perçoit en même temps un goût amer sur la langue, l'odeur du poste de police (ça sent la fumée de cigarette et les plats réchauffés), le froid qui lui remonte le long des jambes et la transperce jusqu'aux os.

Elle se voit déjà assise sur une chaise en bois inconfortable. Autour d'elle, une horde d'officiers surexcités hurlent dans tous les sens. Ils ont étudié le laissez-passer, pris contact avec l'officier de service au palais royal et constaté que personne n'a entendu parler de la comtesse Hohenembs. On est allé réveiller l'impératrice, qui a signé l'autorisation, ou plutôt on a tenté de la réveiller et constaté que c'était impossible car – Dieu du ciel ! – Son Altesse Sérénissime a disparu, c'est-à-dire qu'elle a été enlevée. Toggenburg doit arriver d'un instant à l'autre, car personne ne veut assumer la responsabilité d'une telle situation.

Pourtant, Sissi dit d'une voix très calme, peut-être parce que ce n'est pas vraiment la sienne :

— Je n'ai absolument pas l'intention de vous suivre, lieutenant.

À vrai dire, les deux sergents devraient maintenant l'empoigner et l'emmener au poste, mais ils n'en font rien. Ils restent là à attendre. Et le sous-lieutenant, qui devrait maintenant donner l'ordre de l'arrêter, demeure lui aussi interloqué.

C'est un bon début. Elle continue d'un ton ferme et sûr d'elle. Elle prend la voix grave de la comtesse Hohenembs avec laquelle elle s'identifie tout à fait en ce moment : elle est une cousine de l'impératrice, en visite à Venise depuis une semaine, qui prend l'air sur le pas de la porte.

— Peut-être devriez-vous jeter un coup d'œil sur mon autorisation et vaquer à d'autres activités – à moins que vous ne me croyiez en danger bien sûr. Dans ce cas, je vous serais très obligée de bien vouloir m'accompagner avec vos hommes sur la Piazzetta.

Elle adresse au sous-lieutenant un petit sourire audacieux et arrogant, et poursuit aussitôt :

— Je suis sortie pour admirer le clair de lune et me demandais justement si je n'avais pas oublié d'éteindre la lumière. Mais Son Altesse Sérénissime appréciera sans aucun doute le zèle avec lequel vous assurez sa sécurité.

Elle s'est exprimée avec vivacité, mais sans hâte. Les boules de ouate dans sa bouche ont trouvé une position qui lui permet d'articuler sans peine. Tout en parlant, elle a sorti le laissez-passer de la poche de son manteau et l'a tendu au sous-lieutenant. Celui-ci le met sous ses yeux et l'étudie à la lueur de la lune. Sissi peut alors observer l'effet que produit sur les grades inférieurs de l'armée la vue inattendue du blason de l'empereur. Tout d'abord, l'officier lève les sourcils, puis le désarroi se peint sur son visage, et enfin, ses traits expriment une franche consternation.

— Comtesse Hohenembs ?

Élisabeth fait de mauvaise grâce un signe de la tête ; la question est superflue puisque son nom figure sur les papiers qu'il vient de lire.

- Son Excellence est reçue au palais royal ?
- En effet, confirme-t-elle. Comme vous voyez, Sa Majesté a signé en personne ce laissez-passer. Comment vous appelez-vous, lieutenant ?
- Kovac, Excellence. Du deuxième régiment des chasseurs croates.
- Pourriez-vous me dire ce que tout cela signifie, lieutenant Kovac ?
- Le commandant de place nous a ordonné de redoubler de vigilance autour du palais, Excellence.
- Y a-t-il une raison particulière ?
- Non, Excellence. Il n'est pas rare que les mesures de sécurité soient modifiées. Pour lutter contre les effets négatifs de la routine.
- Je comprends.

Kovac, qui gigote de plus en plus, semble maintenant pressé de quitter les lieux de cette erreur. Sur un signe de leur supérieur, les deux sergents ont quitté leur poste de part et d'autre de la prétendue comtesse et s'apprêtent à partir. Mais le sous-lieutenant Kovac a encore quelque chose sur le cœur :

- Son Excellence va-t-elle rapporter à Son Altesse Sérénissime que...

Élisabeth lui coupe la parole et lui adresse un sourire chaleureux et bienveillant :

- Vous n'avez fait que votre devoir, lieutenant.

Alors, Kovac sourit à son tour. Puis il claque des talons, salue et bat en retraite. Élisabeth suit du regard les militaires qui sortent du parc et s'éloignent sur la rive. Leurs silhouettes se mêlent bientôt à celle d'un homme qui tient un chien en laisse et, une fois qu'ils sont au pont della Zecca, elle les perd de vue.

Un homme charmant, ce Kovac, pense-t-elle en sortant à son tour du parc et en claquant des pieds sur le pavé de la promenade pour faire tomber la neige qui colle à ses bottes. Certes, on ne peut pas dire que ce soit un élégant séducteur, pas un Casanova, mais au moins, c'est un homme qui prend à cœur son devoir, prêt à courir des risques pour sauver la vie de son impératrice, et qui ne craint pas, quand cela lui paraît nécessaire, de procéder avec sang-froid à une arrestation nocturne.

Avant tout, il sait qu'à Venise, cela se fait, pour un officier de l'armée autrichienne, d'aborder les dames – le cas échéant de manière peu conventionnelle. Tout à coup, elle se trouve ridicule d'avoir cru, ne serait-ce qu'un instant, que Kovac voulait l'arrêter pour de bon. Il désirait juste faire sa connaissance !

Il a dû l'observer, cela ne fait pas de doute, la voir déambuler entre la Piazzetta et le pont della Paglia, et à coup sûr, il a noté que personne ne lui adressait la parole. À quelle distance s'est-il approché d'elle sans qu'elle s'en aperçoive ? Vraisemblablement assez près pour constater une ressemblance entre elle et lui, en particulier au niveau de la mâchoire, et cela a dû le rendre fou. Peut-être lui rappelait-elle sa mère croate ?

Alors, quand il l'a vue près du pont della Zecca, il l'a suivie en compagnie de ses hommes et il est passé à l'action. Non pour l'emmener au poste (après

coup, il lui paraît vraiment grotesque de l'avoir cru), mais pour entamer la conversation et se convaincre de son innocence avant de renvoyer les deux sergents. La fameuse méthode Kovac ! Un peu brutale peut-être, mais en tout cas efficace. Élisabeth ignore où tout cela peut bien mener, mais elle sait que les chemins de l'amour sont souvent tortueux et que tous les coups sont permis. Il a dû être choqué en apprenant qu'elle était l'hôte de l'impératrice et, sur le moment, il ne lui restait évidemment plus qu'à interrompre l'opération aussi vite que possible.

« C'est étonnant, pense-t-elle en se dirigeant vers le palais royal et en effrayant quelques pigeons sur son passage, que tout paraisse limpide *a posteriori* – et que ce qui semblait trouble sous le coup de la panique s'avère au bout du compte anodin. »

Elle a retrouvé la légèreté qu'elle ressentait tout à l'heure (quand était-ce ? il y a une heure ? deux ?) à la sortie de la Fabbrica Nuova. À nouveau, elle suit comme une enfant le motif du pavement, deux pas à gauche, trois à droite. Elle doit se faire violence pour ne pas se mettre à sautiller.

Elle rentre peu avant dix heures. Les deux sergents qui montent la garde devant l'entrée lui font signe d'un geste nonchalant de s'adresser au sous-lieutenant qui fume et lit le *Giornale di Verona* assis à une table dans un bureau. Lorsqu'il aperçoit la signature de l'impératrice au bas du laissez-passer, l'officier bondit de son siège et claque des talons – comme Kovac. Il ne devrait pas être difficile de rencontrer l'ordonnance de Pergen, elle en est maintenant sûre. Demain, Mlle Wastl a son jour de congé et la comtesse Hohenembs, en vérité impératrice d'Autriche, ira s'entretenir avec le fiancé de sa femme de chambre.

La comtesse Tron était assise dans la cuisine de son palais et essayait en vain d'oublier le froid qui montait du sol. Il passait à travers les semelles de ses pantoufles en feutre, lui remontait dans le dos comme un jet d'eau glacée et redescendait jusque dans ses doigts. Elle portait une robe de chambre râpée, un châle en laine et un bonnet de nuit. Dans la main, elle tenait un faire-part en papier presque aussi dur que du carton, marqué dans le coin en haut à gauche aux armes de la famille Morosini.

Sur la table devant elle se trouvaient une assiette avec un reste de gâteau au chocolat, une bouteille de liqueur et un verre. Une demi-heure auparavant, elle s'était réveillée et avait dû admettre qu'il était à peine minuit passé. Elle n'avait pas réussi à se rendormir, sans savoir si cela tenait à l'invitation qu'elle avait reçue ou aux accès de boulimie auxquels elle était parfois sujette en pleine nuit.

Elle respira profondément et tenta de lever les pieds sur la chaise, comme elle le faisait jeune fille. Mais elle n'y parvint pas. Avec un soupir, elle posa sur la table la feuille qu'elle tenait toujours dans la main.

« Un million de florins d'or... » pensa-t-elle.

Elle saisit la bouteille, remplit le verre à ras bord et le vida d'un trait. Elle répéta l'opération deux fois avant d'expirer et de s'appuyer à nouveau contre le dossier. Son regard tomba sur le mur en face d'elle et elle examina l'enduit qui s'effritait, les taches d'humidité sur le sol et la vitre cassée qu'on avait tant bien que mal remplacée par une planche en bois.

— Un million de florins d'or... répéta-t-elle tout bas.

Puis elle sortit les cartes du tiroir et commença une patience.

Lorsque son fils rentra, peu avant minuit et demi, la comtesse ne lui jeta qu'un regard furtif.

— Anzolo Morosini se marie en mai, annonça-t-elle sans quitter des yeux sa réussite. Avec une jeune Américaine originaire de... euh... Bos...

— Boston. Sur la côte est.

Tron s'était assis et avait entrepris d'ôter ses gants blancs.

— C'est l'invitation ?

Sans rien dire, la comtesse fit glisser le faire-part sur la table. Le texte était



rédigé en italien et en anglais.

— Tu comptes accepter ?

— C'est déjà fait. En notre nom à nous deux.

— Je n'ai jamais eu grand-chose en commun avec Anzolo Morosini.

— Vos grands-pères étaient amis.

— C'est du passé, tout ça ! Pourquoi épouse-t-il une Américaine ?

— Un million de florins d'or.

— Pardon ?

La comtesse sourit avec amertume.

— C'est le montant de la dot.

— Ils vont pouvoir réparer leur toit avec ça !

— Pas seulement leur toit. Tout – depuis les fondations jusqu'aux fenêtres.

Morosini ne va plus être obligé d'enseigner le latin au séminaire patriarcal et ils n'auront plus besoin de louer.

— Où veux-tu en venir ?

La comtesse jeta à son fils un regard de dépit.

— Il faut vivre avec son temps, Alvisé. Il y a le chemin de fer, l'éclairage au gaz, le télégraphe et les bateaux à vapeur.

Elle prit son verre à liqueur.

— On ne se marie plus entre soi aujourd'hui ! De toute façon, c'est mauvais de se limiter toujours aux mêmes trente familles pendant huit siècles. Cela dégé...

— Dégénère.

— C'est cela. Ça donne des fronts fuyants, des gueules-de-loup et des doigts palmés. Ce n'est pas responsable. Voudrais-tu que ta fille ait un bec-de-lièvre ?

— Bien sûr que non.

La comtesse l'approuva d'un geste satisfait.

— Tu vois ? Donc, il pourrait être intéressant d'épouser une Américaine.

— Je n'en connais pas.

— Certes, mais au mariage, tu pourrais en rencontrer.

— Et quand a lieu la cérémonie ?

— Le 16 mars. D'abord à la Salute, puis au palais Morosini.

— Bien, d'accord. Je vais prendre mes dispositions.

— Et tu viens à l'église !

— Si cela peut te faire plaisir.

La comtesse fronça les sourcils.

— Et cesse de dire seulement « Tron » quand tu te présentes.

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

— *Comte* Tron. Insiste sur *comte*.

— C'est stupide.

— Bien sûr. Mais avec les Américains, il faut toujours être un peu...

La comtesse s'interrompit et considéra sa main gauche comme si elle venait de découvrir qu'elle avait les doigts palmés.

— Lourd ? compléta son fils.

— C'est cela. Pense au million de florins d'or ! Et tiens-toi droit. On dirait toujours que tu as une maladie des os. Ton père aussi se tenait toujours de travers. Tu veux du gâteau ?

— Oui, s'il te plaît.

La comtesse lui tendit une assiette sur laquelle se trouvaient deux parts.

— Béa prétend que la ville foisonne d'Américains.

Il acquiesça d'un signe de la tête.

— Il y en a tous les ans un peu plus, sauf cette saison peut-être. Sans doute à cause de la guerre de Sécession.

— Les Américains sont en guerre ? Pour quelle raison ?

— Parce que les États du Sud veulent se séparer de ceux du Nord pour continuer d'avoir des esclaves. Mais les États du Nord ne sont pas d'accord.

Tron n'était pas sûr que Boston fût vraiment dans le nord des États-Unis, mais cela n'avait vraisemblablement aucune importance aux yeux de la comtesse, de même qu'elle se moquerait de l'origine de l'argent avec lequel son hôtel particulier pourrait être restauré.

— Peut-être devrions-nous prendre contact avec la colonie américaine installée à Venise ? suggéra-t-elle, songeuse.

— Il n'y a pas de colonie américaine. Juste quelques Américains au *Danieli* et à l'hôtel *Europa*. Quelques-uns d'entre eux ont passé ici toute la saison.

— Alors, nous pourrions inviter le consul, continua-t-elle.

— William Dean Howells ?

— Comment s'appelle-t-il, dis-tu ?

— Il est venu à la questure il y a deux semaines pour signaler son changement d'adresse. Il est passé du campo San Bartolomeo à la maison Falier, au bord du *Canalazzo*. Un homme charmant.

— Dans ce cas, nous devrions penser à ce *Mister Hua*...

— Howells.

— Oui, à *Mister Howells* pour notre bal. Tu n'as qu'à t'en occuper. Tu le connais déjà.

— Si tu veux.

— Et la maison Falier, l'a-t-il louée ou achetée ?

— Louée. Il est journaliste.

— Donc, il a du bien. Sinon il ne pourrait pas se le permettre.

— Quoi ?

— D'être journaliste.

Comme si lui-même pouvait se permettre d'être commissaire ! pensa Tron. Quand on voit l'état du toit, des fondations et du mur sur le rio Tron... Pour ne rien dire de sa garde-robe ! Il avait terminé les deux parts de gâteau au chocolat et se tourna vers ce qui restait de mousse au citron de la veille.

— Où étais-tu, au fait ? lui demanda sa mère en remarquant sa queue-de-pie.

— À La Fenice. Pour *Rigoletto*.

— Notre loge était-elle occupée ?

— Seulement après l'entracte.

— Tu ne trouves pas que le *Danieli* nous donne trop peu ?

Tron haussa les épaules.

— Nous ne sommes pas les seuls à louer notre loge. La concurrence fait baisser les prix. En outre, elles sont le plus souvent vides en été. Alors que les hôtels paient à l'année.

— As-tu pu voir quelle sorte de gens étaient assis dans la nôtre ?

— Je crois que c'étaient des Russes. Je ne sais quel grand prince avec sa famille.

— Les Russes laissent toujours plein de miettes. Et ils font des taches d'alcool sur les fauteuils.

La comtesse poussa un soupir.

— Cela aussi, ça va changer chez les Morosini.

— Quoi ?

— Ils ne vont plus être obligés de louer leur loge.

Elle déposa une cuillère de mousse au citron sur son assiette à dessert.

— Où étais-tu assis ?

— Dans la loge d'une connaissance.

— Tu veux parler d'une femme, Alvise ?

— Je veux parler de la princesse de Montalcino.

La comtesse haussa les sourcils.

— Tu étais dans la loge de la princesse de Montalcino ?

— Parfaitement.

— Pour des raisons professionnelles ?

— Plus ou moins. La princesse était à bord de l'*Archiduc Sigmund* la nuit du double meurtre. J'avais encore quelques questions à lui poser.

— Je ne l'ai jamais rencontrée, mais j'ai beaucoup entendu parler d'elle.

— Quoi par exemple ?

— Qu'elle est veuve et riche.

— Ce n'est pas une nouveauté. Que dit-on encore ?

— Qu'elle a fait la connaissance de Francesco Montalcino à l'Istituto delle Zitelle. Le prince était membre du conseil consultatif Tron hocha la tête.

— Oui, elle le remplace en personne.

— Cela ne m'étonne pas. Il paraît que les dons annuels se sont encore accrus depuis son décès.

— Y a-t-il une raison particulière ?

— C'est sans doute par reconnaissance.

— Qui est reconnaissant envers qui ?

— La princesse envers l'Institut.

— Je ne comprends pas.

— Sans lui, elle ne serait jamais devenue princesse !

— Qu'est-ce qu'elle a à voir avec l'Institut ?

— La même chose que deux cents autres jeunes filles : elle était orpheline.

Le commissaire regardait sa mère, stupéfait.

— Tu en es sûre ? Elle a fait la connaissance du prince à l'Institut ? Pourtant, les membres du conseil consultatif n'entrent jamais en relation avec les pensionnaires !

— C'est vrai, mais le prince a fait sa connaissance plus tard.

— Comment ?

— D'habitude, les jeunes filles quittent l'Institut à dix-huit ans. Mais la princesse est restée chez les Pellico et c'est là qu'elle a rencontré son futur époux. On dit que le prince fut aussitôt fasciné. Six mois après, il demandait sa main. Ils se sont mariés au Redentore et sont tout de suite partis à Paris.

— Où est-ce que tu as appris tout cela ?

— Par Béra Albrizzi. Sa couturière a été pensionnaire à l'Institut.

— Qu'est-ce qu'elle t'a raconté d'autre ?

— Que les Montalcino sont rentrés à Venise il y a trois ans et que le prince est décédé peu après. Il avait acheté l'hôtel dans les années trente. Il était originaire de Toscane.

— Et la princesse – sait-on d'où elle vient ?

— De Gambarare, paraît-il. C'est un petit patelin à proximité de Dogaletto.

Il confirma :

— Entre Dogaletto et Mira. Je sais.

— Mais Béra prétend qu'elle n'a pas l'accent de Venise.

— Elle n'a pas d'accent du tout. Tu es sûre qu'elle est vraiment née à Gambarare ?

— C'est du moins ce que j'ai entendu dire. Mais il est pour le moins étrange qu'elle ne parle pas le vénitien.

— Y a-t-il encore d'autres rumeurs à son sujet ?

La comtesse secoua la tête.

— Pas que je sache. Tu vas la revoir ?

— C'est probable.

Elle jeta à son fils un regard méfiant.

— Si jamais l'intérêt que tu éprouves pour cette femme dépasse le cadre professionnel, rappelle-toi qu'elle n'est pas de Venise !

Elle semblait avoir oublié qu'elle lui avait elle-même suggéré à l'instant d'épouser une Américaine.

— Je ne suis pas sûre, poursuivit-elle, qu'une relation avec une étrangère soit une bonne chose. Tu te souviens de la jeune fille qu'a épousée Andrea Valmarana ? Cette étrangère qui parlait un drôle d'italien ?

— Bien entendu, répondit-il en souriant. Elle parlait comme Dante en personne !

— Elle faisait toujours celle qui ne comprenait pas quand nous nous entretenions en vénitien. Et quand elle ouvrait la bouche, on avait le sentiment qu'elle se croyait supérieure aux autres. Comme si nous parlions un obscur patois. Eh bien, tu sais d'où elle venait, elle ?

— Non.

— De Palerme ! s'écria sa mère.

La seule chose qui ne lui plût pas chez son nouveau locataire – pensa Filomena Pasqua en examinant son visage dans la glace, sur le coup de dix heures –, c'était son nom. Il s'appelait Moosbrugger, un patronyme qu'elle avait le plus grand mal à prononcer. Et ils n'étaient pas encore assez intimes pour qu'elle se permette de l'appeler par son prénom. Cela dit, elle espérait bien que cela changerait bientôt – peut-être même dans le courant de la matinée. Un déjeuner aux chandelles, dans une pièce bien chauffée, pouvait à cet égard produire des effets étonnants. Pour la première fois de sa vie, Filomena Pasqua, qui détestait la neige et l'obscurité hivernale, se réjouissait que certains jours, on soit contraint de laisser brûler des bougies toute la journée.

Elle se pencha vers le miroir posé sur sa table de toilette et essaya de sourire sans desserrer les lèvres. Car ses dents étaient, ne serait-ce qu'en raison de leur petit nombre, le point faible de son physique. Or elle n'avait pas l'intention de courir le moindre risque. Elle savait que la plupart des hommes ferment les yeux dès que leurs lèvres arrivent à la main de celles qu'ils convoitent. Elle pourrait donc toujours ouvrir la bouche à ce moment-là. Le plus important était qu'on ne vît pas ses dents. Si elle perdait le contrôle de la situation au moment décisif, tout pouvait rater. D'un autre côté, c'était justement ce qu'elle voulait : perdre le contrôle de la situation dans les bras de l'homme qu'elle avait invité à déjeuner, dans un peu moins d'une heure.

Elle avait pour elle une silhouette mince, un visage rond et frais, de grands yeux couleur noisette et une poitrine dont le rôle n'avait pas été mince dans sa brève carrière de chanteuse à La Fenice, qui remontait maintenant à plus de vingt ans. Dans sa jeunesse, elle avait fait partie du chœur, et peu après, elle avait débuté comme soliste. Elle ne pouvait nier que ses relations avec le comte Mocenigo, le directeur de l'époque, lui avaient rendu de précieux services – c'était trop évident.

Au début des années quarante, sa carrière avait commencé à décliner – ce qui n'était sans doute pas non plus sans rapport avec le fait que le comte s'était retiré de la vie publique. En 1852, lorsque l'Opéra avait rouvert après les troubles révolutionnaires, elle avait bien dû admettre qu'elle n'intéressait plus personne en tant que soliste – ni même en tant que soprano dans le

chœur. L'année suivante, elle avait épousé l'inspecteur des sapeurs-pompiers qui venait tous les mois au théâtre surveiller le déroulement des exercices d'évacuation. Elle l'avait enterré sans grand chagrin trois ans auparavant, et depuis, elle vivait des loyers d'une partie de l'entrepôt qu'il lui avait légué au bord du Grand Canal.

C'était un immeuble de plain-pied, sobre, équipé d'un ponton rustique, dont les murs s'effritaient. Séparé de l'élégant palais Garzoni par une simple *calle*<sup>1</sup>, il avait l'air d'une grenouille aux pieds d'une princesse, mais il ramenait beaucoup d'argent. La plupart des Vénitiens connaissaient cette maison qui ne payait pas de mine, parce que l'embarcadère d'un des principaux bacs reliant les deux rives du *Canalazzo*, le *traghetto* Garzoni, se trouvait derrière le mur ouest de celle-ci. Filomena Pasqua occupait elle-même l'un des deux petits appartements qui donnaient sur le Grand Canal. Elle avait loué l'autre, et c'était précisément la raison pour laquelle elle méditait en ce moment sur l'état de ses dents et sentait son cœur battre plus vite.

Non que ce M. Moosbrugger qui habitait depuis un semestre l'appartement attenant au sien eût quoi que ce soit d'exceptionnel. Il avait la cinquantaine et parlait italien avec un drôle d'accent, mais il était grand, avait de larges épaules et des mains vigoureuses. Ce qui lui plaisait le plus en lui, c'était néanmoins cette politesse exquise et – depuis que leurs rapports avaient pris un tournant décisif, un mois auparavant – les regards qu'il lui lançait quand ils se croisaient. Il ne faisait aucun doute que, par ses coups d'œil discrets, il cherchait à la courtoiser.

Comme sa profession l'obligeait à s'absenter régulièrement – il s'agissait d'une activité dans le domaine maritime –, elle ne le voyait que deux fois par semaine tout au plus. Or un beau matin du mois de décembre, il s'était trouvé qu'il n'avait plus d'eau et il était venu dans sa cuisine. Elle lui avait proposé un café et ils avaient discuté un moment. Depuis, il prenait le café chez elle toutes les fois qu'il avait passé la nuit dans son appartement. C'étaient des rendez-vous innocents, qui ne sortaient pas du cadre de la stricte convenance, du moins jusqu'à ce qu'arrive quelque chose de révélateur quatre semaines auparavant.

Évidemment, elle n'avait pas fait exprès d'oublier le dernier bouton de son chemisier un jour où il devait lui rendre visite. Mais cela étant, on ne pouvait nier qu'il avait plongé le regard dans son décolleté quand elle s'était penchée pour le servir. Elle s'était tout d'abord affolée. Puis elle avait observé avec satisfaction qu'il avait changé de comportement après cet incident. Elle avait bien compris ce que signifiaient les œillades qu'il lui adressait et la manière dont il étudiait son corps tout en lui parlant.

Dans le miroir, elle voyait la salle à manger à travers la chambranle de la porte. La table était mise avec amour et la lumière des bougies plantées dans de jolis chandeliers en laiton tremblotait. Le moment venu, elle fermerait la fenêtre ; les courants d'air ne sont guère propices aux tendresses. Jusqu'à présent, elle trouvait ses préparatifs parfaits.

Pourtant, elle était quelque peu troublée par la venue d'un officier qui avait frappé à sa porte au moment où elle s'apprêtait à faire un saut dehors pour acheter du café. Il avait demandé à parler à Moosbrugger, lui aussi parti en emplettes. Sans hésiter, Filomena Pasqua l'avait fait entrer dans l'appartement de son locataire – un officier de l'armée autrichienne ne déroge rien quand il est chez des inconnus. Une fois de retour, elle avait déduit que Moosbrugger était revenu en voyant ses bottes sur le palier. Un peu plus tard, elle avait entendu la porte claquer et l'officier s'éloigner – leur conversation avait été brève.

Une soupe de crabes (elle était persuadée que ce plat avait des vertus aphrodisiaques) mijotait sur le poêle. Se souvenant qu'elle n'avait pas de verres à vin (et de toute façon incapable d'attendre plus longtemps), elle décida de prier son voisin de lui en prêter deux. Elle sortit, traversa le couloir et frappa à sa porte. Malgré l'absence de réponse, elle appuya sur la poignée et entra.

— Monsieur Moosbrugger ?

Elle avait prononcé avec toutes les peines du monde ce nom impossible.

Elle avait bien essayé de roucouler de manière aguicheuse, mais sa voix était quand même partie dans les aigus. Elle devait être beaucoup plus excitée qu'elle ne le pensait. Comme personne ne se manifestait, elle fit une deuxième tentative. Cette fois, elle se concentra sur sa respiration et sa posture, et elle dit sur un ton tout à fait normal :

— Monsieur Moosbrugger ?

Elle n'obtint toujours pas de réponse. La seule chose qu'elle entendit, c'étaient les onze coups majestueux de San Samuele.

Elle s'avança dans la petite entrée, s'arrêta et toussota. Ce n'était pas un toussotement naturel, mais un effet de scène. À La Fenice, même les derniers rangs l'auraient entendu. Il aurait réveillé n'importe qui à cent mètres à la ronde. Cependant Moosbrugger, lui, ne réagit pas. Filomena Pasqua aurait fait demi-tour pour regagner son appartement si elle n'avait pas soudain perçu une odeur faible et pourtant pénétrante. Elle la connaissait, mais n'arrivait pas à l'identifier. C'était une odeur terreuse, une odeur de sol chaud et humide. En même temps, il s'y mêlait des relents qui l'indisposaient. On aurait dit qu'on avait renversé un liquide. Une boisson rare et chère. Qu'est-ce que Moosbrugger avait bien pu faire tomber ?

Elle fit un pas en avant et tendit la tête afin de jeter un coup d'œil dans la salle de séjour. La première chose qu'elle vit fut la lampe à pétrole posée sur la table. La lumière tombait sur un trousseau de clés, une bouteille de vin à moitié vide et une paire de gants. Derrière, un rectangle de lumière falote se découpait sur le mur sombre : la fenêtre qui donnait sur le Grand Canal. Au dehors, une ombre assez grande passait devant la maison ; elle ne pouvait pas distinguer le bateau, mais elle reconnut le bruit des vagues contre les fondations.

Puis quand ses yeux se furent habitués à l'obscurité, une demi-seconde plus



tard peut-être, elle découvrit Moosbrugger allongé par terre entre la table et la petite étagère. Il était sur le dos, dans une position d'étrange abandon, comme s'il était ivre et qu'il dormait. Il avait les bras écartés, la paume des mains tournée vers elle. Les yeux grands ouverts, il donnait l'impression de vouloir parler, mais quand le regard de Filomena Pasqua glissa sur son cou, elle comprit qu'il ne dirait plus jamais rien.

Ce n'était pas une plaie béante, mais une fine entaille en travers de la gorge, dont les bords brillaient d'un rouge tirant sur le noir dans la pénombre de la pièce. Pas besoin de se pencher pour comprendre que l'incision était profonde. D'un coup rapide, le couteau avait dû sur-le-champ l'empêcher de respirer et de crier, de même qu'il avait aussitôt privé son cœur des moyens d'alimenter le cerveau. Filomena Pasqua ne hurla pas. Elle se laissa choir tout doucement et s'agenouilla avec grâce, comme si elle était de nouveau sur la scène dont on l'avait chassée plus de vingt ans auparavant. Cependant, pour la première fois de sa vie, elle perdit vraiment connaissance.

Quand elle revint à elle, deux minutes plus tard, ses jambes n'eurent pas la force de la porter. Elle sortit donc de l'appartement en rampant, la bouche ouverte, ébouriffée, des mèches en travers du visage. Elle ne se mit à crier qu'une fois dans la calle del Traghetto. Un voisin la ramena chez elle et envoya le garçon de courses du fruitier du campo San Benedetto au poste de police de la place Saint-Marc.

1- Rue étroite. Au pluriel : *calli*. (N.d.T.)

La nouvelle qu'un crime s'était produit parvint à Tron une heure après. Il était assis devant une assiette de risotto aux seiches dans la *Trattoria Goldoni*, un petit restaurant situé à quelques pas de la questure, où le commissaire avait l'habitude de manger à moitié prix. Cette mesure de faveur s'expliquait par le fait que le patron n'avait pas de licence et que le fonctionnaire responsable de ce quartier n'avait pas envie de s'occuper de cette affaire – une négligence qui avait déjà permis à son prédécesseur de déjeuner bon marché.

Une demi-heure plus tard, Tron accostait devant le palais Garzoni. Le message qu'il avait reçu était assez confus. La seule certitude était qu'un assassinat avait eu lieu dans l'entrepôt de la calle del Traghetto. En revanche, il n'avait pas compris si un certain M. Moosbrugger était la victime ou si c'était lui qui avait signalé le meurtre.

Le sergent qui attendait la gondole de la police sur l'embarcadère tendit la main à son supérieur pour l'aider à descendre de bateau.

— C'est la propriétaire qui a trouvé le cadavre, expliqua-t-il alors qu'ils se dirigeaient vers l'entrée. Elle est en état de choc. Un des voisins a fait prévenir le poste. Le corps est dans l'appartement du fond.

— Vous êtes seul ?

— Grimani et Bossi sont déjà sur place.

— Et la femme ?

— Elle est dans sa chambre. Une voisine est à ses côtés.

— Peut-on lui parler ?

Le sergent haussa les épaules.

— Peut-être plus tard. Je vous conduis tout d'abord chez la victime.

— Savez-vous ce qui s'est passé ?

— Aucune idée. Un voisin prétend qu'elle allait rendre visite à son locataire.

— C'est là qu'elle a trouvé le corps ?

— Oui.

— Et la victime s'appelle Moosbrugger ?

— Je crois que oui.

Ils pénétrèrent dans le couloir qui conduisait au *portego*<sup>1</sup>, situé sur l'arrière de la maison. Puis le sergent s'arrêta devant une porte entrebâillée qui laissait

passer un filet de lumière et se recula :

— Je vous en prie, commissaire. Grimani et Bossi sont dans la cuisine.

Tron entra alors dans un vestibule qui comprenait deux portes sur le mur de droite. Les voix qui sortaient par celle du fond laissaient à penser qu'il s'agissait de la cuisine. Les deux policiers étaient assis à la table, mais lorsque leur supérieur apparut, ils se levèrent comme un seul homme et le saluèrent.

— Il est à côté, expliqua Grimani, le plus âgé, en désignant de l'index la pièce voisine.

— Prenez les lampes et suivez-moi, ordonna Tron. Il me faut autant de lumière que possible.

Il entra en dernier dans la chambre où gisait Moosbrugger. Les quatre lampes à pétrole que ses subalternes avaient posées sur le sol jetaient sur le cadavre une clarté violente qui n'embellissait ni ne dissimulait rien.

L'homme étendu par terre avait peu de ressemblance avec le chef steward à la tenue impeccable dont Tron avait fait la connaissance à bord de l'*Archiduc Sigmund*. Au lieu de son uniforme vert, il portait un pantalon en drap taché, un gilet de costume et une chemise sans col. Sa tête baignait dans une mare de sang. L'incision qui lui avait coûté la vie formait un arc de cercle précis juste au-dessus du larynx et devait provenir d'une lame affilée à l'extrême. Comme le sol n'était pas tout à fait plat, du sang avait coulé vers le mur de gauche et formait une petite flaque devant l'antibois.

Le commissaire fut frappé de constater que tout était en place – pas de chaise renversée, pas de nappe tirée, pas de porcelaine cassée. Même le tapis à la trame grossière qui était censé amortir le froid du sol en pierre ne semblait pas avoir bougé. Rien ne laissait présumer qu'on se fût battu. L'attaque avait dû avoir lieu par surprise.

Dans l'armoire qu'il ouvrit, Tron aperçut deux pantalons, une veste et un manteau, mais pas l'élégant uniforme du Lloyd dans lequel il avait vu Moosbrugger la première fois. Manifestement, le chef steward ne le portait que pendant le service et se changeait avant de descendre de bateau. Il glissa une main dans la poche de la veste, mais n'y trouva rien : pas de monnaie, pas de papiers, pas de peigne.

À côté du lit, au niveau de la tête, deux paires de bottes étaient rangées avec soin l'une à côté de l'autre, comme pour une inspection de chambrée. Le bassin et la cruche posés sur la table de toilette en face de la fenêtre étaient vides. Sous le matelas, le commissaire ne découvrit qu'une couverture grise portant les initiales de la filiale autrichienne Lloyd Triestino. Moosbrugger ne semblait pas avoir eu chez lui de grosses sommes d'argent ou des papiers importants.

Même dans la cuisine qu'il inspecta ensuite, il n'y avait rien qui retînt l'attention. Comme dans la chambre, la fenêtre était assez élevée et munie de barreaux en métal. Une bassine en faïence blanche posée sur une étagère contre le mur de gauche devait servir à faire la vaisselle car elle était à moitié remplie d'une eau sale d'où émergeaient deux tasses. À côté, il y avait une

assiette et une bouteille de grappa fermée par un bouchon. Sur l'étagère se trouvaient aussi un pain, et devant celui-ci, un couteau. La lame en était toute émoussée. Hors de question qu'elle ait servi à trancher la gorge de Moosbrugger.

Restait le placard dans le vestibule. La porte entrebâillée s'ouvrit sans peine. Des chemises, des vestes d'uniforme du Lloyd, un manteau et une sorte de cape étaient accrochés à une barre qui prenait toute la largeur de l'armoire. Au bas de la penderie, une paire de bottes était en partie recouverte par les vêtements. Quand l'une de celles-ci bougea, Tron sut qu'il y avait un problème.

S'il avait eu son revolver, il l'aurait sans doute sorti et aurait enclenché le chien en faisant beaucoup de bruit. Mais comme d'habitude, il avait laissé son arme de service dans le tiroir du bureau à la questure. Il se contenta donc de reculer prudemment d'un pas et de parler assez fort pour que Bossi et Grimani, restés dans la cuisine, puissent l'entendre :

— Sortez de l'armoire, monsieur.

L'intéressé s'exécuta aussitôt : après avoir écarté le manteau et la cape, il fit un pas en avant. Il baissait la tête et portait un uniforme de sous-lieutenant des chasseurs croates. Tron ne le reconnut qu'au moment où celui-ci releva le menton.

— Emmenez-le à la cuisine, ordonna-t-il aux deux sergents surgis dans l'encadrement de porte.

— Je peux tout vous expliquer, commissaire ! s'exclama Grillparzer, assis à la table de cuisine. Mais peut-être vaudrait-il mieux que...

Il hésita. Dans la lueur des lampes à pétrole qui donnaient aux pans de son manteau d'uniforme l'apparence de deux ailes, il ressemblait à un oiseau aux plumes hérissées. Tron ne savait pas pourquoi, mais le sous-lieutenant ne produisait pas sur lui l'effet de quelqu'un qui vient de commettre un meurtre. Les agents l'avaient fouillé dans l'espoir de trouver l'arme du crime – un couteau aiguisé comme un couperet –, mais ils n'avaient rien trouvé.

— ... que je prévienne la police militaire ? compléta le commissaire.

Grillparzer leva les mains d'un air effrayé.

— Surtout pas !

— Alors *que* pouvez-vous m'expliquer ?

Ses yeux marron avaient des reflets changeants dans la lumière tremblante.

— Ce qui s'est passé sur le paquebot. Et ce qui s'est passé ici.

— Ce qui s'est passé ici me paraît assez limpide, répliqua Tron.

À ce stade de son interrogatoire, il trouvait malvenu de se laisser influencer par une vague prémonition. Il avait tout de même surpris le sous-lieutenant dans un placard à deux pas d'un cadavre !

— Le corps de Moosbrugger est à côté. Vous avez tué le chef steward parce qu'il en savait trop.

Grillparzer tressaillit-il ? Non. Il cligna juste des yeux et les commissures de ses lèvres prirent une expression de tristesse.

— Au moment où vous vous apprêtiez à sortir, continua Tron, vous avez entendu qu'on frappait à la porte. Alors, vous n'avez pas eu d'autre choix que de vous réfugier dans la penderie.

Grillparzer s'affala sur sa chaise.

— Ce n'est pas comme cela que les choses se sont passées.

— Comment alors ?

— Moosbrugger était absent. Au moment où je suis arrivé, la propriétaire sortait tout juste de chez elle. Je lui ai demandé si je pouvais attendre dans le couloir, mais elle m'a ouvert l'appartement.

— Qu'est-ce que vous lui vouliez, à Moosbrugger ?

— Lui demander comment la jeune femme était arrivée dans la cabine de

mon oncle.

— Et vous croyez qu'il vous l'aurait dit ?

— Je ne sais pas. J'espérais.

— Donc, vous avez attendu Moosbrugger.

Le sous-lieutenant fit un signe de tête.

— Oui, dans sa chambre. Quelques minutes après, j'ai entendu du bruit provenant de la cuisine. Je suis allé voir, mais ce n'était que le chat. Et au même moment, Moosbrugger est rentré. Visiblement, personne ne l'avait informé de ma présence.

Grillparzer poussa un profond soupir.

— Il n'était pas seul. D'après le bruit de pas, c'était un homme.

— Pourquoi êtes-vous resté dans la cuisine ?

— Parce que...

Son regard erra à travers la pièce comme s'il cherchait quelque chose sur les murs. Puis il avoua : — Parce que je pensais que c'était le colonel Pergen.

— Était-ce lui ?

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je n'arrivais pas à comprendre ce qui se disait dans la chambre.

— Et que s'est-il passé ?

— Au bout de cinq minutes environ, j'ai entendu un cri et un bruit de chute. Puis des pas qui s'éloignaient dans le couloir.

Le sous-lieutenant lissait la manche froissée de son manteau comme si elle était recouverte de feuilles d'or.

— J'ai attendu quelques minutes avant d'entrer dans la chambre.

— Et alors ?

— Moosbrugger était allongé sur le dos, mort. J'allais m'enfuir, mais au même instant, la porte de l'immeuble s'est à nouveau ouverte. Je me suis donc caché. Un peu plus tard, j'ai entendu la propriétaire qui entra et appelait par deux fois. Puis après un long silence, il y eut plusieurs personnes dans l'appartement. Je ne pouvais quitter la maison sans être vu.

— Et pourquoi pensiez-vous que l'homme qui accompagnait Moosbrugger était le colonel Pergen ?

— Il aurait pu lui rendre visite à cause des documents disparus...

— Le conseiller vous avait-il parlé de ces papiers ?

— Il m'a juste dit qu'ils concernaient les activités de Pergen à l'époque où il était juge militaire et que le colonel était corrompu.

— Il n'a pas parlé d'un attentat visant l'impératrice ?

— Non. Mais sans doute avez-vous déjà appris cela par Ballani.

Tron se put cacher sa surprise.

— Comment savez-vous que j'ai rencontré Ballani ?

— Par Pergen. Votre visite ne lui a pas plu du tout.

— Ballani ne m'a pas confié que cela.

— Il a sans doute prétendu que c'était moi qui avais tué mon oncle ?

— Oui, sur ordre de Pergen. Pour mettre la main sur les documents. En outre, vous auriez eu une raison personnelle. Le conseiller était un homme fortuné et vous seriez son seul héritier.

Grillparzer sourit, fatigué.

— Mon oncle n'était pas riche, commissaire. Il vivait de son traitement et du revenu de quelques placements. L'essentiel de cet argent était de toute façon destiné à Ballani, qu'il n'avait pas les moyens de se payer en réalité. La fortune de mon oncle est une légende que j'ai lancée pour qu'on me prête de l'argent.

Il se tut. Après un moment de réflexion, il reprit : — Je ne sais pas qui a tiré. Mais en tout cas, mon oncle n'a pas été tué par balles.

— J'avoue que je ne vous suis pas.

Les sourcils de Grillparzer frémirent. Il parlait maintenant sur un ton plus vif qu'au début de l'interrogatoire – comme un joueur, pensa Tron, qui a compris que ses cartes ne sont pas si mauvaises qu'il croyait.

— Parce que vous n'avez pas lu le rapport d'autopsie, commissaire. Je ne l'ai pas fait non plus, mais je sais ce qui doit être écrit dedans.

Il fit une nouvelle pause avant d'abattre une autre carte : — Mon oncle était déjà mort quand on a lui tiré dessus. Il est décédé d'une crise cardiaque. Nous nous étions donné rendez-vous dans sa cabine vers une heure et demie. Son cœur a cessé de battre avant le début de la tempête.

— De quoi avez-vous parlé ?

— De mes dettes de jeu. Zorzi n'était pas disposé à attendre plus longtemps. Nous avions convenu que je viendrais au casino dès ma descente de bateau.

— Et le conseiller vous a donné l'argent ?

— Au restaurant, il s'y était encore refusé. Mais dans la cabine, il a fini par signer un mandat. Ensuite, il s'est senti si mal qu'il a dû s'allonger. Quelques minutes plus tard, il a arrêté de respirer, et juste après, son cœur a cessé de battre. Qu'aurais-je pu faire pour lui ? Pourquoi aurais-je dû déranger le commandant pendant la nuit ? J'ai donc pris le mandat, poursuivit Grillparzer, et je suis revenu dans ma cabine pour essayer de dormir – autant que ce fût possible dans ces circonstances.

Il était difficile de savoir s'il parlait du décès ou de la tempête. Ou même de la joie de pouvoir rembourser ses dettes.

— Pourquoi vous êtes-vous querellé avec le colonel Pergen au casino ?

— Le colonel pensait que j'avais les documents, mais j'ai réussi à le convaincre que ce n'était pas le cas.

— Comment expliquez-vous les balles dans la tempe de votre oncle ? Qui pourrait avoir intérêt à tirer sur un mort ?

— Je suis bien incapable de vous le dire.

— Et la jeune femme dans la cabine ?

— C'est une énigme supplémentaire. Du point de vue érotique, mon oncle était plutôt...

Il s'éclaircit la gorge et chercha le mot juste pendant un instant. Puis il ajouta : — ... plutôt un ascète.

Tron s'obstina.

— Il faut donc qu'un autre passager l'ait introduite dans la cabine.

Il repensa à la discussion qu'il avait eue à La Fenice avec la princesse — qui ne croyait pas que le sous-lieutenant fût le meurtrier de la jeune femme.

— Quelqu'un l'a tuée, suggéra Grillparzer, et l'a ensuite déposée sur la couche du conseiller.

— Un client de Moosbrugger ? dit Tron.

Le militaire leva les yeux. Le commissaire se doutait de ce qu'il allait dire. Grillparzer murmura : — Peut-être l'assassin de Moosbrugger ?

Il avait lancé cette phrase comme on joue un atout. L'enquêteur capta son regard. Il avait le sentiment que l'autre avait découvert toutes ses cartes.

— Et qu'est-ce que je fais de vous, maintenant ?

Grillparzer haussa les épaules.

— Peut-être me laisseriez-vous partir si je vous confiais quelque chose que même Pergen ne sait pas.

Quoi ? Il avait encore un joker dans la manche ? Tron se pencha vers lui.

— Et qu'est-ce que c'est ?

— La véritable adresse de Moosbrugger.

— Ici ?

Grillparzer secoua la tête.

— Non, à Trieste. Il vivait avec une femme. Une Mme Schmitz. Au 4 via Bramante. C'est là que se trouvent toutes ses affaires.

— D'où tenez-vous cette information ?

— D'un ancien steward de l'*Archiduc Sigmund*.

Grillparzer se cala sur sa chaise.

— Moosbrugger avait un carnet dans lequel il inscrivait le nom de tous ses clients.

— J'en ai entendu parler.

— Eh bien, maintenant, vous savez où il se trouve.

Tron se leva et s'approcha de la fenêtre à barreaux. Il n'était même pas encore deux heures et il faisait déjà presque nuit. On apercevait à peine la silhouette du palais Pisani-Moretta de l'autre côté. Une gondole qui passait devant le ponton fut prise dans la vague de proue d'un voilier chargé de bois à brûler qui venait du Rialto. Tron ne put s'empêcher de songer à l'article de la *Gazzetta di Venezia* qui prédisait que, bientôt, les bateaux à vapeur remonteraient le *Canalazzo* — comme les voitures à cheval les rues de Vienne ou de Paris. La vague de proue des *vaporetti* signifierait sans aucun doute la fin des gondoles. Tron se retourna.

— Vous pouvez y aller, lieutenant.

Une demi-heure plus tard, le docteur Lionardo fit son entrée. Il portait un chapeau noir à large bord et une longue pèlerine blanche qui lui descendait



jusqu'aux chevilles, un accoutrement qui faisait penser aux tenues des prêtres. Son manteau flottait théâtralement derrière lui. Il tendit la main à Tron, radieux.

— Les crimes se multiplient ces derniers temps, vous ne trouvez pas ? Où est notre cadavre ?

Le commissaire n'avait encore jamais eu l'impression que la vue d'un mort déprimait le médecin – au contraire. La dépouille de Moosbrugger le ravit. Il posa sa mallette en cuir et s'agenouilla avec souplesse tout en sifflotant un air de *La Traviata*.

— Une belle incision, murmura-t-il en tirant la tête du défunt en arrière. Nette et propre. Il a dû être foudroyé. Peut-être a-t-il encore cligné des yeux, mais il n'a sûrement plus dit un mot. La lame lui a tranché les cordes vocales. Mon Dieu, quelle boucherie !

Le docteur Lionardo observait la mare de sang qui s'était répandue sous la tête de Moosbrugger, le regard pétillant de joie.

— Vous avez l'arme du crime ?

— Non.

— Pas étonnant. En général, on ne laisse pas traîner ce genre d'objets. Ça doit être un vrai scalpel. Un couteau pareil, ça vous rentre dans la gorge comme dans du beurre.

Après avoir mis des gants en coton blanc, il souleva un à un les doigts de la victime avec une petite spatule en bois.

— Pas de trace de résistance. C'est bien ce que je pensais. Il est mort avant de comprendre ce qui lui arrivait.

— Peut-on faire une plaie comme celle-ci sans être soi-même couvert de sang ? demanda Tron.

Le médecin légiste se redressa et se gratta la tête.

— Bonne question.

Il réfléchit un instant.

— Pas si le couteau vient de face. Car dans ce cas-là, le sang vous gicle à la figure. En revanche, si vous attaquez par-derrière, que vous donnez un coup rapide et puissant – il fendit l'air avec sa spatule – et reculez aussitôt...

Il regardait Tron d'un air joyeux, puis quelque chose d'autre lui traversa l'esprit : — Au fait, avez-vous lu le rapport d'autopsie concernant les crimes sur le paquebot ? Le conseiller et la jeune femme ?

— Nous ne nous occupons plus de cette affaire.

Le docteur Lionardo se frappa le front avec trois doigts.

— C'est vrai, j'avais oublié ! Le rapport provenait en effet du colonel Pergen. Et il ne vous a parlé de rien ?

— Qu'aurait-il dû me dire ?

— Que les coups de feu ont été tirés *post mortem*. Un geste tout à fait absurde.

Il jeta un regard réprobateur à Tron, comme si c'était le commissaire qui avait tiré.

- Et quelle est la cause réelle du décès ?  
Le médecin haussa les épaules.  
— Sans doute un infarctus.

— Vous avez relâché Grillparzer alors que vous l’aviez surpris à proximité du cadavre ?

Spaur se pencha au-dessus de son bureau et, inquiet, s’accrocha à la boîte de confiseries posée sur un plan de la ville. Quand Tron était entré, le commandant de police était en effet plongé dans l’étude de l’urbanisme vénitien en compagnie de son neveu, le porte-flambeau du progrès. La carte était couverte d’épaisses lignes noires, sans doute les conduites de gaz que Haslinger projetait d’installer pour le plus grand bonheur des habitants, un réseau de traits qui barraient le labyrinthe de ruelles et de canaux.

Spaur avait écouté le rapport du commissaire avec une gêne croissante – à l’inverse de son neveu, qui ressemblait à un joueur auquel on propose une passionnante partie d’échecs. Tron pouvait littéralement voir qu’il enregistrait et analysait chacune des informations. Cette histoire le fascinait. Peut-être regrettrait-il désormais d’en avoir manqué l’épisode le plus palpitant – la nuit sur le paquebot – et de devoir maintenant se contenter de miettes.

— Il était de votre devoir de prévenir aussitôt la police militaire ! continua le commandant de police. Le colonel Pergen ne manquera pas de l’apprendre. Et alors, il va me...

Énervé, il prit une friandise, ôta le papier et engloutit une bouchée au massepain tout en disant :

— ... merenlavimpossib...

— La vie impossible ? s’assura Tron. J’en doute fort.

Il adressa un signe de reconnaissance à Haslinger qui s’était permis d’avancer la boîte de confiseries et invitait du regard le commissaire à se servir. De toute évidence, il ne savait pas que son oncle ne partageait jamais ses pralines.

— Et pourquoi ?

La mine de Spaur, qui s’était assombrie, s’éclaira de nouveau quand il vit que son subalterne déclinait d’un geste la proposition du neveu.

— Parce que dans son rapport, expliqua Tron, il n’a pas évoqué les résultats de l’autopsie. Si le conseiller est mort d’un infarctus, il ne s’agit plus d’un crime.

Haslinger se pencha au-dessus du bureau :

— Certes, mais l'autopsie ne permet pas de savoir qui a tiré. Ce pourrait très bien être Pellico.

— L'attentat est une trouvaille de Pergen. Pour quelle autre raison Pellico aurait-il tiré sur Hummelhauser ?

L'ingénieur réfléchit un instant. Puis il répondit :

— Il se peut tout à fait que le conseiller ait eu dans sa cabine des papiers compromettants pour le colonel...

Il baissa les yeux sur le plan de la ville et suivit du doigt une canalisation qui, comme le constata le commissaire avec perplexité, coupait le palais Tron en deux.

— ... mais qui nous dit, poursuivit Haslinger, que c'étaient les seuls documents qu'il ait eus en sa possession ?

Spaur fronça les sourcils :

— Tu veux dire que Hummelhauser n'avait pas seulement des papiers qui concernent le procès, mais aussi des éléments relatifs au projet d'attentat ?

Son neveu approuva d'un signe de tête.

— Je ne vois pas en quoi l'un exclurait l'autre.

— Cela signifierait, déduisit le commandant de police, que le rapport de Pergen est pour l'essentiel correct. Si l'autopsie ne permet pas de savoir *qui* a tiré sur le conseiller, ce pourrait très bien être Pellico.

— Mais cela n'explique pas l'autre mort ! objecta Tron. Du moins si l'on suppose que celui qui a tué Moosbrugger a aussi la jeune femme sur la conscience.

Haslinger releva les yeux du labyrinthe de canalisations dans lequel il s'était perdu. Il fronça les sourcils :

— Et le lieu de crime, ce n'est pas un indice ? Seul le sous-lieutenant Grillparzer savait que la cabine du conseiller n'était pas fermée à clé et contenait un cadavre.

— Justement ! remarqua le commissaire. Comme elle n'était pas fermée à clé, la porte aurait très bien pu s'ouvrir pendant la tempête.

— Ce que le meurtrier, qui ne savait que faire du corps de la jeune femme, a constaté par hasard...

Le sarcasme dans sa voix indiquait assez que Haslinger ne prenait pas cette hypothèse au sérieux.

— C'est ce que vous vouliez dire ?

— À peu de choses près, bougonna Tron.

— Donc, quelqu'un qui veut se débarrasser d'un cadavre tombe par hasard sur une cabine dont la porte s'est ouverte et qui, par hasard, contient déjà un autre cadavre.

Spaur s'appuya sur le dossier de son fauteuil en dodelinant de la tête.

— Je suis désolé, commissaire. Mais cela fait beaucoup de hasard à mon goût.

— Certes, concéda le subalterne. Mais si Grillparzer était le meurtrier de la jeune fille, il ne m'aurait pas parlé de la liste des passagers.

— Peut-être l'a-t-il fait parce que...

Le commandant de police se tut et jeta à Tron un regard aussi noir que le chocolat autour de la praline qu'il venait d'extraire de son emballage. Haslinger sourit en suggérant :

— Peut-être parce qu'il est sûr de ne pas figurer sur la liste ?

L'ingénieur replia le plan qui produisit un bruit de papier froissé.

— Comptez-vous aller à Trieste, commissaire ? À l'adresse que vous a indiquée le sous-lieutenant ?

C'était la question décisive et Tron lui était reconnaissant de l'avoir posée.

— Cela ne dépend pas de moi.

D'un geste de la main, il désigna l'autre côté du bureau, où était assis son supérieur.

— La question, réfléchit Spaur, est de savoir si cette affaire nous regarde. Dans certaines circonstances, le personnel du Lloyd Triestino est considéré comme faisant partie de la marine. Et alors, c'est à la police militaire d'enquêter.

— Dans quelles circonstances ? s'étonna Tron.

— En temps de guerre. Ou dans des situations assimilables à la guerre. Or Pergen pourrait très bien faire valoir qu'on se trouve dans une situation de ce genre.

— À cause de l'attentat ?

— Exactement.

— Et donc exiger de s'occuper de l'affaire ?

— Oui. D'un autre côté, continua-t-il de méditer, depuis combien de temps Moosbrugger se livre-t-il à ces activités ?

Le commissaire haussa les épaules et répondit :

— Tout ce que je sais, c'est qu'il travaillait sur l'*Archiduc Sigmund* depuis deux ans.

— Vous croyez vraiment qu'il existe une liste de ses clients ?

— C'est vous-même qui m'avez mis la puce à l'oreille, remarqua Tron.

— Je vous ai simplement rapporté la rumeur, se défendit Spaur. S'il est vrai qu'elle existe, cette liste ne doit pas manquer d'intérêt. Je me demande si Toggenburg y figure.

Le commandant de police fixa un instant le plafond.

— Peut-être devriez-vous envisager un voyage à Trieste, commissaire. Un voyage à caractère privé, bien sûr. Allez rendre visite à l'inspecteur Spadeni et parlez-lui de notre problème. Il n'a qu'à faire une descente à l'adresse indiquée. Pour voir d'un peu plus près ce qu'il y a dans cet appartement.

— Vous voulez dire fouiller ?

— Oui, et même de fond en comble. Accompagnez Spadeni lors de la perquisition.

— Et si nous trouvons le carnet en question ?

— Alors rapportez-le.

— Mais Spadeni pourrait refuser de me le confier ?

Spaur écarta l'objection du commissaire d'un geste de la main.

— Non, c'est exclu. Il me doit un petit service. Prenez le bateau de ce soir. Comme cela, vous serez de retour dès demain. Quand a donc lieu ce bal masqué dont tout le monde parle ?

— Dimanche soir.

— Eh bien, c'est parfait ! s'exclama le commandant.

— Ce soir, c'est l'*Archiduc Sigmund* qui part de Venise, signala Haslinger. Et demain, nous prendrons le *Princesse Gisèle*.

Il jeta au commissaire un regard rayonnant. Son oncle se tourna vers lui, surpris.

— « Nous » ? Tu veux l'accompagner ?

— J'ai une petite chose à régler à Trieste. Je pensais que tu le savais...

— Non, je ne savais pas. Mais tant mieux. Vous pourrez voyager ensemble !

Il se frotta les mains et leur jeta un regard paternel. La perspective de lire le carnet de Moosbrugger semblait le mettre d'excellente humeur.

— Allez acheter un billet au Lloyd, Tron... Mettez-le sur mon compte, ajouta-t-il, grand prince.

— Merci, baron.

— Ah oui ! Une dernière chose...

Le commandant de police sortit de son tiroir une feuille qu'il survola en fronçant les sourcils.

— Toggenburg me fait savoir que suite au projet d'attentat, il y aura ces jours-ci toute une série de razzias. Un peu partout. Ils démarrent ce soir. Je vous dis cela pour que vous soyez au courant.

— Devons-nous intervenir ? se renseigna Tron.

— Non, c'est l'affaire de l'armée. Les chasseurs croates s'en occupent.

— Et par où commencent-ils ?

— Pas chez vous. À Dorsoduro. Ils attaquent par les petits restaurants et les habitations autour du campo Santa Margherita.

Sissi s'est arrêtée un peu hors d'haleine parce qu'elle n'a pas l'habitude de marcher dans la neige épaisse. Elle porte de grossières chaussures à semelles renforcées, un manteau en laine marron appartenant à Mme Königsegg et une longue robe qui traîne par terre de sorte que l'ourlet commence à prendre l'humidité.

— Combien de temps encore ? demande-t-elle.

Cet après-midi, la neige s'est remise à tomber à gros flocons poussés dans tous les sens par les rafales, mais elle a soudain cessé il y a une bonne demi-heure, juste avant que l'impératrice ne quitte le palais royal en compagnie de Mlle Wastl et des Königsegg. Le vent est retombé, et par moments, la couche de nuages s'ouvre et laisse entrevoir une lune blafarde qui flotte au-dessus des toits.

De l'autre côté du Grand Canal, Élisabeth se sent perdue : il y a trop de *calli* et de *salizade*<sup>1</sup> qui se croisent et se divisent, trop de *campielli*<sup>2</sup> qui se ressemblent sous la chape de neige encore presque intacte. Au début, elle appréciait ce léger vertige (ce sentiment qu'éprouvent les enfants et même les adultes dans un labyrinthe), mais ensuite, ses pieds ont commencé à lui faire mal et une envie soudaine de chocolat chaud a envahi son esprit.

— La prochaine à gauche, et ensuite, nous sommes arrivés, la rassure Mlle Wastl.

Conformément aux instructions, elle a renoncé à « Son Altesse Sérénissime ». De façon générale, elle s'est d'ailleurs montrée tout à fait coopérative. Sa timidité a disparu – ce qu'Élisabeth s'explique par le fait qu'elle ne ressemble plus à Sissi.

Au palais royal, elle a passé beaucoup de temps devant le miroir, et si le motif du déguisement n'avait pas été aussi sérieux, elle y aurait pris beaucoup de plaisir. Les chaussures communes et le manteau paysan ont renforcé l'effet de ses joues de hamster. La comtesse Hohenembs ressemble maintenant à une cuisinière, si bien qu'il est tout à fait improbable qu'Ennemoser la reconnaisse.

Pour se réhabituer à parler avec la ouate dans la bouche, Élisabeth a entamé une petite conversation avec sa femme de chambre. À cette occasion, elle a appris que son fiancé est imprimeur. Comme elle, il est originaire du premier

arrondissement de Vienne. Il a été incorporé il y a un an et choisi comme ordonnance de Pergen parce qu'il parle un peu l'italien.

Il n'a pas été facile de convaincre les Königsegg à prendre part à ce projet. Cependant, une petite allusion à la hiérarchie a finalement permis de remporter la partie. Le général de division est le type même d'individu qui exécute n'importe quel ordre, aussi absurde soit-il. Sa femme et lui piétinent donc maintenant dans la neige trois mètres derrière Sissi. Il est probable, songe-t-elle, qu'en ce moment, la comtesse regrette d'avoir accepté le poste d'intendante en chef.

Ils ont convenu que le couple s'assoira à la table d'à côté. Königsegg a un revolver caché sous son manteau. Il a exigé de prendre une arme et réclame qu'ils s'habillent de la manière la plus négligée possible pour éviter de se faire remarquer.

— C'est là, annonce Mlle Wastl en s'arrêtant.

Le campo Santa Margherita, dont ils ont atteint les abords, forme une grande étendue blanche entourée de bâtiments plutôt plats qui tranchent sur le ciel nocturne. De la lumière brille à une demi-douzaine de fenêtres. Cela ne fait pas beaucoup pour un espace aussi grand qu'une place d'armes et n'aurait jamais suffi si la neige ne reflétait pas le pâle éclat de la lune. Élisabeth aperçoit alors une lueur au rez-de-chaussée d'une maison située de l'autre côté de la place, devant laquelle une silhouette se met soudain à faire signe. C'est à coup sûr Alfred Ennemoser, le fiancé de Mlle Wastl, un vrai géant, comme le constate Élisabeth au fur et à mesure qu'ils approchent.

La femme de chambre fait les présentations – la comtesse Hohenembs, Alfred Ennemoser – avec un naturel dont Sissi s'étonne encore en prenant place à une table du *Piallo Gioccolante*. Comme convenu, les Königsegg entrent quelques minutes plus tard et s'installent à la table voisine. Ils se plongent alors dans la lecture de la carte, une feuille de papier toute grasse, et leur mine s'assombrit.

« Il faut reconnaître, se dit Sissi, que l'auberge est décevante. » La seule chose qui corresponde à ses attentes, ce sont les copeaux sur le sol et les tables en bois récurées à fond. Sinon, il n'y a pas de filets accrochés aux murs, pas de gondoliers et pas de mandolines. C'est une auberge sans aucun caractère, qui aurait tout aussi bien pu être un buffet de gare. Elle contient une douzaine de tables où sont assis une dizaine de clients tout au plus, sans doute des gens du coin. Les étrangers ne viennent pas souvent dans ce quartier.

Ennemoser a commandé des tripes pour sa fiancée et lui. Quand il a demandé – car Sissi ne connaît que quelques mots d'italien – s'il y avait du chocolat chaud, l'aubergiste s'est contenté de hausser les épaules d'un air désolé. Elle a donc commandé une assiette de bouillon, car à cause de ses boules de ouate, elle ne peut pas mâcher.

Elle donne à Ennemoser tout au plus la trentaine. Il a des cheveux châtons, une moustache, des yeux marron qui pétillent d'intelligence, des cils et des sourcils clairs – c'est un homme charmant au visage aimable et franc, qu'un



nez un peu trop court et une bouche un peu trop en forme de cœur empêchent toutefois de qualifier de beau. À vrai dire, Sissi s'attendait à ce qu'il la prie de lui poser ses questions dès que le repas serait servi. Mais il se jette d'abord sur ses tripes, ce qui ne la gêne pas parce qu'elle n'est plus aussi pressée.

Peu à peu, elle se met à goûter cette escapade, indépendamment du but poursuivi. *Primo*, le bouillon est délicieux (ne pourrait-elle pas envoyer plus tard Mme Königsegg pour demander la recette ?). Et *secundo*, elle a revu son opinion sur cette *trattoria*. La comparaison qui lui avait traversé l'esprit est fautive dans la mesure où le public n'a rien à voir avec celui d'un buffet de gare. En l'espace d'une demi-heure, l'auberge s'est bien remplie et ce mélange de petit peuple et de bohème l'enchanté.

Le maigre jeune homme assis en face d'elle, en train de barbouiller une feuille, est à coup sûr un poète. Elle repère tout de suite ce genre de choses. La boucle noire qui retombe sur son front blême et le regard méditatif qu'il tourne par moments vers le plafond comme s'il cherchait un mot rare sont des signes qui ne trompent pas. Et le garçon qui vient d'entrer ne peut être qu'un gondolier pur et dur. Elle reconnaît cela au regard intrépide qu'il lance sur l'assistance et au chapeau de paille muni d'un ruban qui flotte au vent. Deux pêcheurs vigoureux aux visages anguleux et tannés par l'air de la mer ont également fait leur apparition. Ils ont pris place près de la porte, allumé de drôles de brûle-gueules, et ils tiennent maintenant des dominos dans ces mains qui tiraient encore de lourds filets quelques heures auparavant.

L'assiette d'Ennemoser est presque vide. Il est repu et peut désormais se consacrer au véritable objectif de cette rencontre, à savoir répondre à ses questions. « C'est un homme sûr de lui », pense Élisabeth. Ce manque total d'égards – elle est quand même comtesse ! – lui en impose. Elle est presque désolée de ne pouvoir lui dire qui elle est.

— Vous vouliez me voir à propos des crimes sur l'*Archiduc Sigmund* ?

Il parle assez fort pour qu'elle l'entende, mais assez bas pour que même les tables voisines ne puissent pas comprendre.

— J'ai de bonnes raisons, commence-t-elle de manière un peu sèche parce qu'elle ne sait pas quel ton adopter, de chercher à obtenir quelques informations supplémentaires au sujet de cette affaire.

— Et si j'ai bien compris... remarque-t-il avec un petit sourire, il existe à un certain niveau un réel intérêt pour ces questions.

— Vous avez parfaitement compris.

« Comme il s'exprime ! songe-t-elle. On dirait un diplomate. Les imprimeurs lisent beaucoup, cela se sent. » Certes, elle a entendu dire que ces milieux ne sont pas toujours très favorables à l'armée et à la famille impériale, mais après six ans de mariage avec François-Joseph, elle ne saurait tout à fait leur donner tort.

— Selon la version officielle, la jeune femme a été tuée par balles, poursuit-elle, mais votre fiancée a laissé entendre qu'elle est décédée d'une tout autre manière.

Élisabeth adresse à sa femme de chambre un sourire complice.

Ennemoser approuve d'un hochement de tête.

— Elle a été attachée, puis étranglée. En outre, il y a des morsures sur le buste.

— D'où tenez-vous cela ?

— D'un sergent qui était sur les lieux.

— J'ai cru comprendre que votre colonel s'est querellé avec le commissaire chargé de l'enquête. Votre sergent a-t-il rapporté quelque chose à ce sujet ?

— Il m'a simplement raconté qu'au départ, le commissaire ne voulait pas lâcher l'affaire.

— C'est tout ce que vous savez sur ces crimes ?

Ennemoser réfléchit un moment. Il retrousse les lèvres et sa bouche prend encore plus qu'avant la forme d'un cœur. Puis il reprend :

— Peut-être y aurait-il encore autre chose. Je ne sais pas si cela a à voir avec l'affaire de la Lloyd, mais ce n'est pas exclu. Lundi, le colonel a reçu de la visite. Un homme s'est présenté à son logement vers neuf heures.

— L'avez-vous vu ?

— Non. Le colonel a ouvert en personne et l'a aussitôt mené au salon. Il devait l'attendre.

— Vous n'avez pas fait le service ?

— Les verres et les boissons étaient déjà prêts. Après coup, j'ai eu le sentiment que le colonel voulait éviter que je voie son hôte.

— Et pourquoi cette rencontre pourrait-elle avoir un rapport avec ce qui s'est passé sur le paquebot ?

— Parce que j'ai par hasard entendu une partie de la conversation. J'étais dans la cuisine et je suis allé dans l'entrée pour chercher un manteau taché que je devais nettoyer.

— De quoi parlaient-ils ?

— De papiers qui avaient disparu dans la cabine du conseiller. Le colonel accusait l'inconnu de les avoir en sa possession.

— Ils parlaient en allemand ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que l'autre a dit ?

— Il a ri. Alors, le colonel a hurlé qu'il pouvait l'envoyer au gibet quand il le voulait.

— Qu'a-t-il répondu à cela ?

— Qu'il veillerait à ce que les papiers atterrissent auparavant sur le bureau de Toggenburg. Puis il a ricané de nouveau et j'ai entendu des pas dans le salon. Je suis donc retourné à la cuisine. Quelques minutes plus tard, la porte de l'immeuble s'est ouverte. J'ai regardé par la fenêtre, mais je ne voyais l'homme que d'en haut – l'appartement du colonel est au deuxième étage.

— Vous ne pouvez donc pas le décrire ?

— Je peux juste vous dire qu'il est grand et qu'il était vêtu d'une cape noire. Comme un prêtre.

— Et ils se tutoyaient ?

— Oui.

À ce moment-là, elle remarque qu'Ennemoser, qui peut observer toute la salle de l'angle où il est assis, dos au mur, ne fait plus attention à leur discussion. Elle s'apprête à ajouter quelque chose, mais il pose une main sur son avant-bras. Aux autres tables, les conversations deviennent hésitantes, puis s'interrompent. Élisabeth se retourne discrètement : le gondolier est monté sur une chaise et tend le bras.

Si ses traits marquants ne faisaient pas aussi vénitiens, elle aurait deviné plus vite ce qui se passait. Mais là, elle s'imagine pendant quelques instants qu'il va annoncer un événement important qui concerne le voisinage, un mariage ou un décès. Il a ôté son chapeau de paille muni de l'amusant ruban et découvert ainsi une coupe militaire. Ennemoser n'a pas besoin de traduire ce qu'il dit avec un terrible accent autrichien. Dès qu'il a fini, une douzaine de soldats se précipitent à l'intérieur de l'auberge. Ils bloquent les deux entrées, à l'avant et à l'arrière. Une trentaine de personnes sont prises au piège.

Prise au piège. C'est la première chose qui traverse l'esprit de Sissi. La deuxième, c'est le laissez-passer qu'elle a signé elle-même, il y a deux heures, au palais royal. La troisième, c'est la vision étonnamment précise, affreusement claire du même laissez-passer plié avec soin sur le secrétaire. Il y est toujours. Élisabeth a oublié de l'emporter !

1- Pluriel de *salizada* (ou *salizzata*). Rue pavée. (N.d.T.)

2- Pluriel de *campiello*. Petite place. (N.d.T.)

Le sergent Semmelweis adorait les razzias parce qu'elles lui rappelaient son vrai métier. Le groupe, qui comprenait trois douzaines de soldats, quatre sous-officiers et deux sous-lieutenants, s'était mis en route à neuf heures pile. C'était la deuxième auberge sur l'ordre de mission, et jusqu'à présent, tout se déroulait pour le mieux.

Déguisé comme d'habitude en gondolier, le sergent Hackl, un camarade originaire de Matrei, dans le sud du Tyrol, avait fait son annonce et une douzaine d'hommes s'étaient précipités dans la salle tandis que le reste bloquait les issues. Ils avaient fait sortir deux touristes anglais et deux locaux sans papiers qu'on allait conduire au point de rassemblement, un bâtiment en briques au milieu de la grande place sur laquelle donnait la *trattoria*.

Semmelweis en était à l'avant-dernière table et il espérait que le client n'allait pas causer de difficultés bien que ce fût mal parti. L'individu, un homme d'une cinquantaine d'années, lui avait présenté d'un air arrogant un laissez-passer du palais royal établi au nom de comte Königsegg, intendant en chef de Sa Majesté. Le sergent Semmelweis s'était demandé si l'autre ne le prenait pas pour un imbécile. Il ne fallait pas être grand clerc pour se rendre compte qu'il y avait anguille sous roche.

L'homme avait une redingote élimée et un gilet plein de taches ; son col et ses manchettes donnaient l'impression qu'il portait la même chemise depuis plusieurs jours. Son visage était rouge et boursoufflé, il transpirait si fort que la sueur lui perlait au front et lui coulait sur les tempes. En outre, il n'était plus très clair, ce qui n'était pas étonnant vu qu'il avait éclusé à lui tout seul une bouteille de vin blanc et une demi-bouteille de grappa.

Une femme était assise à côté de lui, style petite souris qui tripotait nerveusement sa fourchette. Elle n'avait pas touché à son assiette, ce que Semmelweis trouvait impardonnable car le poisson (c'est de la sole, non ?) avait l'air très appétissant. Par prudence, il avait fait un pas en arrière avant de répéter sa phrase. L'individu ne semblait pas du genre à sortir un couteau, mais on ne sait jamais.

— Veuillez vous lever et vider vos poches, ordonna-t-il à l'homme qui prétendait être l'intendant en chef de Sa Majesté.

Il s'était efforcé de prendre un ton aussi courtois qu'il l'aurait fait dans une

situation similaire lorsqu'il était encore dans le civil. Puis il attendit la réaction. Semmelweis classait les gens auxquels il avait affaire dans l'exercice de ses fonctions en trois catégories : les contrits, les impertinents et les violents. Celui-ci, estima-t-il (et il se trompait rarement !), devait faire partie du deuxième groupe : ceux qui inventent des histoires à dormir debout et exigent de parler au supérieur.

Ça ne manqua pas. L'interpellé échangea un regard avec la petite souris qui l'encouragea d'un mouvement de tête. Puis il but une gorgée de grappa et dit en s'efforçant de donner à sa voix un ton martial :

— Je veux parler à votre supérieur.

Semmelweis sourit. Il avait une recette pour les impertinents dans son genre, à savoir : pas de discussion ! Il n'eut pas besoin de donner d'ordre aux deux soldats qui s'étaient avancés derrière l'interpellé. Ils savaient ce qu'ils avaient à faire dès qu'il leur désigna le récalcitrant de la pointe du menton. Ils se placèrent des deux côtés de sa chaise et le soulevèrent comme une marionnette.

Bien sûr, l'individu se débattit comme un beau diable et jura comme un charretier – du moins jusqu'au moment où un troisième soldat eut sorti de sa poche un revolver à tambour comme ceux qu'utilisent les officiers de l'armée autrichienne. Il était chargé. Le sergent le prit, enleva les cartouches et le posa sur la table. Pendant un instant, il eut l'impression que toute l'assistance fixait l'arme à feu posée à côté de la bouteille de grappa.

— Emmenez-le ! ordonna Semmelweis d'un ton sec.

À ce moment-là, il pâlit, mais cela lui arrivait aussi à Vienne quand il était confronté à des cas difficiles.

— Et la femme ? demanda l'un des soldats.

La petite souris avait bondi de sa chaise. Elle avait les larmes aux yeux. Le sergent dit :

— Emmenez-la aussi !

Il vit les soldats confier le couple aux hommes chargés de conduire les prisonniers au point de rassemblement. Il jubila, satisfait de la tournure des événements.

À la table voisine – la dernière –, un homme tenait compagnie à deux femmes. À en juger par sa coiffure, songea Semmelweis, il pourrait bien faire partie de l'armée – quelqu'un qui aurait le droit de se promener en civil, car sinon il ne resterait pas aussi calme. L'une des deux femmes avait l'air d'une domestique qui a son jour de congé, peut-être une femme de chambre. L'autre, une grande femme mince aux yeux marron écarquillés par la peur, dont le visage faisait penser à un hamster, pouvait être une dame de compagnie ou une gouvernante. Dans le civil, Semmelweis avait développé un sens aigu des différences sociales. Jamais il n'aurait confondu une gouvernante avec une cuisinière ou une femme de chambre. Il porta la main à sa casquette :

— Vos papiers, je vous prie.

Il souriait d'un air poli, comme pour s'excuser du numéro qui venait de se

produire à la table voisine, ce qui était bien entendu stupide puisqu'il n'avait fait que son devoir. Mais pendant les razzias, il avait l'impression d'être à nouveau contrôleur de la Société des Voitures à cheval de Vienne, comme avant son incorporation trois ans auparavant.

La table sur laquelle Ennemoser avait jeté son dévolu, contre le mur de droite, était parfaite pour s'entretenir tout en gardant un œil sur le reste de l'auberge. Mais quant à s'éclipser discrètement au cours d'une razzia, il n'aurait pas pu choisir plus mal. Pour accéder à la porte de derrière, Sissi devrait traverser la salle, ce qui serait de toute façon absurde puisqu'il est évident qu'une sentinelle y est postée. En plus, il est trop tard. Le sergent qui a donné l'ordre d'emmener les Königsegg se tient devant eux et demande à voir leurs papiers.

Pendant quelques secondes, Élisabeth est en proie à une panique sans bornes qui lui interdit toute réaction et l'empêche de réfléchir. C'est presque un miracle qu'elle parvienne encore à respirer.

Il lui revient à l'esprit qu'elle n'a connu qu'une seule fois dans sa vie pareille situation. C'était le 23 avril 1854, le jour où son bateau de noces est arrivé à Nussdorf et où elle a compris, en voyant la foule immense, ce que cela signifiait d'être impératrice d'Autriche. Son futur époux l'attendait sur le débarcadère en compagnie des plus hauts dignitaires de l'État et de milliers de curieux. Elle avait essayé d'inspirer quelques bouffées du doux air printanier qui l'enveloppait encore l'instant d'auparavant et qui semblait soudain manquer. Elle percevait les cris des spectateurs, les salves d'honneur des chasseurs de Linz et les chœurs d'enfants comme s'ils étaient très loin. La seule chose qu'elle arrivait à penser était : « Je meurs. Je suis à moins de cinq lieues de Vienne, mais je ne verrai jamais la capitale parce que je serai morte avant d'y arriver. » Puis le nœud dans sa gorge avait disparu. Elle avait respiré profondément, en haletant, et elle s'était mise à pleurer au moment où François-Joseph était monté à bord, l'avait prise dans ses bras et embrassée en public.

En ce moment, Sissi se sent comme ce jour-là : c'est le même état de complète léthargie. Assise sur sa chaise, elle tient entre ses doigts blancs le petit sac dans lequel manque le laissez-passer. Elle se demande pourquoi tous les regards ne sont pas dirigés vers elle alors que son cœur bat si fort qu'on devrait l'entendre jusque sur la place. Mais à nouveau, la boule disparaît – comme sur le bateau. Son pouls sursaute encore deux fois, puis redevient régulier – même s'il continue d'être très rapide, beaucoup trop rapide. En

même temps, elle se demande s'il est vraiment souhaitable que son cœur continue de battre. Pendant un court instant, elle rêve de s'effondrer sur la table – débarrassée de tous ses soucis.

Mlle Wastl et Ennemoser ont sorti leurs permissions, que le sergent leur a rendues après y avoir jeté un bref coup d'œil. Il se tient maintenant juste devant elle et lui sourit avec gentillesse tandis que ses hommes s'apprêtent à sortir. Sissi a déjà passé en revue plusieurs fois son sac à main – une simple bourse fermée par un cordon et doublée de lin jaunâtre – et elle se met à poser un à un sur la table les objets qu'il contient : un mouchoir, un poudrier, un miroir, un éventail en satin noir et une paire de gants, des articles de médiocre qualité qui appartiennent à Mlle Wastl. Comme tout le monde peut le constater, elle n'a pas de permission sur elle.

Alors elle retourne son sac à main et le secoue au-dessus de la table – en vain. Elle le renverse – avec toujours aussi peu de succès. Il n'y a rien non plus sur le sol ni dans les deux poches de sa robe qu'elle fouille de manière fébrile. Pour finir, elle se met à pleurer. Tout d'abord parce qu'elle en a envie, et d'un autre côté, parce que cela ne peut pas faire de mal de verser quelques larmes quand on est une femme en difficulté. Ensuite, elle se mouche, ferme les yeux aussi fort que possible et attend un miracle.

Quand elle rouvre les paupières, le miracle se tient devant elle. Il porte un uniforme des chasseurs croates, n'est pas très grand et a des incisives qui font penser à des touches de piano. Le miracle prend position dès qu'il sent posé sur lui le regard d'Élisabeth. Il claque des talons et salue. Puis il jette au sergent Semmelweis un coup d'œil assassin, met la main dans sa poche et en sort un mouchoir d'une blancheur virgine.

— Si Son Excellence veut bien me permettre ?

Il sourit et plisse ses petits yeux de souris. Elle voit ainsi que c'est toute sa dentition qui ressemble à un clavier. Elle prend alors le mouchoir et s'en tamponne les yeux.

— Je ne croyais pas que je vous reverrais si vite, lieutenant.

Elle émet un petit rire gêné. Les boules de ouate ont quelque peu glissé, mais elle parvient sans mal à les remettre en place du bout de la langue.

— Vous avez eu des problèmes avec l'un de mes hommes ? l'interroge-t-il.

Elle secoue la tête et adresse un regard bienveillant au sergent qui observe la scène bouche bée.

— Je crains que ce soit moi qui pose problème à l'un de vos hommes...

À nouveau, elle fait entendre un petit rire gêné.

— Comment cela ? s'étonne-t-il en fronçant les sourcils.

— Il semble que j'ai oublié mon laissez-passer.

C'est même sûr, et puisqu'il en est ainsi, les larmes lui montent à nouveau aux yeux. Elle ne fait pas le moindre effort pour les retenir.

— Je croyais déjà que j'allais être emmenée comme ce... (elle fait une grimace désespérée) ... comme ces personnes de la table d'à côté.



— Le couple de la table voisine a importuné Son Excellence ?

— Pas du tout, mais que va-t-il leur arriver ?

Kovac hausse les épaules.

— Nous les retenons à la Scuola dei Varotari jusqu'à ce que nous ayons établi leur identité.

— Et qu'allez-vous faire de moi ?

— Que veut dire Son Excellence ?

— Vous allez m'incarcérer, moi aussi ?

Élisabeth adresse au sous-lieutenant un regard charmeur. Il répond par un sourire flatté.

— J'ai l'honneur de connaître Son Excellence. Il n'y a aucune raison qu'on l'arrête.

— Je peux donc rentrer ?

Il s'incline.

— Mais bien entendu.

Une demi-heure plus tard, Élisabeth tient dans la main un laissez-passer vierge que Mlle Wastl est allée chercher dans le salon des Königsegg. Sous les arcades des Nouvelles Procuraties, elle se sert du dos d'Ennemoser comme d'un pupitre tandis que sa femme de chambre tient le pot rempli d'encre. Puis elle se dirige vers le palais royal. Quand elle montre son autorisation, l'officier de service se contente d'y jeter un bref coup d'œil et se replonge aussitôt dans la lecture de son roman.

Un anticyclone dominait le nord de l'Adriatique. Il progressait en direction d'une dépression située au niveau de Livourne. Il chassait ainsi vers le sud les quelques nuages qui recouvraient le golfe de Trieste de sorte qu'en ce 18 février 1862, l'*Archiduc Sigmund* suivait sa course sous un ciel étoilé.

D'humeur guillerette, Putz se tenait, peu après minuit, derrière le comptoir où il coupait du jambon fumé. Le commissaire regardait la lame qui brillait dans la lumière de la lampe à pétrole suspendue au plafond. On aurait pu lire un roman à travers les tranches. Putz disposait d'un couteau extrêmement bien affûté, se dit Tron, juste comme pouvait l'être celui avec lequel Moosbrugger avait été tué.

Le salon était rempli de passagers qui prenaient une boisson ou une collation avant d'aller se coucher. Le commissaire était assis à une petite table ronde en compagnie de Haslinger et il se demandait si le bateau tanguait parce qu'ils avaient quitté la lagune ou parce qu'ils en étaient déjà à leur troisième bouteille de champagne.

La dernière fois qu'il avait vu l'*Archiduc Sigmund*, le salon ressemblait à un champ de ruines, jonché de verres cassés et de meubles brisés. Il était maintenant surpris par l'élégance du décor et la rapidité avec laquelle l'Arsenal avait remis le paquebot en état. Le mobilier avait été changé dans son intégralité. On avait repassé une couche de vernis sur les boiseries en acajou aux teintes rougeâtres, remplacé par du velours lilas le tissu marron de la banquette circulaire située au centre de la pièce et mis une vitre teintée à la verrière par laquelle s'infiltrait la lumière des lampes du pont supérieur, qui jetait des reflets multicolores sur les uniformes blancs des officiers.

Tron se resservit d'un geste machinal en se demandant s'il devait proposer le tutoiement à son compagnon de voyage. Quel était son prénom déjà ? Watzlaff ? Ignatz ? Triglav ? Oui, mais alors, ils devraient boire à l'amitié en s'entretenant les bras comme le faisaient les Allemands.

À la table voisine, un groupe de chasseurs impériaux était en train de se saouler. D'ici une heure, on ne serait plus surpris de rien dans ce salon. Haslinger (Triglav peut-être ?) le sortit de ces considérations stériles en lui demandant : — Croyez-vous vraiment que Moosbrugger prenait des notes sur chacun de ses clients ?

- Je ne saurais rien exclure. C'était un pédant.
- En savez-vous plus, maintenant, sur cette adresse à Trieste ?
- Non. Juste le nom de la femme avec laquelle il vivait.
- Schmitz. 4 via Bramante.

L'ingénieur sourit. Il était visiblement fier de son excellente mémoire.

- Je suis prêt à parier que Grillparzer figure sur la liste.
- Spaur vous a-t-il dit quelque chose à son sujet après mon départ ? se renseigna le commissaire.

Haslinger fit une moue sceptique.

- Non. Je suppose que l'affaire lui paraît trop risquée.
- Donc, il croit que c'est le sous-lieutenant qui a tué la jeune femme, mais il ne veut rien entreprendre ?
- Oui, c'est mon impression.
- Et pourtant, il veut avoir le carnet.
- À condition de ne pas se mouiller. Il n'est pas responsable de ce que vous entreprenez à titre privé.

— Mais pourquoi veut-il cette liste ?

Son interlocuteur prit la bouteille dans le seau à champagne et le resservit.

— Il aimerait savoir si Toggenburg faisait partie des clients de Moosbrugger et avoir la preuve que tous les apôtres de la morale qui le regardent de travers ne sont en rien meilleurs que lui.

Tron voyait à quoi le neveu faisait allusion. Sa relation avec la fille d'un aubergiste de Castello était un secret de Polichinelle.

— Et il n'y a pas d'autre raison ?

— Je ne crois pas que mon oncle veuille avoir la liste pour reprendre l'affaire du Lloyd Triestino.

— Que va-t-il faire si le nom de Grillparzer y figure ?

Haslinger jeta à Tron un regard amusé :

— Je croyais que vous le teniez pour innocent, commissaire !

— Ce ne serait pas la première fois que je me trompe.

Il but quelques gouttes.

— Une seule chose est sûre. C'est que si cette liste existe, elle contient le nom du meurtrier.

Après coup, Haslinger dirait qu'il n'avait pu s'empêcher de penser à un animal de la jungle bondissant hors du feuillage. De fait, Tommaseo marchait avec lenteur quand il les aperçut à travers les hauts palmiers disposés entre les tables du salon et se jeta sur eux à grandes enjambées. Ses yeux gris passèrent avec mépris sur le seau à champagne. Il était vêtu d'un habit de moine en drap anthracite, noué à la taille par une corde. Sur sa poitrine, une simple croix pendait au bout d'une chaîne. On aurait dit un acteur déguisé en homme d'Église.

— Mon lieutenant ! dit-il en saluant Haslinger.

Le commissaire fut étonné qu'ils se connaissent. Le prêtre se tourna alors

vers lui : — C'est affreux, ce qui est arrivé à Moosbrugger. Êtes-vous en charge de l'affaire ?

Tout à coup, il parlait allemand.

— Le personnel du Lloyd relève de la police militaire, répondit Tron sans rien laisser voir de sa surprise. Nous leur avons cédé le dossier. Mais comment savez-vous que Moosbrugger a été assassiné ?

— Le père Ignazio de San Stefano m'a mis au courant. Y a-t-il déjà un suspect ?

— Non, pas encore.

Tommaseo balançait la tête d'un air songeur.

— Vous souvenez-vous de notre conversation au presbytère ?

Il fit un sourire froid, à peine perceptible, sans que ses yeux ne perdent rien de leur dureté.

— Oui, bien sûr !

— Je vous ai parlé du péché et je vous ai dit que personne ne pouvait échapper à la vengeance divine.

Il fixait Tron d'un regard sombre.

— Eh bien, le Seigneur a rendu justice plus vite que nous ne nous y attendions.

— Vous voulez dire que l'assassin de Moosbrugger était...

Comment avait-il dit déjà ?

— ... l'instrument de Dieu ?

— Oui, il a accompli la volonté du Seigneur, confirma Tommaseo avec une grimace.

— Cela implique-t-il à nouveau que Dieu tende sa main protectrice au-dessus de son instrument ?

Le regard du prêtre devint alors méfiant.

— Les voies du Seigneur sont impénétrables. La seule chose que je sache, c'est que nous avancerons à tâtons jusqu'au retour du Rédempteur. D'ici là, nous ne voyons que *per speculum in enigmatē*.

Il s'interrompt et ses lèvres esquissèrent un rictus morose. Puis il fit demi-tour et quitta le salon.

Haslinger fronça les sourcils.

— Qu'entend-il par là ? *Per speculum in enigmatē* ? Par un miroir dans l'obscurité ?

— Qu'un criminel peut rester introuvable. Du moins en ce bas monde. Voilà ce qu'il voulait dire. Mais comment le connaissez-vous ?

— Tommaseo est un ancien officier de l'armée autrichienne. Nous étions dans le même bataillon à Peschiera au milieu des années 1840. Il a donné sa démission en 1850.

— L'avez-vous beaucoup fréquenté ?

— Rien que sur le plan professionnel. Sinon nous ne nous parlions presque jamais.

— Je pensais qu'il était vénitien.

— Son père était capitaine de cavalerie dans l'armée autrichienne et sa mère italienne. Il a été conçu hors mariage. Plus tard, son père a voulu officialiser la relation et le reconnaître, mais Tommaseo a refusé. Il a gardé le nom maternel.

— J'étais stupéfait de l'entendre parler allemand, avoua Tron.

— Il est parfaitement bilingue. Mais il déteste cette langue autant que son père.

— Que pensez-vous de lui ? voulut savoir Tron.

— À quel point de vue ?

— Tous ces discours sur la justice divine, n'est-ce pas grotesque ? Et l'allusion au fait que le crime ne sera jamais élucidé ? Je me demande s'il a dit tout ce qu'il sait...

— Pourquoi devrait-il couvrir l'assassin de Moosbrugger ?

— Parce qu'il le tient pour un instrument dans les mains du Seigneur. Quelle impression vous faisait-il à l'époque ? À l'armée ?

L'ingénieur se tut un moment, puis il répondit :

— Le sous-lieutenant Tommaseo n'était guère apprécié. Il se tenait toujours à l'écart, ne buvait pas, ne jouait pas. Je crois qu'il haïssait l'armée. Mais cela ne veut rien dire. C'est le cas de beaucoup de gens.

— De beaucoup d'Italiens en tout cas, confirma Tron.

— Et de beaucoup d'Autrichiens, ajouta l'autre.

— Pourquoi a-t-il donné sa démission ?

— Je ne sais pas. À ce moment-là, je n'avais déjà plus rien à voir avec l'armée.

Le directeur de l'Imperial Continental Gas Association changea de sujet :  
— Allez-vous vous rendre à la questure demain matin ?

— Si nous arrivons bien à neuf heures, j'y serai au plus tard à dix, répondit Tron. Dans ce cas, nous pourrions être dans l'appartement de Moosbrugger à midi. Et si Mme Schmitz ne fait pas de difficultés, nous en avons pour deux heures. De cette manière, je pourrais rentrer comme prévu dès le soir.

Haslinger prit à nouveau la bouteille.

— Encore une goutte ?

Tron devait reconnaître que ce vin français était excellent. Le seul bruit de la bouteille contre le seau à champagne était en soi enivrant. Il tendit sa coupe par-dessus la table.

À voir sa tête, note Élisabeth, on dirait que Königsegg a été durement frappé par le destin. Le petit déjeuner qu'il prend avec sa femme dans le salon de l'impératrice, sur le coup de dix heures, se compose d'un hareng et d'un cornichon. Il boit de l'eau plate et mord de temps à autre dans une tranche de pain grillée. Le teint rougeâtre qu'il avait hier en sortant du *Piallo Gioccolante* encadré par deux sergents a cédé la place à un vert-de-gris maladif. Au lieu de son éternelle redingote, il porte aujourd'hui son uniforme de général de division, comme au lendemain d'une débâcle. Désormais, après toutes les défaites que l'armée autrichienne a subies dans les dernières années – Magenta, Solferino, Saint-Martin –, il y a en plus, pour lui, l'affront du campo Santa Margherita.

Le comte et la comtesse sont rentrés au palais royal peu après minuit. Les souffrances qu'ils ont endurées n'ont apparemment rien eu d'intenable. À peine relâché, Königsegg a été reconnu par l'un de ses camarades et une gondole des chasseurs de Linz (l'idée que des chasseurs alpins possèdent une gondole amuse l'impératrice) a ramené le couple du rio di San Barnaba jusqu'à la Fabbrica Nuova. Pourtant, la comtesse est revenue la mine renfrognée, comme si son honneur était perdu et que c'était la faute de son époux.

— Lundi soir, explique Élisabeth, le colonel a reçu la visite d'un homme qui dit être en possession des documents. Ennemoser les a espionnés depuis le couloir où il se trouvait pendant que Pergen s'entretenait avec son hôte dans le salon.

Le général cligne de ses petits yeux rouges.

— Cet homme était-il à bord de l'*Archiduc Sigmund* ?

— Cela m'en a tout l'air. D'après Ennemoser, Pergen l'a menacé de l'envoyer au gibet s'il ne lui donnait pas les papiers.

— Cela paraît normal quand on songe qu'il s'agit d'un attentat visant un membre de la famille royale, fait remarquer Königsegg.

— C'est ce qu'on pourrait tout d'abord croire. Mais plus après la réponse de l'inconnu.

— Qu'a-t-il dit ?

— Qu'il veillerait à ce que Toggenburg ait les documents avant qu'on le

pende. Et ensuite, il paraît qu'il a poussé un rire sardonique.

— Attendez !

Le général se frotte la tempe.

— Pergen ne veut pas que des documents relatifs à un attentat contre Son Altesse Sérénissime tombent entre les mains de Toggenburg ? Pourquoi cela ?

— Parce que ces papiers n'ont rien à voir avec un attentat contre ma personne ! On dirait bien que le colonel a monté cette histoire de toutes pièces.

— Mais alors, qu'y a-t-il dans ces papiers ?

— Je n'en sais rien, répondit l'impératrice. Mais selon toute vraisemblance, ce sont des documents compromettants.

— Et pourquoi prétendait-il pouvoir envoyer l'inconnu au gibet ? s'interrogea Königsberg.

— Sans doute peut-il prouver qu'il a commis les crimes sur l'*Archiduc Sigmund*.

— Avez-vous le moindre indice concernant l'identité de cet homme ?

Elle secoua la tête.

— Non. Ennemoser ne l'a pas vu. Nous savons juste qu'il parle allemand et qu'il tutoie Pergen. En outre, il y a des chances que son nom figure sur cette feuille.

Elle montre un papier posé sur la table.

— C'est la liste des passagers de première classe que le fiancé de Mlle Wastl a recopiée chez Pergen en prévision de notre rencontre.

Sissi tourne alors les yeux vers le comte :

— Où puis-je apprendre quelque chose sur les membres de l'armée sans que cela soit trop visible, général ?

— À Vérone, Altesse Sérénissime. Aux archives militaires. Il y a là un dossier sur chacun des officiers qui a séjourné en Italie. Cela dit, ces messieurs les conservateurs protègent leur fonds comme s'il s'agissait des bijoux de la Couronne.

— Que faut-il en principe pour consulter un dossier ?

— Cela dépend de la manière dont il a été classé. Si les documents ne sont pas déclarés secrets, il suffit de s'adresser au directeur. Évidemment, il faut une demande écrite justifiant les raisons de la requête. Ensuite, le directeur met un commentaire sur la demande provisoire et la transmet à un sous-officier qui sort le dossier et remplit un formulaire.

Le général ouvre le premier bouton de son uniforme et boit une gorgée d'eau.

— Celui-ci précise la taille du dossier – à savoir le nombre de pages –, la durée probable de l'emprunt et le statut du document. Ce formulaire est alors adressé au service d'où est partie la demande, lequel, après en avoir pris connaissance, remplit une demande définitive, ce qu'on appelle un double de requête. Une fois que les autorités supérieures ont donné leur accord par écrit, le double de requête peut être suivi d'effet, ce qui dure en général entre quatre

et six mois. À moins qu'on ne connaisse quelqu'un aux archives militaires.

L'impératrice fronce les sourcils.

— Il suffit peut-être que je connaisse quelqu'un qui connaît quelqu'un ?  
Qu'en est-il de vous, général ?

— Un de mes cousins dirige le service central des fiches.

— Et quand part le prochain train pour Vérone, général ?

L'évocation de son grade laisse à prévoir un ordre imminent.

— À douze heures, Altesse Sérénissime.

Et en effet, le ton de l'impératrice ne tolère désormais plus aucune objection.

— Eh bien, prenez-le et allez faire un petit tour aux archives !

Il sait que toute résistance serait absurde. En outre, il a encore un peu mauvaise conscience à cause d'hier soir.

— Quels actes Son Altesse Sérénissime souhaite-t-elle consulter ?

— Ceux du colonel Pergen et de ce sous-lieutenant Grillparzer qui figure sur la liste.

Königsegg s'incline. En se penchant, il se sent encore un peu mal, mais il va quand même mieux que ce matin, où il a failli s'effondrer devant sa table de toilette et a été obligé de s'asseoir sur le bord de son lit pendant que son valet de chambre le lavait.

— Une dernière chose, général !

— Oui, Altesse Sérénissime ?

— Ennemoser a aperçu le mystérieux invité par la fenêtre. C'est-à-dire d'en haut et dans l'obscurité. Il m'a dit que l'homme portait un manteau noir comme ceux des prêtres.

— Pourquoi Son Altesse Sérénissime évoque-t-elle soudain ce détail ?

— Parce que la liste comprend aussi le nom d'un religieux. S'il a été aumônier, il a un dossier à Vérone, n'est-ce pas ? Tenez, prenez la liste avec vous et vérifiez-les tous !

Dès qu'ils seront dans leur suite, songe-t-elle, les Königsegg ne manqueront pas de se demander pourquoi elle veut avoir ces dossiers dès demain matin. La raison en est toute simple, mais elle n'a pas l'intention de la leur révéler. Du moins, pas avant demain midi.

Elle s'approche de la fenêtre. Le plafond nuageux qui bouche le ciel depuis ce matin s'est entrouvert. Elle aperçoit le soleil au-dessus de la Dogana et de la Salute aux toits couverts de neige. Un bateau à vapeur grec (elle voit le drapeau qui flotte en poupe) sort du canal de la Giudecca et avance avec lenteur dans le bassin de Saint-Marc, tirant derrière lui une traînée de fumée noire. Les gondoles s'écartent sur son chemin et balancent au gré des vagues qu'il laisse derrière lui.

« C'est bizarre, pense-t-elle, depuis ces crimes horribles et depuis que Toggenburg cherche à m'écarter, je me sens vraiment bien. »

Quelques minutes plus tard, en entrant dans le salon pour débarrasser, Mlle Wastl surprend l'impératrice en train de rire à gorge déployée devant la



fenêtre. Quand sa maîtresse lui rappelle la figure du général Königsegg au moment où les deux sergents l'ont emmené, elle est obligée de rire à son tour. À vrai dire, elle préfère la comtesse Hohenembs, mais parfois, l'impératrice est bien aussi.

Toutes les cinq minutes, Emilia Farsetti se levait de sa couche et regardait par la fenêtre. À travers les barreaux, elle apercevait un toit couvert de neige, puis derrière quelques bâtiments en terrasse, et derrière eux la lagune. Elle grelottait de froid et de peur. La cellule était à peine plus grande que l'étroite planche sur laquelle elle avait passé la nuit. À l'aube, quand son cœur avait commencé à battre la chamade, elle avait cru qu'elle devenait folle. Elle avait entendu parler de gens qu'il suffisait d'enfermer dans une petite pièce pour qu'ils perdent la raison. Elle savait désormais qu'elle en faisait partie.

La veille, le colonel Pergen était venu l'arrêter au *Florian* et, en début de soirée, l'avait fait enfermer dans la prison militaire de l'île Saint-George. Par précaution, elle avait dissimulé ce qu'il recherchait dans le fond d'un *sandalo* amarré dans la sacca della Misericordia à l'autre extrémité de Venise. C'était la meilleure planque du monde. Jamais il ne la trouverait. Et pourtant, elle se disait que son idée n'avait pas été si heureuse que ça.

Dans la cabine de l'*Archiduc Sigmund*, elle s'était emparée des deux enveloppes par pur réflexe. Le sort des femmes dans sa situation dépend de leur vitesse de réaction et elle n'avait donc rien à se reprocher. Mais ensuite, elle avait vraiment commis toute une série d'erreurs dont la première était d'avoir sous-estimé le colonel Pergen.

Le dimanche, personne n'avait manifesté le moindre intérêt pour le témoignage d'une femme de ménage hystérique. Elle était donc rentrée chez elle, s'était assise à la table de cuisine et avait examiné son butin. Elle aurait bien sûr préféré une bague ou un beau mouchoir (ce n'était pas difficile à revendre), mais des enveloppes marquées de couronnes dorées pouvaient contenir toutes sortes de choses – et pourquoi pas de l'argent ?

Par malheur, il n'y avait dans la première qu'une feuille dont seul le recto était utilisé (c'était de l'allemand) avec une signature indéchiffrable (du moins à première vue). L'allemand d'Emilia Farsetti n'était pas très bon et il lui fallut une demi-heure pour comprendre qu'il s'agissait d'une lettre de l'empereur adressée à son épouse. La victime devait être son coursier.

L'autre enveloppe contenait une douzaine de feuilles de papier ministre pliées en deux qui la laissèrent tout d'abord perplexe. On aurait dit un rapport destiné au commandant en chef des troupes autrichiennes stationnées à

Venise. Après avoir survolé le premier document, elle ferma la porte de son appartement à double tour et tira les rideaux. Quelques heures plus tard, après avoir lu le tout au moins dix fois, elle était convaincue de pouvoir en tirer une belle somme.

Le premier document était un rapport de cinq pages sur les coulisses d'un procès qui avait abouti, trois ans auparavant, à l'acquittement d'officiers de haut rang dans les services logistiques de la subdivision militaire de Vérone. Le procureur de l'armée qui avait représenté l'accusation, un certain colonel Pergen, avait manipulé les pièces en faveur des accusés et reçu un généreux dessous-de-table.

Le reste du dossier consistait en lettres provenant de quatre banques différentes qui attestaient le versement de sommes importantes sur le compte de cet officier au mois d'octobre 1860. Deux d'entre elles se situaient à Zurich, la troisième à Paris et la quatrième à Berlin. Emilia Farsetti s'était demandé ce qui avait pu les pousser à délivrer un tel renseignement, mais cela ne changeait rien au fait que le colonel était perdu.

Elle ignorait aussi qui était ce Pergen et s'il vivait à Venise, mais il ne lui fallut pas longtemps pour le découvrir. Dès le mercredi, elle savait qu'il y avait un colonel Pergen dans l'état-major du commandant de place. Le jour même, elle rédigea une lettre qu'elle déposa à la Kommandantur. Elle avait écrit qu'elle était en possession de documents relatifs au procès de Vérone et suggérait un rendez-vous au café *Florian* peu après neuf heures le lendemain matin – un moment où il n'y a encore presque personne. Elle attendrait dans la salle mauresque et lirait la *Gazzetta di Venezia*.

Ce jeudi matin-là, elle était la seule cliente qui lût ce journal dans cette pièce. Pergen, accompagné d'une demi-douzaine de chasseurs croates, n'eut donc aucun mal à l'identifier. Les militaires la conduisirent aussitôt chez elle, fouillèrent l'appartement pendant trois heures, mais ne trouvèrent rien, bien entendu. En fin d'après-midi, quand ils enfermèrent Emilia Farsetti dans une cellule de l'île Saint-George, ils connaissaient l'adresse de sa mère, de ses deux frères et de sa meilleure amie. Pergen ne lui avait pas caché qu'il irait aussi chez eux faire une perquisition.

La prisonnière avait posé les mains sur le rebord de la fenêtre et regardait la buée qui se formait sur la vitre quand elle respirait. Une mouette passa dans son champ de vision et disparut dans la brume. La veille, elle avait perdu tout repère à l'intérieur du bâtiment. La lumière du matin venait de la gauche ; donc, elle devait avoir vue sur le sud de la lagune et le Lido devait se trouver quelque part dans le brouillard. Ses accès de panique se faisaient de plus en plus fréquents et de plus en plus longs. Encore vingt-quatre heures et elle dirait sans doute au colonel Pergen où se trouvait sa planque.

L'inspecteur Spadeni était un petit homme rondouillard qui avait une prédilection pour les gilets à fleurs bariolés et une répugnance pour les prêtres et les soldats. Cette préférence et le fait qu'il ne portait presque jamais de redingote l'avaient jusqu'alors empêché d'obtenir le grade de commissaire. Sa répulsion lui avait en revanche déjà valu deux fois une sanction. Spadeni adorait les romans français et s'ennuyait vite. Depuis qu'il avait dévoré *Les Mystères de Paris*, il savait que Trieste était vraiment un trou – la province la plus profonde, complètement attardée du point de vue criminalistique.

Quand il entra, Tron le trouva assis à son bureau en train de faire trois choses en même temps : écrire, manger et fumer. De la main droite, il remplissait une grande feuille de papier ministre. De la gauche, il portait une aile de poulet à sa bouche. Pour le reste, il n'avait pas besoin de troisième main car le mégot pendait à la commissure de ses lèvres et se balançait au rythme des mouvements de sa mâchoire. Spadeni était sans doute le seul fonctionnaire de police dans tout l'Empire autrichien qui parvint à garder son cigare allumé d'un bout à l'autre de son repas.

— Commissaire Tron ?

Le Vénitien salua d'un signe de tête et regarda autour de lui. La pièce, située au rez-de-chaussée de la questure, était petite. Une unique fenêtre donnait dans un puits de lumière. En dehors du bureau, du fauteuil de l'inspecteur et d'une chaise pour les visiteurs, la pièce ne contenait que deux grandes étagères où des dossiers s'entassaient.

L'incontournable portrait de François-Joseph était accroché près de la fenêtre. Mais si le degré d'inclinaison du cadre voulait dire quelque chose sur le degré de résistance du fonctionnaire, pensa Tron, Spadeni faisait partie de l'aile militante de l'opposition. En outre, non seulement le tableau était bancal, mais en plus, le verre était cassé au beau milieu du visage de l'empereur.

— Spaur m'a prévenu par télégraphe, expliqua l'inspecteur en dévisageant son collègue avec curiosité.

Il se leva avec une souplesse étonnante et avança la chaise à l'intention de Tron. Puis il revint derrière son bureau et plia en deux la feuille sur laquelle il écrivait.

— Vous venez pour l'affaire du Lloyd Triestino, n'est-ce pas ?

Ses yeux lançaient maintenant des étincelles presque lubriques.

— Il s'agit d'une affaire qui a peut-être un rapport avec celle du Lloyd, rectifia le commissaire. Le chef steward de l'*Archiduc Sigmund* a été assassiné. On lui a tranché la gorge, hier, dans son appartement.

— Mon Dieu !

On aurait dit qu'un invisible marionnettiste le redressait dans le fauteuil où il était jusqu'alors posé comme un pot de fleurs. Il lâcha l'aile de poulet. De la cendre tomba de l'extrémité de son cigare et se répandit sur son assiette. Difficile de dire si son visage exprimait la jalousie ou l'effroi.

— Voyez-vous un rapport entre ce crime et les activités annexes de Moosbrugger ? demanda l'inspecteur qui savait donc comment s'appelait la victime et à quel commerce elle se livrait sur le paquebot.

— Sans doute a-t-il été tué par l'un de ses clients, répondit Tron. Peut-être par celui qui a violé et étranglé la jeune fille.

— Mais je croyais qu'on l'avait arrêté !

— Je crains que ce ne soit pas le bon.

— Et que puis-je faire pour vous ? s'enquit l'inspecteur avec convoitise.

— Moosbrugger vivait ici avec une certaine Mme Schmitz. Dans la via Bramante. C'est peut-être là que se trouve le carnet dans lequel il prenait des notes sur ses clients.

— Et vous voulez y aller pour perquisitionner ?

Le commissaire secoua la tête.

— Pas moi, mais *vous*. J'aimerais que *vous* y alliez et que *vous* fassiez une perquisition. Moi, je suis ici à titre privé. On m'a retiré l'affaire.

— Mais vous m'accompagnez ?

— Bien sûr, mais de manière officieuse.

Soudain, quelque chose traversa l'esprit de l'inspecteur. Tron pouvait littéralement suivre sur son visage les idées qui le travaillaient.

— Cette jeune fille violée et étranglée, commissaire, avait-elle des morsures sur le buste ?

— Comment le savez-vous ?

— Je ne sais rien. Je pense juste à un crime semblable qui a eu lieu cet été à Vienne.

— Vous parlez de l'affaire de la gare de Gloggnitz ? Il hocha la tête.

— On nous a tenus au courant parce qu'il n'était pas exclu que l'assassin se soit ensuite rendu à Trieste.

L'inspecteur se leva et retourna un tas de dossiers sur l'une des étagères. Il finit par trouver celui qu'il recherchait et le tendit à son collègue en se rasseyant. Sur la couverture, il était écrit en lettres majuscules : JOSEPHA GSCHWEND, 12/08/61. La date des faits sans doute. Au-dessous, on pouvait lire : « Vienne, gare principale de Gloggnitz » et les initiales de l'agent qui avait mené l'enquête. Le dossier comprenait sept feuilles couvertes d'une fine écriture de greffier ainsi qu'une liste de destinataires.

Josepha Gschwend, 28 ans, née à Neuenbourg sur le Danube, morte le 12 août 1861 à l'hôtel *Ferdinand*. L'assassin l'avait attachée, violée (il y avait quelques détails extraits du rapport d'autopsie sur les morsures dont le buste était couvert) et enfin étranglée. Ni le portier ni les sous-officiers logés au même étage (un groupe de chasseurs carinthiens) n'avaient rien remarqué de suspect. Un prêtre aussi avait passé la nuit à cet étage, mais on n'avait pas pu le retrouver. Voilà qui était intéressant, pensa Tron. Très intéressant.

L'inspecteur devait avoir eu la même idée, car il demanda : — Y avait-il un prêtre à bord de l'*Archiduc Sigmund* ?

— Le père Tommaseo de San Trovaso, répondit le commissaire.

— Et vous l'avez interrogé ?

Tron fit non de la tête.

— On m'a retiré l'affaire avant que je ne fasse sa connaissance.

— Et quel genre d'homme est-ce ?

— Je l'ai vu hier sur le navire, répondit Tron. On ne peut pas dire que la mort de Moosbrugger l'ait laissé inconsolable.

— Hier ? Sur le navire ?

Spadeni se pencha au-dessus de son bureau.

— Vous voulez dire que ce Tommaseo est à Trieste ? En ce moment ?

Le Vénitien haussa les épaules.

— Ça, je ne peux pas vous le dire. Peut-être a-t-il continué sa route en direction de Vienne ?

L'inspecteur s'était levé. Il fit le tour de son bureau et mit une redingote marron clair au-dessus de son gilet à fleurs. Il avait le visage radieux et se frottait les mains d'excitation. Puis il sortit soudain un revolver.

— Il n'y a pas de temps à perdre, commissaire.

— Je ne comprends pas...

— Peut-on être certain que le père Tommaseo n'ait pas eu connaissance de cette adresse ? Et qu'il n'ait pas eu la même idée que vous ?

— Non, mais...

— Vous voyez ! Si nous arrivons trop tard, il y aura peut-être un nouveau cadavre et le carnet de Moosbrugger aura disparu.

Son visage brillait comme un arbre de Noël.

— Qu'attendez-vous ?

Grande, corpulente, les cheveux blonds noués en chignon, le manteau bleu marine tendu au niveau de sa puissante poitrine, Mme Schmitz montait en haletant l'escalier qui menait à son appartement via Bramante et les marches tremblaient sous ses pas. Au premier étage, elle se demanda si elle devait déjà mettre à chauffer l'eau pour les pâtes. Parfois, quand le vent soufflait du sud-ouest, l'*Archiduc Sigmund* faisait la traversée en moins de neuf heures et la sonnette retentissait alors plus tôt que prévu. Plus vite l'eau bouillait, plus vite ils mangeaient, et plus vite ils étaient au lit. Ce n'était pas l'aspect le plus important de leur relation, mais certains jours, à peine était-elle levée qu'elle ne pensait plus qu'à cela.

Depuis six ans qu'elle était veuve, ils se voyaient deux fois par semaine. Elle appréciait sa fiabilité et sa maniaquerie, et sans doute en allait-il de même pour lui. Comme elle le trouvait attirant et vice versa, ils avaient échangé quelques paroles à l'enterrement de son mari (qui avait travaillé dans les bureaux du Lloyd à Trieste). Quelques jours plus tard, il lui avait rendu une visite de condoléances. Celle-ci fut suivie d'une deuxième, puis d'une troisième. La quatrième ne pouvait plus être qualifiée de condoléances bien qu'il l'eût plus consolée cette fois-là que pendant les trois autres réunions.

Il ne parlait jamais de son travail, ce qui signifiait sans doute que son métier n'avait pour lui aucune importance, et elle ne voyait pas de raisons de poser de questions. Parfois, songea-t-elle, il poussait trop loin le goût du secret, par exemple quand il l'exhortait à ne parler à personne de leur relation. Peut-être cela tenait-il à ses convictions religieuses, car on ne pouvait nier qu'ils vivaient dans le péché.

Dans le péché : à vrai dire, elle aurait dû tout avouer au père Anselme, son beau confesseur de San Silvestro qui faisait de merveilleux prêches sur la Vierge Marie, mais alors, il aurait sans doute exigé d'elle qu'elle renonce à cette liaison, et ça, c'était hors de question. Elle croyait ferme au Rédempteur et à l'Immaculée Conception, mais elle ne croyait pas qu'il fallût tout confesser.

Arrivée au dernier étage, elle glissa la clé dans la serrure et la tourna vers la gauche. Le mécanisme produisit sa coutumière succession de cliquetis et la porte s'ouvrit. Un détail surprit cependant Mme Schmitz : elle n'avait fait

qu'un tour. Or elle était sûre d'avoir comme d'habitude fermé à double tour. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : Moosbrugger était rentré beaucoup plus tôt que d'habitude et avait utilisé le double.

Mme Schmitz s'avança dans l'entrée et sentit une petite palpitation joyeuse. Bien sûr, il était stupide, à son âge, d'éprouver des sentiments de jouvencelle, mais parfois, il suffisait qu'elle pense à ses larges épaules et à son profil aquilin pour être tout excitée. Elle fit deux ou trois pas en s'efforçant de dissimuler sa hâte. Elle ôta son manteau devant le miroir et contrôla sa coiffure, un édifice complexe, mais de bon goût, de cheveux teints en blond et tenus par une longue tige en ébène. Son nez luisait ; elle jugea indiqué de remettre un peu de poudre et, par la même occasion, du rouge sur ses joues. Elle savait que, certains jours, on ne lui aurait pas donné plus de quarante ans. C'étaient des jours où elle avait bien dormi. Or cette nuit-là, elle avait bien dormi.

Elle n'entendait toujours aucun bruit dans la salle de séjour. Il l'attendait sans doute sur le divan, impatient, avec un beau cadeau, et se réjouissait de la surprise qu'il croyait lui faire. Elle gloussa tout bas. Naturellement, elle ferait l'étonnée. Il n'y avait aucune raison de lui refuser ce plaisir. Mme Schmitz jeta un dernier regard dans le miroir et fut satisfaite. Puis elle s'avança vers la gauche, ouvrit la porte au fond de l'entrée et pénétra dans la salle de séjour. Elle n'eut pas besoin de jouer la surprise. Elle le fut effectivement. Ce fut la plus grande et l'ultime surprise de sa vie.

L'homme qui se tenait à côté de la table ronde en acajou recouverte d'un napperon en crochet était grand et mince. Les traits de son visage étaient sans défaut, quoique un peu sévères. Il portait un manteau noir boutonné jusqu'en haut. Il fallut à Mme Schmitz une demi-seconde pour le dévisager. Dans la deuxième moitié de seconde, son esprit sonna l'alarme comme jamais. Elle parvint encore à se retourner et à poser un pied dans l'entrée, mais c'était peine perdue.

Rapide comme l'éclair, une main recouverte d'un gant de cuir noir se posa sur son bras et la tira en arrière. Mme Schmitz perdit l'équilibre et tomba à la renverse. Le côté droit de son visage vint cogner contre la poignée. Ses incisives se brisèrent et lui entrèrent dans la chair. Elle s'effondra, déjà presque inconsciente.

L'homme au visage sans défaut la prit par les cheveux et la tira dans la pièce. Il ferma la porte de l'entrée, et quand la malheureuse tenta d'appeler au secours, un coup de botte dans la tête lui ouvrit l'arcade gauche épilée avec soin. Sa nuque fut projetée contre le sol et son cri s'acheva en un râle sourd. Elle se mordit la pointe de la langue, mais à ce moment-là, elle ne réalisait déjà plus ce qui lui arrivait. Le sang qui lui sortait de la bouche coulait sur son menton, celui qui jaillissait de son sourcil se répandait sur le rouge de sa joue gauche et descendait jusque dans son cou.

L'homme se redressa. Son pouls, qui était monté à plus de cent, recouvra bientôt son rythme normal. Il mit la main dans sa poche et en tira un couteau



qu'il sortit de son fourreau. Puis il retourna à plusieurs reprises la lame brillante dans le flux de lumière hivernale qui s'infiltrait par les rideaux. Ce matin, il avait aiguisé son instrument dans les règles de l'art en se servant d'une fine poudre de pierre ponce. Il avait repassé la lame pendant une demi-heure sur une bande de cuir de cheval. Elle ne demandait qu'à trancher et il ne pouvait lui refuser ce plaisir.

La femme allongée à ses pieds avait perdu connaissance, mais elle n'était pas morte. Ses poumons continuaient d'inspirer bruyamment et sa poitrine volumineuse de se lever et de se baisser. Il se souvint d'un vers tiré d'un sonnet de Keats dans lequel le poète médite sur l'imbrication de l'amour et de la mort :

*Still, still to hear her tender taken breath...*

Ses yeux se remplirent de larmes. Pendant un court instant de faiblesse, il fut pris du désir d'attacher cette femme et de la posséder – il détestait tuer sans prendre d'abord un peu de plaisir –, mais peut-être aurait-elle repris conscience et se serait-elle mise à hurler. Il tira donc sa tête en arrière jusqu'à ce que la bouche s'entrouvre et lui trancha la gorge. Ensuite, il essuya avec soin la lame sur le napperon, la replia et remit le rasoir dans sa poche. Enfin, il s'agenouilla et ferma les paupières de la défunte.

— *And so live ever...* murmura-t-il avec douceur.

Ce faisant, il aurait presque pu se salir la manche gauche, car la carotide continuait de propulser du sang sur le tapis, mais il n'aurait pas été chrétien de lui laisser les yeux ouverts.

Il se retira alors dans la pièce où se dressait le grand secrétaire de l'armée et reprit sa recherche interrompue par l'arrivée de sa victime. Sa montre à répétition lui indiquait qu'il devait se presser, mais il savait aussi qu'il devait procéder avec lenteur et concentration s'il voulait atteindre son objectif.

Dix minutes plus tard, il avait trouvé ce qu'il convoitait : un petit carnet relié en cuir dans lequel étaient écrits avec application des noms, des dates et des sommes dans toutes les monnaies possibles. Ces notes commençaient en janvier 1860 et s'achevaient le 13 février 1862. Il glissa le carnet dans sa poche et quitta la pièce. Dans le miroir de l'entrée, il vit que sa victime lui avait arraché un bouton de manteau. C'était ennuyeux, mais il avait de toute façon l'intention d'en changer au plus vite.

Dans l'escalier qu'il descendit à pas lents, il ne rencontra personne. Une fois dans la via Bramante, il prit à gauche. Derrière l'hôpital principal, loin du port, il y avait une *trattoria* toute simple que fréquentaient les infirmiers. Il était fort improbable qu'il rencontrât quelqu'un de sa connaissance sur son chemin. Après le repas, il commanderait un café et feuilleterait le carnet qu'il avait dans la poche.

En souriant de satisfaction, il tourna à gauche dans la via della Madonna. Une élégante calèche conduite par deux jeunes femmes surgit au coin de la rue. Il se réfugia sur le trottoir et leur adressa un signe joyeux. Elles rirent, flattées d'être saluées de la sorte par un homme dans la force de l'âge, qui

semblait de bonne humeur et heureux de vivre – ce qui, dans un certain sens, n'était pas faux.

Onze heures plus tard, Haslinger reposa dans son assiette la fourchette qu'il s'appropriait à porter à sa bouche. Il pinça les lèvres comme s'il venait de manger quelque chose d'aigre alors que la dernière demi-heure, il n'avait avalé que des toasts, du foie gras et du sauternes – et surtout du vin d'ailleurs. Pendant un instant, il eut du mal à refouler un sourire moqueur.

Le *Princesse Gisèle* avait levé l'ancre à l'heure. À nouveau, Tron et lui partageaient une petite table. Les lumières de Trieste avaient disparu à l'horizon trente minutes auparavant, et dans les neuf heures à venir, le paquebot suivrait les fanaux à six milles marins de la côte.

Ils auraient tout aussi bien pu se trouver sur l'*Archiduc Sigmund*, car les navires se ressemblaient comme deux gouttes d'eau : c'était le même mobilier, les mêmes cabines, les mêmes passagers. La table voisine était à nouveau occupée par une bande de chasseurs de l'armée impériale, les autres – comme d'habitude – par des touristes ou des fonctionnaires autrichiens dont la moitié portait la même barbe que François-Joseph. Seul le personnel changeait. Derrière le comptoir, un géant blond remplaçait le nain Putz, et un maître d'hôtel au menton en galoche des Habsbourg s'occupait du service. La nourriture était excellente. Haslinger avait tenu à inviter Tron.

— Que dites-vous ? demanda-t-il en reprenant son sérieux.

— Il a perdu connaissance en voyant le cadavre de Mme Schmitz, répéta le commissaire.

— Comme ça ? Tout simplement ?

— Oui, tout simplement. Lorsque nous sommes arrivés, elle gisait sur le sol dans la salle de séjour. La gorge tranchée et la tête couverte de sang. La plaie suintait encore. L'assassin a dû nous précéder de peu. Quelques minutes plus tôt et nous l'aurions croisé dans l'escalier.

— Et Spadeni est aussitôt tombé dans les pommes ?

— Non, pas tout de suite. Au début, il n'a pas compris ce qu'il avait sous les yeux. C'est ensuite qu'il a perdu connaissance.

Tron préféra passer sous silence le fait qu'avant de s'effondrer, il était resté pendant trois minutes à la porte, tremblant comme une feuille. Il préféra aussi ne pas raconter qu'en revenant à lui, au bout de dix minutes, il avait été incapable de se relever et avait essayé de sortir en rampant. Le commissaire

trouvait que cela ne se faisait pas de déblatérer sur un collègue, surtout qu'il avait lui-même été à deux doigts de se trouver mal.

Il avait passé le reste de l'après-midi et une bonne partie de la soirée à essayer de convaincre Spadeni qu'il valait mieux ne pas envoyer un rapport de trente pages bien denses dans le style d'Eugène Sue : « L'impitoyable faux de la mort avait arraché à la vie celle qui était encore florissante quelques minutes auparavant et transformé son visage délicat en un horrible masque couvert de sang. » Ils avaient fini par tomber d'accord sur cinq pages à peu près utilisables que l'inspecteur, le cigare au bec, une côtelette dans la main gauche, avait recopiées de la droite. Tron, dont le nom n'apparaissait nulle part, espérait que Pergen n'apprendrait rien sur son excursion à Trieste.

— Croyez-vous qu'il s'agisse du même assassin que celui de Moosbrugger ? demanda l'ingénieur.

— Je n'en sais rien. En tout cas, c'est le même type d'arme. Un couteau affûté à l'extrême.

— Sauf que cette fois, il semble qu'il y ait eu un affrontement.

— Ce qui laisse à penser qu'elle ne connaissait pas son meurtrier. Ou bien il a pénétré dans l'appartement par effraction, ou bien il est entré sous quelque prétexte.

— Quelqu'un a-t-il remarqué quoi que ce soit ?

— Non.

— Et vous n'avez rien trouvé sur les lieux du crime ?

— Rien sinon un bouton avec quelques fibres de tissu, un épais lainage noir, provenant sans doute d'un manteau.

— Et pas de traces du carnet de Moosbrugger ?

— Aucune. Pourtant, on a fouillé l'appartement de fond en comble. Je crains que l'assassin n'ait trouvé la liste avant nous et qu'il ne l'ait emportée.

— Vous avez un soupçon ?

— Spadeni en a un. Il suspecte le père Tommaseo.

Haslinger fit une moue sceptique.

— C'est absurde. Pourquoi pense-t-il cela ?

— Parce que, le 12 août dernier, un crime qui n'est pas sans rappeler celui de l'*Archiduc Sigmund* a eu lieu dans un hôtel près de la gare de Gloggnitz. La jeune fille a elle aussi été attachée, mordue, violée et étranglée. Or cette nuit-là, il y avait un prêtre dans l'hôtel.

L'ingénieur approuva d'un signe de tête.

— Si Tommaseo a pris le bateau le 13 février, il pouvait en effet venir de Vienne.

— C'est ce que nous ne savons pas. Et même si c'était le cas, cela ne veut rien dire, répliqua le commissaire.

— En supposant qu'il ait tué la jeune femme à Vienne et celle sur le paquebot, une personne était au courant – du moins en qui concerne le deuxième crime.

— Moosbrugger... renchérit Tron.

Haslinger alluma une cigarette. La fumée forma des cercles au-dessus de la table.

— C'est pourquoi il devait mourir – et son carnet disparaître.

— Par malheur, Mme Schmitz est arrivée au mauvais moment, remarqua le policier.

Son interlocuteur secoua la tête d'un air incrédule :

— Cela voudrait dire que Tommaseo est lui-même l'instrument aux mains du Seigneur dont il parlait hier ! Qu'allez-vous faire ?

— Ce n'est pas mon affaire, mais celle de Spadeni. Il va d'abord chercher à savoir si le prêtre était aujourd'hui à Trieste et s'il revenait de Vienne le 13 février.

— Et ensuite ?

— Le cas échéant, on lui posera quelques questions.

— C'est vous qui allez mener l'interrogatoire ?

— Non, c'est l'enquête de Spadeni. Tommaseo est donc libre de se rendre ou non à Trieste pour l'interrogatoire.

Peu après minuit, Tron se retrouva devant la porte de sa cabine qu'il n'arrivait pas à ouvrir. Il mit plusieurs minutes à se rendre compte qu'il avait certes le même numéro que la nuit précédente, mais que l'ordre était inversé. C'était la première différence qu'il constatait entre les deux paquebots.

Après que Haslinger eut réglé l'addition, Tron l'avait invité au bal masqué de sa mère et l'ingénieur avait aussitôt accepté. Il plairait à la comtesse, s'était dit le commissaire, d'autant que pour des raisons qui lui échappaient, elle adorait l'éclairage au gaz.

Une fois sur sa couchette, bercé par le sauternes et le bruit des aubes, il s'endormit plus vite qu'il ne l'aurait cru. Il avait craint que les images sanguinolentes du corps de Mme Schmitz ne le hantent, mais cinq minutes après avoir éteint la lumière, il dormait à poings fermés.

Sissi jette sur le bureau le dossier qu'elle vient de lire. Elle se croise les mains derrière la nuque et bâille. Puis elle se lève, va à la fenêtre et écarte le rideau. Deux officiers traversent la place Saint-Marc en direction du palais. Des pigeons s'envolent, se posent à nouveau et picorent des miettes de pain. Le pavement a des reflets argentés. Peut-être a-t-il neigé pendant la nuit ? Peut-être aussi le miroitement des pierres n'est-il dû qu'à une mince couche de givre ? Il est neuf heures, Élisabeth s'est fait réveiller deux heures auparavant.

Hier soir, Königsegg est revenu de Vérone par le train de huit heures. Il avait passé une heure aux archives centrales et deux autres dans celles du tribunal militaire. Il était fier de lui – à juste titre, doit-elle convenir *a posteriori*. Il avait caché son butin dans deux grands sacs en lin qu'un adjudant trempé de sueur a portés jusqu'à la Fabbrica Nuova. Sissi a commencé sa lecture dès leur arrivée et pris des notes jusque bien après minuit.

Les dossiers à proprement parler ne constituent qu'une faible part de la prise. Il s'agit de petits recueils où figurent les avancements, les récompenses et les appréciations disciplinaires depuis les premiers bulletins de l'école militaire jusqu'aux toutes dernières promotions ou mutations.

La majeure partie des documents se compose en fait des actes d'un procès ayant eu lieu au tribunal militaire de Vérone en janvier 1850 et des comptes rendus d'une action disciplinaire entreprise, toujours à Vérone, un an plus tard. Il y est question d'une part du viol d'une jeune fille, d'autre part d'insultes adressées à un agent de la police viennoise dans le cadre d'une enquête sur l'assassinat d'une prostituée. Le procès avait débouché sur un acquittement, la procédure disciplinaire sur une note dans le dossier militaire. Dans le premier cas, le colonel Pergen dirigeait le procès en tant que président du tribunal correctionnel militaire ; dans le deuxième, il figurait comme officier garant de l'accusé.

Le procès concernait un incident qui s'était produit juste après la capitulation de Venise en septembre 1849. Un commando spécial des chasseurs croates qui passait au peigne fin la « terre ferme », c'est-à-dire l'arrière-pays de la lagune, avait eu vent du fait que des rebelles se cachaient

dans une ferme à proximité de Gambarare. Ils fouillèrent les lieux, mais ne trouvèrent personne. Ils questionnèrent alors le propriétaire et l'abattirent au moment où il tentait de fuir en compagnie de son épouse. Cette histoire n'aurait intéressé personne s'il n'y avait pas eu leur fille.

Le soir de la perquisition, on l'avait découverte dans une grange, inconsciente, dévêtue, le buste couvert de morsures. Le prêtre du village voisin, un certain père Abbondio, avait porté plainte et c'est ainsi qu'on avait mené une enquête au cours de laquelle l'un des sergents avait accusé l'officier responsable de l'opération. Sa déposition était si convaincante qu'on intenta un procès. Pourtant, quand on en vint à parole contre parole, ce fut le plus gradé qui eut gain de cause. Le tribunal, présidé par Pergen, avait refusé de convoquer d'autres témoins sous prétexte qu'ils avaient entre-temps été répartis dans d'autres unités. Bien que le père Abbondio ait lutté pendant un an, on refusa plus tard de rouvrir le dossier au motif que le principal témoin à charge, le sergent, avait été assassiné six mois après la fin du procès. On l'avait retrouvé dans une auberge de Padoue, la gorge tranchée. Sur la couverture du recueil, une note anonyme en date du 16 juin 1852 précise que le meurtrier n'a jamais été retrouvé.

L'action disciplinaire qui vient en complément du dossier personnel de Pergen concerne le même officier que précédemment. Quoiqu'il ne s'agisse pas d'un procès, le recueil est étonnamment volumineux, comme si le rédacteur n'avait pas été d'accord avec l'issue de la procédure. En janvier 1851, on avait retrouvé le cadavre d'une prostituée dans la lingerie d'un grand hôtel de Vienne. La police avait interrogé les clients. Ceux-ci s'étaient montrés coopératifs, à l'exception d'un officier qui avait qualifié en public l'inspecteur de « queue de singe ».

On estima que cette expression déplacée tendait à prouver l'innocence de l'officier, mais on estima quand même qu'il fallait punir cet écart de langage et on entreprit donc une action disciplinaire, suivie d'une annotation dans son dossier personnel. Le colonel Pergen put empêcher qu'on le questionne une deuxième fois. L'assassin n'avait jamais été retrouvé. La victime portait des traces de liens aux poignets et des morsures sur le buste.

« Au fond, pense-t-elle, c'est clair comme de l'eau de roche. À Gambarare, à Vienne en 1851 et à bord de l'*Archiduc Sigmund* : à chaque fois, les faits se déroulent sur le même modèle. Et à chaque fois, Pergen manipule la procédure. »

Élisabeth saisit la clochette en argent posée sur son bureau et sonne. Elle adresse un sourire à Mlle Wastl qui est aussitôt entrée : c'est un sourire de satisfaction et d'impatience.

— Dis aux Königsegg que je désire leur parler dans mon salon à *dix* heures. Et apporte-moi du café.

Sissi sait que sa proposition ne soulèvera pas l'enthousiasme de sa suite, ne serait-ce qu'en raison des préparatifs qu'elle suppose. Elle, au contraire, se réjouit d'avance.

— *Quel* est le désir de Son Altesse Sérénissime ?

Königsegg repose la tasse qu'il s'apprêtait à porter à ses lèvres. Stupéfait, il écarquille ses yeux rougis et se prend soudain à rêver de mourir en héros sur quelque champ de bataille au nord de l'Italie.

— Je vais vous accompagner, explique Sissi. Vous me présenterez comme votre nièce de passage à Venise. Je porterai un masque. Et vous vous arrangerez pour que je puisse discuter avec le commissaire. Seule à seul. Dans un des salons qui ne sont pas utilisés pour le bal. Vous lui direz que la comtesse Hohenembs souhaite s'entretenir avec lui au sujet de l'affaire de la Lloyd.

Königsegg fait une tentative de résistance.

— Je peux arranger un rendez-vous avec le comte ? Son Altesse Sérénissime n'aura pas à se déplacer.

Élisabeth sourit.

— C'est très aimable à vous. Mais je ne pense pas qu'il faille laisser traîner cette histoire en longueur.

La nuit dernière, avant de s'endormir, Sissi a essayé d'imaginer le bal dans ses moindres détails. Les Tron utilisent sans doute encore des bougies. On ne peut pas mettre de lampes à pétrole sur ces grands lustres en cristal de Murano. Il y aura donc des chandelles aux plafonds et aux murs, des torches sur le ponton, et des candélabres dans la cage d'escalier aux marches en pierre usées par le passage de tant de générations.

Puis en haut de l'entrée glaciale s'ouvrira la salle de bal surchauffée, telle une ruche bourdonnante remplie de loups, de hauts-de-chausses, de crinolines, de perruques poudrées, d'épées, de mouches, d'éventails et surtout de l'odeur de cire et de parfums d'antan. Si ces bals sont aussi frivoles que le veut la rumeur, il doit y avoir une foule de cavaliers servants prêts à inviter une *signora* grande et mince.

C'est bizarre, se dit-elle, cette envie qu'elle a de danser depuis quelques jours. Pas de danser comme l'impératrice d'Autriche à un mètre de François-Joseph lors des cérémonies officielles de la Hofburg où chaque pas et chaque parole est dicté par l'étiquette – non, merci bien. Mais de danser vraiment, de s'oublier un peu et non de devoir sans cesse se rappeler que deux cents paires



d'yeux suivent chacun de vos mouvements.

— Cela nous ferait perdre du temps pour rien, reprend-elle. Il serait impardonnable de ne pas prévenir tout de suite le commissaire.

Elle se tourne alors vers son intendante en chef.

— Que savez-vous des invités ? Votre cousine vous a-t-elle donné des précisions à ce sujet ?

— La plus grande partie des hôtes sont des Vénitiens, répond la comtesse.

— Y aura-t-il des Autrichiens ?

Mme Königsegg secoue la tête.

— Ma cousine ne m'a rien dit à ce sujet.

— Et combien de personnes attend-on ?

— Environ cent cinquante.

— Donc, il est peu vraisemblable qu'on me reconnaisse. Quand pensez-vous partir ?

— La gondole attendra devant la Piazzetta à neuf heures et demie.

L'impératrice se lève.

— J'aimerais que vous régliez encore quelques détails pour moi.

Ses instructions sont brèves et précises. Il faut dire qu'elle a consacré une partie non négligeable de son temps à méditer sur cette question.

Quatre heures plus tard, elle tourne sur elle-même entre trois grands miroirs à pied disposés en arc de cercle. Deux douzaines de crinolines, de robes à paniers et de masques, que Mme Königsegg a rapportés de divers magasins de costumes, s'empilent sur le divan, recouvrent des dossiers de chaise, pendent à des poignées de porte ou traînent en tas sur le sol du cabinet de toilette. On dirait une loge de théâtre utilisée par toute une troupe en même temps. La frontière entre les déguisements déjà essayés et ceux qu'elle doit encore enfiler passe quelque part au centre de la pièce. Seules les étiquettes cousues à l'intérieur des vêtements permettent encore de savoir d'où ils proviennent.

Le tissu de la robe qu'elle porte en ce moment (est-ce la quinzième ou la seizième ?) lui plaît beaucoup. C'est une soie verte un peu passée, avec de tendres applications de dentelle rose pâle au niveau de la poitrine et une amusante guirlande de minuscules roses tout le long de l'ourlet. On dirait qu'elle sort tout droit d'un tableau de Watteau. Cela dit, à chaque mouvement, la robe grince comme une porte mal huilée, et il est peu probable qu'on puisse s'asseoir aisément dans ce carcan – pour ne pas parler de s'amuser en dansant. Mais elle se garde bien de formuler cette dernière objection à voix haute.

Élisabeth se retourne vers Mlle Wastl qui attend trois pas derrière elle et qui, depuis deux heures, lui tend des robes sans rechigner, les boutonne, les enlève et lui reprend les crinolines.

— Aide-moi à me déshabiller et passe-moi la verte posée sur la chaise.

Celle-ci (elle s'en rend compte dès que sa femme de chambre a mis le dernier bouton) ne convient pas non plus. Pas pour un bal masqué à Venise. Elle fait penser à Paris, genre faubourg Saint-Germain. En plus, avec un

décolleté aussi généreux, il faut des paquets de bijoux, et elle n'a pas l'intention d'emporter une fortune chez les Tron.

Elle secoue la tête malgré elle.

— Non. Ça ne va pas. Passe-moi la robe qui est sous le loup rouge.

Cette dernière est un peu trop large aux hanches (quelques coups d'aiguille résoudront le problème), mais dès qu'elle se regarde dans les miroirs, Élisabeth sait que c'est la bonne. Elle est taillée dans une épaisse soie noire – un noir profond, presque bleuté – aux reflets si changeants qu'on a l'impression que des étincelles jaillissent des plis lorsque la robe froufroute.

En plus, ce n'est ni une robe à paniers ni une crinoline. Elle est juste un peu bombée dans le dos et au niveau des hanches, ce qui rappelle le style du XVIII<sup>e</sup> siècle – raison pour laquelle on l'a proposée à Mme Königsegg. Un col en tulle gris foncé se termine sur le devant par une sorte de jabot en dentelle. Les manches courtes sont bordées d'un liseré à petits trous. Si elle met ses gants en soie noire qui lui remontent au-dessus du coude, on verra une partie de son bras, une coquetterie bien mise en valeur par la coupe austère de la robe. Sissi met le loup en velours noir et fait un pas en arrière. L'éventail que l'inconnue masquée tient sous son menton s'incline deux fois dans sa direction, puis se baisse. Elle n'aura aucun mal à trouver un danseur.

Tron se demandait parfois comment sa mère s’y prenait pour créer une fois l’an, à l’occasion du bal, cette impression de relative opulence. Certes, en gravissant les marches branlantes qui menaient à la grande salle, tout le monde voyait les murs qui se lézardaient, les plafonds qui tombaient et les fissures grosses comme des doigts dans la rampe du grand escalier. Mais cela ne faisait que renforcer la surprise qu’on éprouvait en entrant.

Quand les bougies – plus de trois cents – plongeaient la galerie dans une douce lumière couleur de miel, ceux qui venaient pour la première fois chez les Tron s’arrêtaient malgré eux bouche bée – ce qui comblait à chaque fois de bonheur la maîtresse de maison. Sous cet éclairage, leur palais faisait beaucoup d’effet, du moins autant d’effet qu’une scène de théâtre au décor somptueux.

En 1775, quand les Tron avaient reçu l’empereur Joseph II, on avait engagé presque soixante-dix domestiques pour veiller au bien-être des convives. Tout cela était consigné dans les archives familiales. Aujourd’hui, presque cent ans après, en ce début de février 1862, il y en avait une trentaine pour environ cent cinquante invités. Dix d’entre eux, vrais candélabres vivants, se tenaient dans la cage d’escalier, les autres s’activaient dans la salle principale et dans les pièces attenantes : ils servaient des boissons, surveillaient le buffet, débarrassaient verres, assiettes et couverts.

À cela s’ajoutait une douzaine de musiciens de La Fenice. Le coût du bal – alcools et pâtisseries inclus – s’élevait à près de deux cents liras (un tiers environ du salaire annuel du commissaire). Autrefois, les bals masqués servaient à nouer des relations ou à engager des affaires. Ce n’était plus le cas aujourd’hui.

Les premiers invités se présentèrent peu après huit heures : il s’agissait de Béa Mocenigo et de sa suite – son mari apathique avec son éternelle dermatose et ses dents pourries ainsi que sa belle-sœur, vêtue d’une vieille robe à paniers et aussi ravagée par le temps que la cage d’escalier du palais Tron. Les Mocenigo avaient déjà dû renoncer à leur bal dans les années quarante parce qu’ils avaient été contraints de louer à des étrangers l’étage principal de leur hôtel particulier pour financer les réparations de la toiture. Aussi leurs remerciements étaient-ils mêlés d’une pointe de jalousie.

Ensuite débarqua une horde de Priuli, répandant une odeur de plafond qui prend l'eau. Pour une obscure histoire d'héritage qui remontait à l'époque de la ligue de Cambrai, ils saluèrent les Mocenigo de manière courtoise, mais très froide. Puis on se rendit dans le salon aux tapisseries pour se repaître. Peu de temps après, les membres d'autres familles ancestrales se rassemblèrent devant le buffet comme des loups des steppes devant un point d'eau. Les grands noms de l'aristocratie vénitienne avaient coutume d'arriver très tôt pour se ruer sur les cuisses de poulet et les gâteaux en s'épiant les uns les autres comme aux siècles passés lors de l'élection du doge.

Vers dix heures, la salle de bal s'était transformée en un chaudron des sorcières. Une foule de décolletés hardis et de colliers étincelants se cachait sous toutes sortes de masques : des loups en velours, ornés de perles ou de paillettes, des têtes de chat ou de renard, des oiseaux avec des plumes de toutes les couleurs, des masques orientaux avec un saphir ou un rubis sur le front qui faisaient penser à un conte des *Mille et Une Nuits*. Le brouhaha et les éclats de rire donnaient l'impression qu'il n'y avait rien de plus charmant que de se trouver sous le ciel peint par Jacopo Guarana dans la salle de réception des Tron, un soir de bal masqué.

Cette fois encore, le nombre des invités qui préféraient la queue-de-pie au déguisement avait quelque peu augmenté. Du point de vue du style, les fracs étaient contestables, mais en même temps, Tron goûtait le contraste entre les tons pastel du XVIII<sup>e</sup> siècle et les sévères habits noirs. Sur l'invitation, il était écrit « bal masqué », mais celui qui connaissait les mœurs de Venise savait qu'un loup suffisait. Le choix de la tenue était laissé à l'appréciation de chacun.

Les convives affluaient maintenant à un rythme si soutenu qu'une file s'était formée dans le vestibule. Jusque-là, on avait jeté un coup d'œil sur les invitations, mais maintenant les gens passaient à côté du comité d'accueil sans même les montrer. C'était toujours pareil et Tron sentait venir le moment où tout leur échapperait. Il fut conforté dans sa crainte par l'expression peinte sur le visage de sa mère et le regard nerveux qu'elle jeta dans le vestibule tandis qu'un nouvel arrivant lui baisait la main.

Les musiciens étaient retournés à leurs places. La deuxième phase de la soirée commençait. À ce moment-là, la comtesse et son fils avaient l'habitude de quitter leur poste et de se rendre dans le salon aux tapisseries pour se restaurer un peu devant la table à thé. Ceux qui arrivaient maintenant devaient les chercher au milieu de la foule pour les saluer. La comtesse partit la première, mais s'arrêtait sans cesse pour, de-ci de-là, échanger quelques mots avant de reprendre sa course parmi les invités à coups de petits gestes précis. Un flot de danseurs se dirigeait vers la piste, et comme Tron n'avait pas envie d'aller à contre-courant, il attendit sans bouger.

C'est alors qu'il aperçut à une extrémité de la salle une jeune femme de grande taille, vêtue de noir, le visage à moitié caché par un loup de la même

couleur. Elle portait des gants, noirs eux aussi, qui lui remontaient au-dessus du coude, et comme les manches de sa robe s'arrêtaient à une main de ses épaules, on pouvait entrevoir une partie de ses bras, bien mis en valeur par la couleur de sa tenue. Il doutait qu'elle sût combien elle était attirante.

Elle se tenait immobile près d'une console et semblait attendre quelque chose. Soudain, elle regarda Tron de l'autre côté de la piste. Du moins eut-il l'impression que derrière le masque, son regard se fixait sur lui. Puis elle inclina vers sa gorge son éventail ouvert, ce qui ne pouvait vouloir dire qu'une chose : je voudrais danser avec vous.

Les pieds du commissaire se mirent en marche comme par réflexe. Il contourna un couple de bergers masqués, évita avec habileté un Pierrot à tête d'oiseau, mais au centre de la piste qui s'était emplie dès les premières mesures, il perdit de vue l'inconnue. Lorsqu'il arriva au bout de la salle, elle avait disparu. Il ne la retrouva ni dans le salon aux tapisseries ni dans celui de la comtesse. Deux minutes plus tard, en se penchant au-dessus de la rampe d'escalier, il constata qu'elle n'était pas non plus dans le vestibule.

— Alvisé ?

Il se retourna et vit Alessandro qui l'observait en fronçant les sourcils.

— Tu cherches quelqu'un ?

— Euh... Non ! Je...

Tron laissa la phrase en suspens. Il n'avait pas envie d'évoquer la dame en noir. Il se trouvait stupide.

— Une certaine comtesse Hohenembs désire s'entretenir avec toi.

— Pourquoi ne vient-elle pas me voir ?

— Elle voudrait te parler en tête à tête.

— T'a-t-elle dit de quoi il s'agissait ?

— De l'affaire de la Lloyd.

Au cours de la soirée, le commissaire avait songé deux fois à cette histoire. La première en saluant Pergen, qui avait fière allure en queue-de-pie et semblait d'excellente humeur. La deuxième en donnant la main à Haslinger, arrivé peu après le colonel. Dans un cas comme dans l'autre, il avait chassé ces pensées comme de la fumée de cigarette qui vous pique les yeux. Il haussa les épaules.

— La comtesse ne pourrait-elle pas venir demain à la questure ?

— C'est ce que je lui ai proposé, mais elle m'a répondu que c'était urgent. Elle est venue avec les Königsegg.

— Ils sont là ?

Alessandro fit un signe de tête.

— La comtesse s'entretient justement avec eux.

— Et où se trouve la comtesse Hohenembs en ce moment ?

— Je l'ai conduite dans la chapelle. Vous y serez tranquilles.

Quelque chose dans la voix du domestique fit sourire Tron.

— Comment est-elle ?

— Elle va te plaire.

— Dans ces conditions, j’y vais tout de suite.

Sissi est assise, un peu crispée, sur l'une des deux chaises placées devant l'autel et laisse son regard errer à travers la chapelle. C'est une pièce rectangulaire au centre de laquelle une table, recouverte d'une nappe rouge retombant sur le sol, se dresse sur une estrade. Deux chandeliers jettent un reflet ovale sur le retable. Ils éclairent en outre un seau à champagne et deux coupes.

Élisabeth trouve cela assez inconvenant – non pas à cause du lieu, mais parce que chez elle, personne n'aurait l'idée de boire pendant une discussion sérieuse. Certes, une telle fantaisie s'accorde bien avec l'air complice du domestique qui lui a ouvert la chapelle. C'était un sourire ambigu. Ou bien se trompe-t-elle ? À bien y réfléchir, cet Alessandro Da Ponte s'est peut-être seulement montré aimable. De même que le valet qui, deux minutes après, a frappé quelques coups discrets à la porte et posé le champagne sur l'autel.

En tout cas, il n'est pas dans les intentions de Sissi de rester ici plus longtemps que nécessaire. L'entretien devrait durer tout au plus trente minutes. Au fond, elle veut juste révéler au commissaire le nom de l'assassin. Elle ne peut de toute façon rien faire d'autre. Ensuite (quoi que les Königsseg aient à y redire), elle ira danser. Elle est vraiment surprise qu'on joue des valses au bal masqué des Tron. De même qu'elle a été surprise en entrant dans leur palais.

En arrivant avec le comte et la comtesse il y a une demi-heure, elle a réagi comme la plupart des gens qui viennent pour la première fois. Le revêtement du portique qui tombe en ruine et les marches branlantes dans la cage d'escalier l'ont d'abord dégrisée, mais en entrant dans les appartements, elle a été stupéfaite, puis enchantée.

La salle de bal est plus modeste qu'elle ne s'y attendait, mais elle ne paraît nullement petite bien qu'une centaine de personnes y soient rassemblées. Élisabeth suppose que cela tient aux miroirs des deux côtés de la piste qui reflètent la lumière des bougies, agrandissent la pièce dans toutes les directions et procurent aux convives une sensation de vertige croissant à chacun de leurs pas.

Il en résulte une joie instantanée, presque physique. Elle a éprouvé quelque chose de comparable la semaine dernière en traversant seule la place Saint-

Marc. Mais ici, l'émotion est encore plus forte et Sissi s'est demandé (alors que retentissaient les premières notes d'une véritable valse de Vienne et que les couples se formaient sur la piste) quel plaisir procurait la danse dans un tel cadre.

Personne n'a fait attention à elle quand elle est entrée. Elle n'a pas dû remonter toute une allée de femmes faisant la révérence et d'hommes s'inclinant sur son passage. L'assistance ne s'est pas étirée le cou pour la dévisager avec curiosité. Quand un regard se posait sur elle, c'était bien elle qui était visée, et non l'impératrice. Quand un sourire suivait le coup d'œil (la plupart des convives portaient des loupes qui laissaient leurs bouches à découvert), Sissi souriait à son tour.

Comme Mme Königsegg a jugé préférable de partir seule à la recherche de sa cousine, Élisabeth et le général l'ont attendue au bord de la piste. Cinq minutes plus tard, l'intendante en chef est réapparue sans la comtesse Tron, mais en compagnie d'un homme aux cheveux blancs et aux gentils yeux gris qui s'est présenté sous le nom d'Alessandro Da Ponte et lui a aussitôt ouvert la chapelle. Sans doute est-ce lui aussi qui a envoyé un serviteur avec le champagne.

Sissi soupire et se lève. Elle lisse les plis de sa robe et s'avance vers l'autel. La musique qui traverse les murs est en parfaite harmonie avec les angelots du retable qui ressemblent à des cupignons. En tournant la tête, elle aperçoit un canapé dans le fond de la chapelle et ne peut s'empêcher de rire. Elle a décidé de trouver amusant tout ce qui devrait la troubler. Puis elle entend la porte s'ouvrir derrière elle et se retourne.



Comme elle se tenait devant l'autel au moment où Tron entra et que la lumière des bougies l'éclairait à contre-jour, le visage de la comtesse Hohenembs était baigné d'ombre. Il mit plusieurs secondes avant de la reconnaître (le temps que ses yeux s'habituent) et il se dit alors : « Ce n'est pas vrai ! » Il retira son pince-nez (persuadé de faire plus viril et plus courageux sans lorgnon) et ravala sa salive pour se donner de la force en avançant vers elle.

La comtesse avait son loup, mais il ne faisait pas de doute qu'elle souriait, car les commissures de ses lèvres pointaient vers le haut. Et il était certain aussi qu'il s'agissait de la jeune femme qu'il avait recherchée en vain quelques minutes plus tôt. Il s'inclina : — Comtesse Hohenembs ?

Elle acquiesça d'un mouvement de la tête. Les extrémités de sa bouche se relevèrent encore. À deux pas de distance, elle paraissait même plus attirante que de l'autre côté de la salle de bal. Tron lui donnait vingt-cinq, trente ans au maximum. Elle ne semblait pas disposée à ôter son masque. Il fit un dernier pas vers elle et se pencha sur sa main. Puis il dit en allemand : — J'allais vous inviter à danser, mais quand je suis arrivé de l'autre côté de la piste, vous aviez disparu. Je suis désolé.

— De quoi êtes-vous désolé, comte ?

— Je croyais que vous aviez manifesté le désir de danser avec moi ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

L'étonnement dans sa voix n'était pas feint. Elle n'avait pas l'accent viennois. Peut-être n'était-elle même pas autrichienne.

— Votre éventail, expliqua-t-il.

— Mon éventail ?

— Vous l'avez ouvert et penché vers vous. Cela veut dire : « Dansez avec moi ! »

— Je ne savais pas ! Quel hasard...

— Auriez-vous refusé si j'avais eu la chance de pouvoir vous inviter ?

Au lieu de répondre, elle rit.

— Je ne savais pas qu'on dansait la valse à vos bals masqués, remarqua-t-elle pour changer de sujet.

— Et que pensiez-vous que nous dansions ?

— Des contredanses, des menuets, des sarabandes...

Il sourit à son tour.

— Nous sommes en 1862. Voilà presque dix ans que nous avons l'éclairage au gaz sur la place Saint-Marc. Le temps s'écoule peut-être un peu moins vite chez nous, mais il n'est tout de même pas immobile ! Cela vous déçoit ?

— Non, mais à vrai dire, je ne suis pas venue pour parler de valse.

— Je sais. Vous voulez me parler de l'affaire de la Lloyd, mais vous auriez très bien pu venir à mon bureau.

— Je ne voulais pas perdre de temps.

— Tout cela paraît bien dramatique !

Tron sourit.

— Pourrais-je tout d'abord vous poser une question, comtesse ?

— Je vous en prie.

— Pourquoi gardez-vous ce loup ? Maintenant que je connais votre nom, cela n'a plus de sens.

— Sans ce masque, je ne serais pas ici.

— Certes. Comme tous nos invités. Mais cette conversation n'a rien à voir avec le bal. Et par ailleurs...

— Par ailleurs... ?

— J'aimerais beaucoup voir votre visage.

— Pourquoi cela ?

Il sourit une nouvelle fois.

— Parce que je ne crois pas que vous ayez à en rougir.

Il vit la bouche de la comtesse s'ouvrir, rester un instant béante, puis se refermer. Ses lèvres, deux traits fins, se mirent alors à vibrer. Elle poussait de petits bruits qui ressemblaient à des « hum » et à des « heu ». Il crut tout d'abord qu'elle s'étouffait et se dit avec effroi qu'il était allé trop loin, que les « hum » et les « heu » exprimaient de la désapprobation. Mais il finit par comprendre qu'elle riait.

Elle riait toujours en dénouant le ruban dans sa nuque et en ôtant son masque.

Jamais elle n'aurait imaginé qu'il ne la reconnaîtrait pas. Et pourtant, il reste là, à froncer les sourcils, et il est manifeste qu'il ne sait pas qui se tient devant lui. Le commissaire est un homme de taille moyenne, mince, aux cheveux blonds et fins, avec de petites rides autour des yeux qui la considèrent maintenant avec embarras. Il a l'air inoffensif et surtout mal à l'aise, trouve-t-elle. Peut-être gêné, comme s'il était sur le point de la reconnaître. Cela ne la surprendrait pas : la plupart des gens qu'elle rencontre sont gênés. Elle s'éclaircit la gorge.

— Comte ?

— Oui ?

— Auriez-vous la bonté de m'accorder votre attention ?

— Je ne fais rien d'autre, comtesse.

Il tient toujours dirigés vers elle ses gentils petits yeux bleus qui semblent un peu myopes. Non, elle ne s'est pas trompée. Il ne la reconnaît vraiment pas, et tout à coup, elle comprend à quoi cela tient. C'est si simple qu'elle recommence à rire. Puis elle lui demande :

— Où avez-vous rangé le pince-nez que vous portiez dans la salle de bal ?

Si cette question lui paraît étrange, il se garde bien de le montrer. Il hausse juste les sourcils et répond :

— Je suppose qu'il se trouve dans la poche de mon habit.

— Eh bien, mettez-le, comte !

Il glisse la main dans sa poche droite et en sort une ficelle, un bout de chandelle et un mouchoir, examine ces objets d'un air songeur, secoue la tête et pose le tout sur la chaise à côté de lui. Puis il tire de sa poche gauche un étui dans lequel se trouve un petit lorgnon en apparence fragile qu'il fixe sur son nez avant de lever les yeux vers elle.

Et alors – enfin ! –, Sissi voit qu'il la reconnaît. Elle constate qu'il est surpris – surpris comme quelqu'un qui se retrouve soudain devant une impératrice en chair et en os –, mais que cet étonnement ne lui fait nullement perdre ses moyens. Il sourit, aussi détendu que s'il recevait tous les jours une Altesse Royale dans la chapelle de son palais.

Alors, il ôte de nouveau son lorgnon, fait avec calme un pas en arrière et s'incline. Il reporte tout son poids sur la jambe droite de sorte qu'il peut

légèrement plier l'autre en levant le talon. Le buste penché vers l'avant, il esquisse un mouvement circulaire du bras droit (comme pour ôter un chapeau garni d'une plume) et fait une révérence comme les Tron en ont fait pendant des siècles dans toutes les cours d'Europe (sans oublier la pointe d'ironie qui s'impose).

— Altesse Sérénissime, je suis...

Elle lui coupe la parole

— Surpris et consterné. Allons droit à l'essentiel, comte. Si nous nous absentons trop longtemps, on pourrait jaser.

Oh ! mon Dieu. A-t-elle vraiment dit cela ? Elle a employé le mot « jaser » ? Comme c'est ambigu...

Le commissaire sourit toujours, mais ce sourire ne prête pas à confusion.

— Je vous ai demandé de venir...

Elle s'interrompt aussitôt, car ces mots ne conviennent pas. Ils conviendraient si elle l'avait convoqué au palais royal, mais pas alors que c'est elle qui s'est invitée à leur bal. Elle a la bouche sèche et se passe la langue sur les lèvres.

— Puis-je offrir quelque chose à boire à Son Altesse Sérénissime ?

Comment ? Offrir quelque chose à boire ? À elle ? L'impératrice ? Comme si elle était n'importe quelle comtesse ? C'est possible ? Et si elle accepte, ne va-t-il pas...

Elle n'a pas le temps d'achever ce raisonnement car son hôte se dirige déjà vers l'autel. En outre, sa soif se fait plus forte de seconde en seconde. Elle hoche la tête.

— Donnez-m'en une goutte !

« Donnez-m'en une goutte » ! Mon Dieu, quelle façon de parler ! François-Joseph emploie bien ce genre de tournures, mais c'est un homme. Une femme n'a pas le droit de s'exprimer ainsi.

Horriifiée, elle se tait et regarde le commissaire – ou le comte, elle ne sait plus dans quelle catégorie le classer – sortir la bouteille d'un vase Médicis aux tons brique, l'essuyer soigneusement avec une serviette blanche, défaire l'armature en métal et ôter le bouchon d'un mouvement rotatif de la main en dessous de la serviette. Ensuite, il sert et revient vers elle avec une coupe. Une seule. C'est bien. Cela confère à son geste quelque chose de thérapeutique. Deux verres, cela aurait au contraire accentué le côté libertin de leur rencontre.

Elle prend la coupe qu'il lui tend avec la mine d'un médecin soucieux, la porte à ses lèvres et sent pendant un instant les bulles qui lui chatouillent le nez. Dès la première gorgée, elle est sujette à un léger vertige. Elle doit donc s'asseoir sur l'une des chaises recouvertes de velours.

— Prenez place, comte.

Cette prière est-elle prématurée ? Eût-il été préférable de le faire attendre un peu ? Non, il aurait dû lui parler d'en haut – chose impossible.

Le commissaire a remis les objets dans sa poche et reculé la chaise placée

près de la sienne. Il est maintenant assis à deux pas d'elle dans une position à la fois décontractée et décente – pas raide comme ce coincé de Toggenburg, mais assez droit néanmoins pour l'assurer du respect qu'il lui doit, ce qui lui importe plus que tout pour le moment.

— Je vous ai demandé un entretien parce que...

Elle s'interrompt à nouveau. Parce que je déteste la Hofburg et que la seule idée de rentrer à Vienne me donne mal à la tête ? Parce que je ne crois pas à cette histoire que le commandant de place me raconte pour me faire quitter Venise ? Non, elle ne peut pas dire cela.

Elle boit une deuxième gorgée et constate aussitôt que le champagne la détend.

— Je sais qui a tué le conseiller et la jeune femme, reprend-elle sans détours.

Tron crut avoir mal entendu.

— Vous avez bien dit « Haslinger », Altesse Sérénissime ?

Elle approuva d'un signe de tête.

— Le colonel Pergen l'a couvert dans les deux cas, explique-t-elle. Dans l'affaire de Gambarare et dans celle de Vienne.

— Mais pourquoi ?

— Ils ont fréquenté l'école militaire à la même époque. Il se peut que Pergen lui soit redevable de quelque chose... Sauf que cette fois, le colonel ne semble plus avoir agi au nom d'une vieille amitié, mais parce que l'autre exerce du chantage. Il l'a menacé de transmettre au commandant de place les documents disparus dans la cabine du conseiller. C'est ce que l'ordonnance du colonel a entendu quand il était dans le couloir.

Tron se leva et se dirigea vers la fenêtre. Au fil des siècles, le sol s'était affaissé de sorte qu'il eut l'impression de descendre une pente raide. Au bout d'un moment de silence, il revint vers l'autel, se rassit et raconta à son tour ce qu'il savait. Quand il eut terminé, l'impératrice lui dit : — Vous n'avez donc pas cru non plus à cette histoire d'attentat ?

— Non. Au départ, mes soupçons se portaient sur Grillparzer. Puis sur le père Tommaseo.

— Et qu'allez-vous faire maintenant ?

— Je ne peux rien faire, répondit-il. Spaur me suspendra si je vais lui raconter que son neveu est un assassin. De toute façon, même pour le meurtre de Moosbrugger, c'est la police militaire qui enquête parce que le personnel du Lloyd Triestino est considéré comme faisant partie de la marine.

— Donc, pour vous, les jeux sont faits ?

— Cela m'en a tout l'air.

— Pourtant, Ennemoser assure que Pergen veut à tout prix retrouver les documents disparus.

— Je sais, renchérit Tron. C'est la raison de ses visites chez Ballani.

— Cela veut donc dire, déduisit-elle, qu'il n'est pas absolument persuadé qu'ils soient en possession de Haslinger. Vous rendez-vous compte des conséquences, commissaire, s'il met vraiment la main sur les papiers ?

— Dans ce cas, Haslinger ne pourra plus faire semblant de les avoir...

— Exactement. Donc, il se sentira menacé. Or il ne prend aucun risque, comme nous le savons désormais.

Tron fronça les sourcils.

— Vous voulez dire qu'il pourrait... ?

— Non, commissaire. Pas qu'il *pourrait*, mais qu'il *va*. Il a tué le chef steward qui savait ce qui s'était passé sur le navire. Il a tué la femme à Trieste pour s'emparer du carnet de Moosbrugger. S'il apprend qu'il ne peut plus manipuler Pergen, il va l'éliminer à son tour.

Elle agitait son éventail dans la pénombre pour donner plus de poids à ses supputations.

— On croira qu'il s'agit d'un crime politique. Personne ne se doutera que c'est Haslinger.

— En d'autres termes, résuma Tron, si Pergen trouve les documents, c'est un homme mort ?

— Aussi mort que les deux autres. Tous ceux qui découvrent la vérité sont en danger.

Elle se tut un instant.

— Regardez, le sergent qui a déposé contre lui lors du procès a également été retrouvé la gorge tranchée... Je me demande si le prêtre vit encore.

— Quel prêtre ? voulut savoir le commissaire.

— Père Abbondio, le prêtre de Gambarare qui a porté plainte.

— Excusez-moi. Comment dites-vous ? Gambarare ?

— Oui, confirma-t-elle. Un petit village à proximité de Mira. Je ne vous l'ai pas dit tout à l'heure ?

Il secoua la tête avec nonchalance.

— C'est possible... J'ai dû être distrait...

Soudain, les pensées se mirent à s'enchaîner à toute vitesse dans son cerveau.

— Savez-vous ce qu'il est advenu de la jeune fille dont les parents sont morts lors de cette action ?

— Au moment du procès, elle était placée dans un orphelinat de Venise, répondit l'impératrice.

Tron toussota avant de continuer :

— A-t-elle témoigné ?

— Oui, mais elle ne se souvenait de rien.

Sissi lui jeta un regard inquiet.

— Tout va bien, comte ?

— Cette jeune fille... poursuivit-il sans répondre à sa question.

Puis il se tut et serra les lèvres si fort qu'elles devinrent toutes blanches.

— ... cette jeune femme était à bord de l'*Archiduc Sigmund*. Et elle a reconnu Haslinger. Il s'agit de la princesse de Montalcino.

— Comment le savez-vous ?

— En sortant de La Fenice avec elle, j'ai rencontré Haslinger. À ce moment-là, elle a dit l'avoir déjà vu. Mais ces propos étaient à double entente.

Je ne pouvais pas comprendre bien sûr.

— Et comment Haslinger a-t-il réagi ?

— Soudain, il s'est montré très pressé de nous quitter. Je n'ai pas attaché grande importance à son départ, mais maintenant, je suis sûr qu'il a reconnu la princesse – ou plutôt Maria Galotti.

— Mais si elle savait qui était Haslinger, pourquoi ne vous a-t-elle rien dit ?

— Elle aurait dû me raconter ce qui s'est passé dans son village natal et je peux comprendre qu'elle n'ait pas voulu. En outre, elle doit redouter que Pergen protège une fois de plus Haslinger. Comme il y a douze ans.

— Mais cela signifie que si Pergen mettait la main sur les documents, la princesse aussi serait en danger ! Compte tenu de la rigueur assassine de Haslinger, elle figure forcément sur sa liste.

— Son Altesse Sérénissime parle comme si le colonel était déjà mort. Ce n'est pourtant qu'une hypothèse...

— Certes, mais une hypothèse tout à fait fondée, me semble-t-il. Dès que son ancien protecteur aura trouvé les documents, Haslinger affûtera son couteau. Et alors...

Sissi se passa l'index de sa main droite en travers de la gorge. Sans doute à cause du gant noir, Tron ne put s'empêcher de trouver ce geste d'une élégance extraordinaire.

— ... Mais je ne veux pas vous retenir plus longtemps, comte.

Elle lui sourit.

— Peut-être puis-je vous joindre sans passer par la questure ?

— Son Altesse Sérénissime peut m'écrire au palais. À l'attention de M. Da Ponte.

Il s'attendait à ce qu'elle se lève, mais elle ajouta : — Une dernière chose, comte !

— Oui ?

— Est-il vrai que l'œil d'une victime enregistre l'image de son assassin ?

Tron avait déjà entendu parler de cette théorie. Il supposait qu'elle avait dû voir le jour en même temps que la photographie : l'œil conçu comme lentille et la rétine comme surface sensible. Il répondit : — Cela dépend.

— De quoi ?

— De la distance entre le meurtrier et sa victime, de l'angle d'incidence et de l'ouverture des paupières au moment où survient la mort. Le processus obéit à des lois optiques tout à fait normales.

Il n'avait aucune idée de ce qu'étaient des « lois optiques tout à fait normales », mais cela sonnait bien. L'impératrice prit une mine songeuse : — Supposons que vous m'assassiniez à cet instant précis, comte...

— Ce que Son Altesse Sérénissime suggère dépasse mon entendement, plaisanta-t-il.

Mais l'impératrice resta sérieuse.

— À quelle distance devriez-vous vous trouver pour que votre visage se fixe sur ma rétine ?



— À moins d'un demi-mètre, j'imagine. Mais il faudrait en même temps que mon visage fût assez éclairé.

— La lumière d'une bougie suffirait-elle ?

— C'est possible.

— Eh bien, prenez-en une et approchez !

Tron se leva et saisit l'un des chandeliers posés sur l'autel. Puis il se pencha vers elle. L'impératrice avait avancé le buste, rejeté la tête en arrière et le regardait d'un air impatient.

— Alors ? Que voyez-vous dans mes yeux ? Vous voyez-vous ?

Il secoua la tête.

— Je suis trop loin, Altesse Sérénissime.

— Eh bien, approchez !

Il s'inclina un peu plus. Comme il craignait de perdre l'équilibre, il s'agenouilla. Il se pencha en avant et tendit le visage vers celui de Sissi.

— Vous voyez-vous maintenant ?

Mais même à vingt centimètres, il n'apercevait toujours pas son visage dans les yeux de l'impératrice. Il voyait son iris, sa pupille entourée par le blanc de ses yeux, et sur la pupille le reflet de la bougie qu'il tenait dans la main droite, mais il ne voyait pas de visage.

Il s'avança encore un peu, à quinze centimètres, et ne se vit toujours pas. Si ! Là ! Sur la pupille royale était apparu quelque chose de courbe, de rond, avec deux petites ombres dans la partie inférieure du reflet. Il mit quelques secondes à comprendre que c'étaient ses narines, puis il reconnut le reste de son visage – également déformé comme dans un petit miroir rond : son front renflé, ses yeux saillants, ses grosses lèvres retroussées. On aurait dit une carpe.

Entre-temps, son vrai visage n'était plus qu'à une dizaine de centimètres à peine de celui de Sa Majesté. Il percevait son souffle qui sentait le sorbet à la violette, et pendant un instant, il crut entendre battre le cœur de Sissi. « Mon Dieu, pensa-t-il épouvanté, si jamais quelqu'un entrait maintenant, il croirait que l'impératrice et moi... »

— Alwise ?

La voix provenant de la porte de la chapelle était aussi cinglante qu'un coup de fouet.

— Je vous dérange ?

La comtesse toussota de manière équivoque. Son fils se releva en s'efforçant de dissimuler l'impératrice.

— Nous étions en pleine expérience scientifique, expliqua-t-il. Il s'agit du reflet qui se forme sur la pupille...

Il renonça d'emblée, conscient qu'il était ridicule de vouloir expliquer la chose à sa mère. L'image de l'assassin sur la rétine de la victime ! Cette histoire était trop absurde pour qu'il vaille la peine de commencer à la raconter.

La comtesse fit deux pas en direction de l'autel, puis elle s'arrêta. Tron constata qu'elle avait fermé la porte derrière elle.

— Une expérience sur le reflet qui se forme sur la pupille, dis-tu ?

La vieille dame jeta à son fils un regard d'incompréhension. L'usage aurait voulu qu'il fasse les présentations. Mais sa mère avait-elle le droit de voir l'impératrice ? Non. Il aurait dû révéler qui elle était, et seule Sa Majesté pouvait décider si elle le souhaitait. Ou alors il aurait dû la présenter sous le nom de comtesse Hohenembs, mais il était peu vraisemblable que sa mère ne reconnût pas la souveraine. Il fut pris d'une suée.

C'est Sissi qui le sortit d'affaire. Elle se leva (il entendit le froufrou de sa robe derrière lui) et s'avança à ses côtés. Du coin de l'œil, il aperçut qu'elle n'avait pas remis son masque. Elle se mit à parler avec un étonnant sang-froid :

— Je suis désolée, comtesse, de ne pas avoir pu vous saluer plus tôt.

Ce n'était pas tout à fait exact puisqu'elle n'avait pas cherché à imposer sa volonté à Mme Königsegg, mais cela n'avait guère d'importance.

— Je vous prie de m'excuser d'avoir retenu le comte si longtemps, continua-t-elle avec courtoisie.

La comtesse considérait la souveraine – à deux mètres de distance tout au plus. Tron l'entendit prendre sa respiration, puis la vit plier le genou droit comme une jeune fille, soulever sa robe de la main gauche et incliner la tête. Ensuite, elle dit dans son allemand de Bohême aux sonorités dures qui ne trahissait pas le moindre émoi :

— J'ignorais que Son Altesse Sérénissime s'entretenait avec le comte.

Elle se pencha une seconde fois avec dignité et, le buste incliné, recula à petits pas lents et prudents sans se retourner – donc en marche arrière – jusqu’à la porte. Si l’audience avait eu lieu à la Hofburg, c’eût été une sortie impeccable, en tout point conforme au protocole. Mais là, comme il n’y avait pas de laquais, un petit problème surgit : elle serait bien obligée de tourner le dos à Sa Majesté pour ouvrir.

Tron vit que les pas de sa mère se faisaient de plus en plus hésitants. Ce dilemme n’avait pas échappé non plus à l’impératrice.

— Un instant encore, comtesse !

L’impératrice avait remis son loup et était redevenue sa propre cousine.

— Personne ne doit être au courant de l’entretien que j’ai eu ce soir avec votre fils. Tout ce que vous savez, c’est que les Königsegg sont venus en compagnie d’une certaine comtesse Hohenembs.

Elle fit un demi-pas et s’arrêta :

— Quant à vous, comte, vous m’aviez fait miroiter quelque chose.

Tron vit à nouveau derrière le masque un regard posé sur lui, des yeux qui lancèrent de fugitives étincelles quand la lumière de la bougie se refléta dans les pupilles. Sissi souriait. Pendant un instant, il se demanda ce qu’il devait dire, puis quelque chose lui traversa l’esprit :

— Quand j’ai eu l’intention d’inviter Son Altesse Sérénissime, je ne savais pas qui se tenait devant moi.

— Cela signifie-t-il dire que vous vous dérobez, comte ?

L’impératrice fit la moue. Le loup se souleva légèrement, sans doute parce qu’elle avait haussé les sourcils par dépit. Alors, le commissaire répondit :

— Jamais je n’oserais mettre Son Altesse Sérénissime en difficulté.

Il vit à sa bouche qu’elle se rassérénait. Il voulait dire par là qu’il n’oserait jamais prier une reine de danser avec lui. Elle préféra comprendre l’inverse, à savoir qu’il ne pouvait lui refuser cette prière – fût-elle indirecte.

— Eh bien, qu’attendez-vous, comte ?

Au même instant, l’orchestre reprenait – Tron n’avait pas remarqué qu’il s’était arrêté au cours de leur tête-à-tête. Le premier morceau était justement la valse qu’ils avaient entendue à travers la porte fermée au début de l’entrevue. La musique n’était pas plus forte que lorsqu’il était entré dans la chapelle pour discuter avec la prétendue comtesse Hohenembs. Mais comme ils ne parlaient plus, il croyait distinguer chaque note de la partition.

Tron fit un pas vers la gauche et se tourna vers la droite pour faire face à l’impératrice. Puis il demanda en s’inclinant :

— Eh bien... M’accorderiez-vous cette danse, Altesse Sérénissime ?

Il se redressa et regarda Sissi, qui ne réagit pas. Elle laissa s’écouler quatre ou cinq secondes pendant lesquelles elle le dévisagea (du moins était-ce ce qu’il supposait puisqu’il ne voyait plus ses yeux dans la pénombre), et il se demanda s’il avait dit quelque chose de déplacé. Puis il comprit qu’elle avait juste pris le temps de jouir de cette question qu’on ne lui avait sans doute plus posée depuis longtemps.

— Donnez-moi le bras, comte.

Il tendit son bras et elle posa la main dans le creux de son coude.

Quand ils revinrent dans la salle, la fête battait son plein. Il était déjà presque minuit. Même ceux qui ne se seraient jamais abaissés à se présenter à un bal masqué avant onze heures devaient être arrivés. La pièce principale était bondée. Impossible d'atteindre le centre de la piste – il aurait mieux valu tenter de sauter sur un manège qui tourne à toute vitesse. De ce fait, l'impératrice et son cavalier attendirent sur le côté et observèrent les couples qui se cognaient et s'excusaient de leur maladresse en riant.

À la fin de la valse, les danseurs applaudirent avec enthousiasme. On pouvait entendre des bravos comme à un concert. Sur la piste, de petits groupes se formèrent. Beaucoup de convives avaient ôté leur masque pour aérer leur visage brûlant. De son bâton, un gros berger à la Watteau, toujours masqué, rassemblait les bouquets de violettes que les dames avaient laissé tomber en dansant. Il titubait, sans qu'on puisse dire si c'était à cause de la chaleur ou du champagne que les domestiques apportaient sans cesse sur des plateaux d'argent.

Soudain, la musique reprit avec – en guise d'ouverture – une lente succession de trois intervalles diatoniques, joués par les seuls violoncelles et la contrebasse. Les groupes qui discutaient sur la piste se séparèrent, les dames vêtues de robes de toutes les couleurs cherchèrent leurs cavaliers, et les hommes en queue-de-pie, leurs médailles et rubans fixés au revers, passèrent le bras à la taille de leurs partenaires en attendant les trois premières mesures à trois temps.

Tron et Sissi gagnèrent la piste en hâte et se glissèrent devant un couple de danseurs au visage rougi et baigné de sueur qui avaient déjà ôté leurs masques, lesquels pendaient sur leur poitrine comme des visières. Le commissaire reconnu Pietro Calògero, le directeur de la banque de Parme, et son épouse, une femme trapue au nez camus que la comtesse fréquentait dans quelque association caritative. Ils étaient vêtus de costumes du *settecento* flambant neufs, très travaillés, qui faisaient criants et bon marché bien qu'ils aient sans doute coûté une petite fortune.

Ils répondirent au signe de tête que leur adressa Tron par un sourire à la fois envieux et méprisant. Envieux à cause de l'éclat que possédait toujours le palais et de la prestigieuse liste d'invités. Méprisants parce qu'ils étaient bien

entendu au courant de la situation financière de leurs hôtes. En se retournant, le commissaire vit le gros Calògero ouvrir la bouche pour dire quelque chose à sa femme avec une expression d'incrédulité.

Il ne put se demander plus longtemps si le directeur avait reconnu l'impératrice. La valse avait commencé. Il s'agissait maintenant de guider sans heurts la souveraine à travers les couples qui tournoyaient et surtout de ne pas marcher sur ses petits souliers en satin ornés de perles. À la plus grande surprise du comte, sa partenaire était une excellente danseuse. Il conduisait sa silhouette fine et svelte sans avoir à exercer la moindre pression sur sa taille. À chaque fois, elle semblait pressentir de manière étonnante la direction dans laquelle il voulait l'entraîner. Ils esquivèrent avec habileté un domino à la lourde démarche qui poussait une volumineuse blonde déguisée en Marie-Antoinette, frôlèrent en riant un monsieur en queue-de-pie qui tenait dans ses bras la comtesse de Chambord au masque relevé avec négligence et à la crinoline rose. Et à chaque tour de piste, l'impératrice paraissait se détendre et s'enhardir un peu plus.

Le visage d'une femme aux cheveux blonds qui se cachait derrière une *bautta*<sup>1</sup> noire frôla Tron. Celui-ci se rappela soudain la princesse aux yeux verts et la rencontre avec Haslinger à La Fenice, mais il lui était impossible de se concentrer sur quoi que ce soit en dehors des quelques mètres carrés sur lesquels ils évoluaient. Le rythme de la valse s'accéléra. Tron remarqua que sous son loup, Sissi avait fermé les yeux.

Grisés par le battement de la mesure à trois temps, ils ne percevaient plus les détails qui les entouraient. Les couples qui glissaient près d'eux formaient une mer d'épaule nues, de colliers luxueux et de masques fantastiques qui roulait et s'agitait au rythme de la musique. Parfois, elle ouvrait les paupières et levait le regard vers le plafond. Tron savait ce qu'elle y voyait : main dans la main, des amours ailés traversaient en souriant un ciel d'azur où même les petits nuages moutonneux et échevelés semblaient vibrer au son de la valse.

<sup>1</sup>- Masque de carnaval. (N.d.T.)

Quelques heures plus tard, Tron, sa mère et un Alessandro complètement interloqué regardaient s'éloigner du ponton où ils se tenaient la gondole dans laquelle l'impératrice et les Königsegg rentraient au palais royal par le Grand Canal. La lueur des torches qui éclairaient l'embarcadère permettait de voir tout au plus à quatre ou cinq mètres dans l'obscurité, de sorte que la barque noire à la coque en fines planches échappa à leurs regards au bout de quelques instants. Le vent était retombé, mais il faisait beaucoup plus froid que la veille.

— L'impératrice ne danse pas mal, conclut la comtesse en s'appêtant à rentrer. Quand on pense qu'à la Cour, elle ne peut en général que regarder les autres...

— C'est vrai ? s'étonna son fils.

— Danser n'est pas compatible avec sa dignité d'impératrice. La plupart du temps, elle a tout juste le droit de contempler ceux qui s'amuse. Dans ces moments-là, elle doit se demander pourquoi c'est elle qui a eu la malchance de plaire à François-Joseph. Là d'où elle vient, c'était un peu moins rigide.

— Tu veux dire qu'elle est malheureuse ?

La comtesse fixa son fils :

— Aujourd'hui, elle était heureuse, et elle t'en sera reconnaissante à jamais, Alvise.

— Vous avez merveilleusement dansé, intervint le domestique. On aurait dit que vous vous étiez entraînés.

Tron rit.

— Je ne savais même pas qu'elle venait ! Penses-tu que quelqu'un l'ait reconnue ?

Ils avaient traversé le *portego* et remontaient le grand escalier. Voyant que le bal tirait à sa fin, les serviteurs n'avaient plus pris la peine de changer les bougies des appliques et les chandelles presque consumées répandaient une lueur pâle et fumeuse.

— Oui, répondit brièvement la comtesse.

— Tu veux dire que... ?

— Chiara Pisani m'a dit sans sourciller que ta partenaire était l'impératrice.

— Qu'as-tu répondu ? s'inquiéta Tron.

— Que je ne me souvenais plus de l'avoir invitée.  
— Tu n'as pas démenti de façon catégorique ?  
— Je lui ai dit que le comte et la comtesse Königsegg étaient venus avec une certaine comtesse Hohenembs. Mais toi, quand as-tu appris qu'elle était là ?

— Je ne l'ai su que lorsqu'elle a retiré son masque dans la chapelle. Elle voulait me parler de l'affaire du Lloyd Triestino.

— Pourquoi ne t'a-t-elle pas convoqué au palais royal ?

— Parce que notre entrevue doit rester secrète.

— Si ce n'est que cela, elle aurait pu quitter le palais en catimini après votre conversation, au lieu de s'afficher à ton bras !

— Nous pensions que personne ne ferait attention à nous au milieu des danseurs. Ce n'est pas le monde qui manquait.

— Justement. Tous se sont demandé qui était la jeune femme masquée avec qui tu valsais !

Ils avaient atteint le premier palier et, devant les deux grandes lanternes, ils prirent à droite les quelques marches qui menaient au vestibule. Un petit groupe d'invités qui avaient déjà mis leurs manteaux en fourrure et leurs longs pardessus venait à leur rencontre. Ces dames étaient livides, leur maquillage commençait à couler. Ceux qui n'avaient pas encore pris congé de la maîtresse de maison à l'intérieur le firent sur les marches.

— Et Pergen a-t-il remarqué la présence de l'impératrice ? reprit le commissaire.

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Tu lui as parlé, non ?

— C'était avant votre pas de deux ! répliqua-t-elle. Un homme charmant d'ailleurs, ce Pergen. Il était très heureux d'avoir été invité. Il s'est excusé d'avoir dû te mettre à l'écart. Il m'a expliqué qu'il était obligé de faire ce que Toggenburg lui disait et que celui-ci faisait ce que Vienne ordonnait.

— Il est encore là ?

— Il ne m'a pas saluée. Je suppose qu'il n'est donc pas parti.

Pourtant, le colonel n'était pas dans la salle de bal où seuls une demi-douzaine d'extras balayaient, poussaient les chaises et ramassaient la vaisselle. Quelqu'un avait ouvert l'une des grandes fenêtres et un souffle froid qui remontait du Grand Canal s'engouffrait dans la salle surchauffée, faisant vaciller la lumière des appliques et des deux grands lustres. La moitié des bougies s'étaient déjà éteintes d'elles-mêmes. Tron vit deux domestiques, sur les instructions d'Alessandro, monter sur des escabeaux pour souffler les autres et les retirer des lustres en verre.

Maintenant que tous les invités étaient partis, la salle donnait l'impression d'être toute petite. Sans la lueur des chandelles, le plafond semblait s'être abaissé et même les angelots qui papillonnaient entre les nuages couleur de cyclamen paraissaient voler plus bas.

Dans le salon vert, quatre domestiques, tous portant les couleurs jaune et



blanc de la maison Tron, étaient occupés à mettre la vaisselle sale dans trois grands paniers. Ils les descendraient ensuite à la cuisine pour les laver afin qu'on puisse le lendemain, sous la direction d'Alessandro, les ranger dans la réserve.

Tron prit l'un des derniers *beignets Dauphin* dans le plat en argent rempli d'une pyramide de pâtisseries en début de soirée et poursuivit sa recherche en direction de la *sala degli arazzi*, ainsi baptisée à cause de trois tapisseries flamandes qui recouvraient les murs. L'air était chargé d'un lourd mélange de parfums, de sueur et d'odeurs de nourriture. Des assiettes et des verres traînaient un peu partout dans la pièce : sur les consoles, sur les chaises recouvertes de tissu et sur le canapé à trois places tendu de damas jaune. Même le sol – du moins près des murs – n'était pas épargné par les tasses et les assiettes où s'amoncelaient toutes sortes de restes.

Il était quatre heures pile : derrière le bruit de vaisselle, le commissaire entendit la sonorité pure des cloches de San Marcuola et, avec le décalage habituel, les coups étouffés de celles de San Stae. Il se souvint tout à coup qu'il restait du champagne dans la chapelle. En deux enjambées, il traversa le couloir, ouvrit la porte et entra. Après la discussion qu'il avait eue avec l'impératrice, personne n'avait songé à éteindre les bougies sur l'autel. Elles brûlaient encore et jetaient une lueur sur le seau à champagne en terre cuite. Le reste de la pièce, éclairée le jour par trois fenêtres qui donnaient sur le Grand Canal, était plongé dans l'obscurité. Tron fit avec précaution (il voyait à peine ses pieds) cinq pas en direction de l'autel, prit la bouteille et s'assit.

S'il ne s'était pas penché pour ramasser la coupe de l'impératrice sur les marches de l'estrade, il n'aurait pas vu le masque. C'était un loup de couleur sombre (il n'en distinguait pas la teinte exacte), abandonné juste devant la nappe qui retombait sur le marbre en plis lourds et raides. La main posée à côté (Tron ne la vit qu'une fois qu'il eut mis son lorgnon) était très poilue. Le brocart rouge faisait comme une manchette au-dessus du poignet. Il ne faisait aucun doute que cet organe appartenait à un corps allongé sous l'autel.

Le commissaire résista à l'envie spontanée d'appeler Alessandro à grands cris. Au lieu de cela, il commença à débarrasser avec ordre et circonspection. Après les chandeliers, il posa par terre le seau à champagne, les deux ostensoirs en argent et le calice doré. Puis il releva le devant et les deux côtés de la nappe qu'il rabattit sur le plateau de la table comme une chemise repliée avec soin. Ensuite, il fit un pas sur la gauche, se pencha et fléchit le genou un peu comme sa mère l'avait fait quelques heures auparavant. Il rapprocha l'une des bougies pour distinguer les traits de l'homme, puis il retint son souffle.

Allongé sur le dos, Pergen fixait le dessous de l'autel, les yeux écarquillés. Il avait la bouche entrouverte, comme s'il allait dire quelque chose. Il portait une queue-de-pie avec un nœud papillon noir et un plastron amidonné. Au premier abord, on aurait pu croire qu'il avait renversé sur sa chemise blanche une coupe de sorbet aux fraises. Tron ne se donna pas la peine d'avancer la tête pour examiner la gorge de Pergen. Il savait ce qu'il verrait : la carotide

tranchée avec le même couteau que celui qui avait envoyé Moosbrugger et sa maîtresse dans l'autre monde. L'incision ne serait peut-être pas aussi large et profonde, mais elle avait été assez rapide pour empêcher le colonel de crier et le tuer sur le coup.

Des bruits de vaisselle et de voix provenaient toujours du salon vert, mais ils étaient un peu plus faibles qu'auparavant : l'un des domestiques devait être parti à la cuisine porter un panier. Le commissaire se retourna d'un geste lent. Un instant, il espéra que le cadavre de Pergen n'était qu'un mirage et qu'en bougeant à nouveau la tête, il apercevrait seulement un autel dont la nappe était relevée sans raison.

Mais en ramenant son regard dans la direction initiale, il dut admettre sans surprise que le corps gisait toujours sous la table et que l'image se faisait plus précise et plus intense. Il remarqua que la main droite (qui était toujours dans la même position que tout à l'heure) était traversée par un long trait rouge. Puis il se rendit compte qu'un motif qui lui avait échappé jusque-là s'était formé sur le marbre de l'estrade. Il constata enfin que chaque fois qu'il soulevait un pied, sa chaussure restait collée au sol pendant une fraction de seconde. Il en déduisit qu'il se tenait au milieu d'une mare de sang à moitié figé.

— Et maintenant, Alvisé ?

Face à l'autel, la comtesse tenait les yeux baissés vers la main de Pergen qui traînait sur le marbre. Elle était d'un calme remarquable.

— Faut-il laisser le colonel à cet endroit ?

Il était quatre heures passées de quelques minutes et elle se trouvait là où l'impératrice, quelques heures auparavant, avait prédit la mort de la victime. Tron répondit : — Ou bien nous avertissons tout de suite les autorités, ou bien nous attendons que les domestiques qui viennent faire le ménage demain découvrent le corps.

— Et que se passera-t-il alors ?

— Ils vont débarquer ici – une douzaine de soldats, un médecin militaire et sans doute le lieutenant Bruck, le suppléant de Pergen. Peut-être même que Toggenburg fera le déplacement. Ils vont fouiller les lieux et prendre les empreintes. Ils demanderont le nom des invités, des musiciens et des extras.

— Ils vont tous les interroger ? Un à un ?

Son fils fit un signe affirmatif de la tête.

— C'est la procédure habituelle.

— Mais la liste comprend cent cinquante personnes ! s'exclama la comtesse. Avec les domestiques et l'orchestre, cela fait environ deux cents ! Ils ne pourront jamais tous les questionner.

— Bien sûr que si ! répliqua son fils. S'il manque du personnel, Toggenburg demandera du renfort à Vérone. Pour lui, ce n'est pas un meurtre quelconque. Il croira que Pergen était sur la piste d'un attentat contre l'impératrice.

— Mon Dieu, c'est vrai ? s'inquiéta Alessandro.

— Non, mais Toggenburg croira que ça l'est. Et Spaur m'a laissé entendre qu'il ne me fait pas franchement confiance du point de vue politique.

— Cela veut-il dire qu'il pourrait s'imaginer que tu es impliqué dans cette histoire ? l'interrogea de nouveau le maître d'hôtel.

— J'ai quitté le bal pendant une bonne heure et il voudra savoir où j'avais disparu. Dois-je raconter que je m'entretenais avec une certaine comtesse Hohenembs ? Une personne qui n'existe pas ? Qui ne figure pas sur la liste des invités et qui n'est pas en mesure de confirmer mes dires ?

— Et si l'on retrouvait le cadavre dans la cour, cela te rendrait-il moins suspect ? voulut savoir la comtesse.

— Cela ne ferait pas grande différence. Ils tiendront quand même à interroger les invités et le personnel.

La vieille dame regarda son fils d'un air songeur.

— Comment le colonel est-il venu ici ?

— À pied, j'imagine. Il loge derrière le palais Pesaro. Ce n'est pas la peine de prendre une gondole pour les trois pas qu'il avait à faire.

— Supposons, reprit sa mère, que l'assassin ait tué le colonel sur le chemin du retour. Quelque part entre chez nous et chez lui. Tu crois que la police militaire importunerait quand même l'ensemble de nos invités ?

— Où veux-tu en venir ?

La comtesse s'avança vers l'une des fenêtres ovales, écarta le rideau et dit : — Dehors, il fait noir comme dans un four et il neige à nouveau. On pourrait porter ce qu'on veut, personne ne s'en rendrait compte.

Tron posa sur l'autel la coupe qu'il tenait à la main.

— Un instant ! Tu veux que nous transportions Pergen... ?

— Exactement ! Nous l'évacuons et le déposons devant le palais Pesaro.

— Tu n'es pas sérieuse ? la rabroua son fils.

Elle lui jeta un regard rempli de colère.

— Écoute-moi un peu, Alvisé ! Ce bal masqué fut le plus réussi que nous ayons connu depuis des décennies. Nous avons trois ducs, le comte de Chambord et l'impératrice. Tu crois que j'ai envie de tout gâcher ?

Elle hésita un instant.

— De toute façon, il y a une bien meilleure manière encore de se débarrasser du colonel. Où en est la marée ?

— Au maximum.

— Cela pourrait faciliter notre tâche...

Les yeux de la comtesse brillaient dans la lueur des bougies. Pendant un instant, on eût dit qu'elle souriait.

— Voudrais-tu me dire à quoi tu penses ? lui demanda son fils.

— Si vous jetez Pergen dans le *Canalazzo*, la mer l'entraînera dans la lagune.

— Il y a de nouveau des patrouilles la nuit, objecta le commissaire. S'ils me surprennent avec le corps, je suis fichu.

— Ne te fais pas plus stupide que tu n'es, Alvisé. Vous les entendrez venir.

— Je ne peux pas.

— Tu ne veux pas qu'on te surprenne avec le cadavre. Or c'est bel et bien ce qui va se passer s'il reste ici.

Alors, le maître d'hôtel intervint :

— Je m'en occupe. Alvisé, tu nettoieras le sang pendant que j'emporte le corps. La comtesse a raison. Il fait nuit noire, et à cette heure-ci, je ne rencontrerai personne.

Il fit une grimace songeuse avant de poursuivre :

— Mais il y a quelque chose que je ne comprends pas.

— Quoi donc ?

— Je ne comprends pas, dit-il d'une voix lente, pourquoi l'assassin n'a pas éliminé Pergen à l'extérieur. Il lui aurait suffi d'attendre dehors. C'était moins risqué que dans la chapelle où quelqu'un pouvait surgir à tout moment.

— Il doit avoir une raison bien précise, réfléchit Tron.

— Et laquelle ? l'interrogea sa mère en plissant le front.

Le commissaire la regarda et eut soudain une boule dans la gorge : — Ce que tu as dit à l'instant est juste. Si le corps reste ici, je serai mis en cause. C'est cela qu'il voulait.

— Te faire porter le chapeau ?

— Oui, qu'on m'arrête et peut-être qu'on me conduise à Vérone. Pour m'empêcher de le dénoncer.

Alessandro demanda alors :

— Tu veux dire que tu soupçonnes quelqu'un ?

— Non, je *sais* qui c'est.

La voix de Tron trahissait son appréhension.

— Et je crains qu'il ne le sache. Je me demande comment il l'a appris, mais je suis convaincu qu'il le sait. Il n'y a pas d'autre façon d'expliquer qu'il ait commis le meurtre dans notre chapelle.

— Et qu'est-ce que cela veut dire ? poursuivit le maître d'hôtel.

« Que Haslinger veut m'éliminer, pensa Tron. Si je suis incarcéré, personne ne l'empêchera de s'occuper de la princesse. » Il fallait donc faire en sorte qu'on ne découvre pas tout de suite le cadavre de Pergen. Qu'on le repêche quelque part à l'ouest de la lagune. Il conclut à haute voix : — Nous devons nous débarrasser du colonel.

Sa mère avait raison : il faisait nuit et il neigeait. Il se retourna et dit au vieux domestique : — Faisons cela ensemble. Enveloppons-le dans une nappe et portons-le sur la riva di Biasio.

Ils enroulèrent tout d'abord le colonel dans une nappe. Ensuite, ils remarquèrent qu'elle était brodée, comme toutes les autres, aux armes de la famille Tron. Donc, ils le déballèrent et le mirent dans un drap. Le commissaire avait espéré que cela aurait l'air d'un tapis, mais au bout du compte, le colis ressemblait à ce qu'il était, à savoir un cadavre enveloppé dans un drap.

Dans la petite ruelle pavée derrière le palais, il faisait noir comme dans un four. La neige amortissait certes le bruit des pas, mais Tron se faisait du souci à cause des traces qu'ils laissaient derrière eux. De plus, le corps semblait s'alourdir de seconde en seconde, de sorte qu'ils devaient le poser par terre à intervalles réguliers pour reprendre des forces. Dans la chapelle, la corde qu'ils avaient nouée autour du drap paraissait aussi épaisse qu'un câble, mais ce n'était en réalité qu'une mince ficelle qui leur incisait les doigts malgré leurs gants.

Arrivés dans la calle del Tintor, ils prirent sur la droite et traversèrent le rio dei Turchi. Quelques minutes plus tard, ils atteignirent la petite place devant l'église San Zan Degolà. Malgré l'obscurité, Tron distinguait devant eux une bande grise de plusieurs mètres – le quai.

Ils s'approchèrent du bord avec précaution en veillant à ne pas déraper à cause du poids de leur fardeau et à ne pas tomber dans l'eau. Le commissaire ne voyait qu'une surface noire d'où montait un souffle frais, mais il savait que l'eau du rio di San Zan Degolà bougeait : la marée descendante provoquait déjà un léger courant qui entraînerait le corps de Pergen dans le *Canalazzo*.

Alessandro et lui n'eurent pas besoin de se mettre d'accord. Ils déposèrent leur paquet dans la neige sur le rebord. Tron sentit que la corde se dénouait, mais cela n'avait plus d'importance. Ils poussèrent le corps. Le commissaire entendit un lourd claquement et imagina l'eau noire se refermant sur Pergen. Sa mère avait eu raison. Avec un peu de chance, le courant emporterait le cadavre à la dérive, et si personne ne le découvrait le lendemain, l'eau l'entraînerait peut-être même jusque dans la lagune. Une inhumation en mer. Il ne put s'empêcher de sourire en se retournant.

Il souriait toujours, même après avoir aperçu les soldats, car son cerveau refusa pendant une ou deux secondes de prendre connaissance de ce que sa

réline avait déjà enregistré. On aurait dit que la patrouille avait surgi de la neige. Il s'agissait d'un petit groupe de chasseurs croates qui formaient un demi-cercle menaçant et les aveuglaient avec leurs lanternes. Tout ce que Tron distinguait, c'étaient trois ou quatre faisceaux qui se croisaient et dans lesquels les flocons semblaient tomber moins vite, comme si le temps ralentissait.

— Vous venez de jeter quelque chose dans l'eau, constata sur un ton neutre une voix de l'autre côté de la lumière.

Les rayons s'inclinèrent. Tron pouvait voir celui qui avait parlé. C'était un jeune sous-lieutenant qui devait se demander à quoi servait de perdre son temps avec des gens qui venaient de se débarrasser de quelques ordures. Le commissaire réussit à esquisser un sourire coupable :

— Je sais que c'est interdit.

Le sous-lieutenant haussa les épaules :

— Ce sont vos canaux. Mais qu'est-ce que vous avez jeté ?

— Un chien.

Il était lui-même étonné de la rapidité avec laquelle il avait trouvé une réponse un tant soit peu plausible. Il se détendit légèrement.

— Et où ?

— Juste derrière moi.

Il n'aurait servi à rien de prétendre autre chose. Les traces dans la neige parlaient d'elles-mêmes. Le sous-lieutenant donna un ordre, et du coin de l'œil, Tron vit un soldat s'agenouiller et orienter sa lanterne dans la direction indiquée. Le faisceau lumineux oscilla de gauche à droite, dessina un huit sur le rebord du quai et s'immobilisa enfin. Ensuite, le soldat dit très vite et à voix haute quelque chose en croate que Tron ne comprit pas. À l'entendre, on aurait dit qu'il était effrayé, presque paniqué. Mais le geste qu'il faisait de l'index était calme : il voulait que son supérieur regarde ce qu'il venait de découvrir.

Le sous-lieutenant fit un pas vers le canal et se pencha avec prudence. Le commissaire tourna la tête, mais il ne put voir que le dos du chef et la bordure en pierre qui se découpait sur l'eau sombre du rio di San Zan Degolà. Puis le sous-lieutenant se releva et Tron reconnut alors dans ses yeux une expression qui ne lui disait rien de bon.

— C'est ça, votre chien ?

Le commissaire s'agenouilla, prit appui des deux mains sur le rebord en pierre, se pencha et regarda au-dessous de lui. Le colonel Pergen n'avait ni coulé ni été emporté par le reflux de la mer. Sans le savoir, ils avaient en effet jeté son corps dans une barque percée et attachée au mur de soutènement.

Le cadavre était tombé dos contre la toletière de sorte que la tête, les épaules et la gorge tranchée émergeaient. Le bras droit qui s'était dégagé du drap pendant la chute était ballotté à la surface de l'eau. On aurait dit que le colonel faisait signe de la main. Le monocle fixé à un ruban passé autour de son cou et la moustache taillée avec soin lui donnait un air martial malgré sa

tenue. Cela ressemblait à la dépouille d'un officier en civil – ce qui n'était pas franchement étonnant.

Avant même que le canon ne lui touchât la tempe, Tron sentit le revolver du sous-lieutenant dirigé vers lui :

— Couchez-vous ! Tous les deux !

Un coup de pied le plaqua au sol. Le soldat qui l'avait frappé lui tira les bras dans le dos et les attacha. Puis le commissaire entendit le sous-lieutenant donner des ordres à ses hommes. Il préférait sans doute demander du renfort pour le transport du cadavre et des deux prisonniers.



— Donc, monsieur Tron, vous prétendez avoir découvert le corps du colonel Pergen vers quatre heures devant votre palais au moment où vous sortiez avec M. Da Ponte faire une dernière promenade. Et pour éviter qu'on établisse un lien entre le crime et votre famille, vous avez décidé de jeter le cadavre dans le rio di San Zan Degolà. C'est bien cela ?

Tron secoua la tête.

— Non, pas le jeter à l'eau ! Nous voulions le déposer sur la riva di Biasio. Mais quand les soldats sont arrivés, nous avons paniqué.

Le commissaire scruta le visage impassible de l'autre côté du bureau. Il se demanda si le lieutenant Bruck le croirait. Le militaire avait une barbe châtain foncé taillée avec le plus grand soin à la manière de François-Joseph. Bien qu'il n'eût sans doute pas plus de trente ans, la calvitie avait déjà commencé à attaquer le devant de son crâne. Il n'y restait plus qu'une mèche aussi grasse qu'une part de polenta frite. Ses dents étaient petites et ses lèvres rouge vif, arrondies comme celles d'une femme. La vue de cette bouche féminine au milieu d'une barbe d'empereur coupée avec une pédante maniaquerie avait quelque chose de répugnant.

Tron et Alessandro étaient restés presque une heure allongés dans la neige. Peu avant six heures, deux douzaines de soldats les avaient enfin conduits au palais des Doges où on les avait séparés après avoir contrôlé leurs papiers. Le lieutenant Bruck était arrivé peu avant huit heures et avait aussitôt commencé l'interrogatoire. Puis il s'était absenté et avait repris à onze heures. Il était maintenant presque midi et Tron avait l'impression que les questions se répétaient. Ils se trouvaient dans un abominable bureau dont l'ameublement se limitait à des casiers et à un lavabo sale sur lequel était posé un petit miroir couvert de taches.

Tron avait raconté la version dont il avait convenu avec Alessandro pendant qu'ils attendaient les soldats, couchés à plat ventre dans la neige, à savoir qu'ils avaient trouvé le corps du colonel sur le ramo<sup>1</sup> Tron et qu'ils voulaient juste le porter quelques centaines de mètres plus loin.

Si le lieutenant Bruck croyait à cette version, il pourrait signer le procès-verbal de son interrogatoire dans deux heures tout au plus et quitter le palais des Doges en liberté – provisoire –, ce qui était indispensable. Car en

admettant que l'impératrice ait raison, la princesse de Montalcino était désormais en danger de mort. Il ne restait plus qu'elle, aux yeux de Haslinger, qui sût ce qui s'était passé sur l'*Archiduc Sigmund*. Il fallait absolument la prévenir aussi vite que possible. Le commissaire entendit les cloches du Campanile, suivies du coup de canon de l'île Saint-George. Il était midi.

À ce moment-là, le lieutenant se pencha sur la feuille de papier ministre posée devant lui. La mèche de cheveux gras dérapa sur son crâne dégarni.

— Vous considérez donc comme de votre devoir d'empêcher que le crime soit mis en rapport avec votre bal masqué ?

Il approuva d'un geste de la tête.

— Nous voulions éviter que les invités soient interrogés. Je conçois bien maintenant que c'était une erreur.

Il fixait la surface du bureau d'un air contrit.

— Vous n'avez pas envisagé que vous pouviez rencontrer une patrouille ?

Il haussa les épaules.

— Il y avait à peine quelques centaines de mètres !

Bruck secoua tristement la tête.

— Vous nous avez privés de la possibilité de chercher des traces sur le lieu du crime.

— Mais le colonel n'a pas été assassiné sur le ramo Tron !

— Comment le savez-vous ?

— On lui a tranché la gorge. Or il n'y avait pas de sang sur la neige. Il faut donc en déduire que le meurtre a eu lieu ailleurs et qu'on a déposé le cadavre devant le palais.

Le lieutenant fronça les sourcils.

— Vous voulez dire que l'assassin a traîné le corps dans la neige pour le laisser devant chez vous ? Pourquoi aurait-il fait cela ?

— Pour vous mettre sur une mauvaise piste.

— Et sur laquelle ?

— Sur celle qui mène au palais Tron !

— Je comprends, ironisa Bruck. Donc, après avoir réalisé que l'assassin voulait nous induire en erreur, vous avez décidé de nous aider ?

— On pourrait le formuler ainsi, en effet. Car il est sûr que le colonel n'a pas été assassiné devant le palais.

— Et où croyez-vous que le crime ait eu lieu ?

— Je ne sais pas, mentit Tron, mais il y avait des traces en direction de la riva di Biasio.

— Alors, vous vous êtes décidés et avez aussitôt mis votre projet à exécution, sans réfléchir aux conséquences ? Je vous ai bien compris ?

— Oui, c'est cela.

— Et le drap ? Vous l'aviez sur vous, par hasard ?

— Non, nous sommes allés le chercher.

— De même que la ficelle avec laquelle vous avez attaché le drap ?

— Oui, la ficelle aussi.

— Vous prétendiez encore à l’instant que vous aviez transporté le corps du colonel sans prendre le temps de réfléchir. Vous suggériez que vous aviez perdu la tête sous le coup de l’émotion. Et maintenant, il s’avère que vous avez quand même médité le projet.

Bruck souriait.

— Je suppose que vous n’êtes pas allé vous-même chercher le drap et la ficelle, mais que vous avez envoyé M. Da Ponte, n’est-ce pas ?

Tron confirma l’hypothèse en silence.

— Et pour aller du ramo Tron au palais, il faut traverser deux cours intérieures et monta un grand escalier. Combien de temps cela prend-il à votre avis ?

— Peut-être cinq minutes.

— Donc, vous disposiez de dix minutes pour vous demander s’il valait mieux éliminer le corps du colonel ou prévenir les autorités militaires.

— Non, je n’ai pas pensé à cela.

— Alors, à *quoi* avez-vous pensé pendant dix minutes, commissaire ?

— Je me suis demandé qui pouvait bien avoir tué le colonel.

— Et vous avez un soupçon ?

— Ce doit être quelqu’un qui l’attendait à la sortie du palais, qui l’a suivi, puis abattu.

— Vous ne croyez pas que nous aurions nous-mêmes déduit que le colonel n’avait pas été tué à cet endroit, s’il n’y avait pas de sang ? Avez-vous si peu confiance dans les compétences investigatrices de l’armée ?

Le commissaire avait l’impression que le ton de la conversation avait changé. La voix du lieutenant était plus incisive, et ce qu’il disait ainsi que sa manière de formuler les questions étaient moins conciliants, presque méfiants.

— Ce n’est pas ce que je dirais.

— Que diriez-vous dans ce cas ?

— Je... Je pensais que j’étais plus en mesure de juger la situation que les officiers qui mèneraient l’enquête.

Le lieutenant secouait toujours la tête.

— Je crois que vous n’avez pas prévenu les autorités parce que vous avez une *trop* grande confiance dans les compétences investigatrices de l’armée.

— Je ne comprends pas où vous voulez en venir, lieutenant.

Bruck se leva. Il se dirigea vers le lavabo, jeta un bref coup d’œil dans le miroir et, de la main droite, remit en place sa mèche rebelle. Ensuite, il se retourna et se rassit.

— Je veux en venir au fait que vous n’avez peut-être pas le moindre intérêt à aider l’armée dans son enquête, reprit-il. Du moins est-ce l’impression du général von Toggenburg.

— Qu’est-ce qui donne cette impression au général ? fit semblant de s’étonner Tron.

— Le général croit que cette ville abrite un réseau de personnes qui ne reculeraient pas devant un crime de haute trahison. Le plus dangereux, à ses

yeux, est que ce réseau comprend même des serviteurs de l'État.

— Vous voulez dire que je sais qui a tué le colonel Pergen et que je ne fais rien pour qu'on lève le voile sur cette affaire ?

— En ce qui me concerne, je ne tire aucune conclusion, monsieur Tron. Je me contente d'établir un rapport préliminaire. Ce rapport ne contiendra ni déduction ni jugement, mais rien que des faits. Il revient aux fonctionnaires chargés de l'enquête d'interpréter ceux-ci.

— Je pensais que c'était vous qui alliez mener l'enquête.

Le lieutenant Bruck secoua la tête.

— M. Da Ponte et vous-même allez être transférés à Vérone. Vous êtes soupçonnés de meurtre. Le général von Toggenburg croit que c'est vous qui avez assassiné le colonel. Vous allez passer la nuit aux Plombs<sup>2</sup> et prendrez demain le premier train.

1 - Branche d'une *calle*. (N.d.T.)

2 - Célèbre prison vénitienne, située au dernier étage du palais des Doges ; le surnom (*piombi*) vient du métal du toit. (N.d.T.)

Allongé sur une planche, Tron fixait le plafond de la cellule dans laquelle on l'avait enfermé une demi-heure auparavant. Une lumière blafarde filtrait à travers la lucarne couverte de neige. Près du bat-flanc se trouvaient un tabouret en bois et un seau. Il n'avait pas encore vu de rats, mais il était sûr qu'il y en avait. Enfant, il avait entendu dire que dans les *piombi*, ils pouvaient devenir aussi grands que des bassets.

Par chance, ce n'était pas là qu'on l'avait enfermé. Sa cellule se trouvait bien au dernier étage du palais des Doges et, à en juger par le son des cloches du Campanile, elle devait donner sur la place Saint-Marc, mais s'il était vrai que les anciennes prisons n'avaient jamais été modernisées et si la description de Casanova était correcte (une porte blindée de trois pieds de haut avec un trou de huit pouces de diamètre au milieu), alors on avait dû l'incarcérer dans une autre partie du bâtiment. La porte était normale, et au lieu du judas rond, il n'y avait qu'une trappe en bois à hauteur d'yeux.

Tron supposait qu'on le soumettrait à une isolation totale jusqu'au lendemain matin. Cela faisait partie de la technique d'usure. Le prisonnier devait avoir le temps de méditer sur son crime et sur son impuissance, de rêver d'un verre d'eau et d'une tranche de pain. Un homme qui a faim et soif finit toujours par être reconnaissant du moindre geste de bonté. Et alors, il se montre en général beaucoup plus coopératif.

Depuis que les deux soldats l'avaient conduit à travers un labyrinthe d'escaliers et de corridors sous le toit du palais des Doges et qu'ils avaient refermé la serrure derrière eux, le commissaire n'avait plus entendu un seul bruit provenant du couloir. Il avait plusieurs fois collé son oreille à la porte, mais un silence de mort régnait de l'autre côté. Il était convaincu que Haslinger était déjà au courant de son arrestation, qu'il travaillait dès à présent à imposer silence à la princesse et qu'il n'allait pas se contenter de la tuer, mais qu'il commencerait par abuser d'elle.

Aussi bizarre que cela paraisse, Tron s'effondra malgré cette réflexion qui aurait dû le tenir éveillé. Il dormit à peu près trois heures et dès qu'il eut ouvert les yeux, il sut ce qu'il avait à faire.

Tout d'abord, il posa le tabouret sur la planche. Puis il monta sur le siège et prit sa respiration. Il leva les deux bras, appuya les mains contre le bord en

bois de la lucarne et poussa de toutes ses forces. La fenêtre s'ouvrit d'un coup, comme sous l'effet d'une explosion. De la neige s'engouffra à l'intérieur – pas en masses compactes, mais en fine poudre qui se répandit sur le sol.

À la première tentative d'évasion, Tron faillit tomber par terre car son manteau était resté accroché au bat-flanc. Ce n'est qu'au second essai qu'il parvint à passer le buste à travers l'ouverture afin de poser les deux coudes sur le rebord. Ensuite, il se hissa tout entier et s'allongea sur le pan de comble. Alors, il se retourna et commença à ramper vers le haut. Une fois sur le faîte, deux mètres au-dessus, il s'assit avec prudence et regarda autour de lui.

Le ciel au-dessus de la ville et du palais des Doges semblait suspendu à hauteur de mât. La neige qui tombait sans interruption formait comme un voile d'épaisse soie grise. Tron s'était attendu à voir les bateaux amarrés à la riva degli Schiavoni ou la tour de l'horloge sur le côté nord de la place Saint-Marc, mais tout ce qu'il apercevait tandis que les flocons emportés par un vent glacial lui frappaient le visage, c'étaient les deux pans du toit ainsi que l'arête sur laquelle il était perché et qui devait bien croiser quelque part le côté donnant sur le môle. Le commissaire mit cinq minutes pour atteindre l'intersection et dix autres pour franchir le toit suivant. Enfin, il se laissa glisser avec précaution jusqu'à la gouttière. Il avait de la chance : l'échafaudage arrivait presque en haut de la façade. Quelques minutes plus tard, il était sur la Piazzetta.

Deux personnages emmitouflés qui portaient une échelle – peut-être étaient-ce les allumeurs ? – passèrent près de lui sans lui prêter attention. Pour se rendre au palais de la princesse, le commissaire aurait dû longer le jardin royal. Pourtant, il préféra prendre à droite et traverser à grands pas la place Saint-Marc. Il lui manquait encore quelque chose et il savait où se le procurer.

En entrant dans la boutique de Sivry, il se vit dans l'élégant miroir rococo accroché au mur et s'arrêta, stupéfait. Une plaie sanguinolente lui barrait le front, sa manche gauche était déchirée jusqu'au coude et ses vêtements étaient trempés. De l'eau gouttait du bas de son manteau.

— Commissaire !

Sivry s'était levé de son bureau, consterné, et fixait Tron en écarquillant les yeux. Puis il courut fermer la porte.

— Que s'est-il passé ?

Le commissaire fit un sourire en coin.

— Bien trop de choses pour que je puisse vous les raconter maintenant.

Par respect pour les précieux fauteuils, il préféra rester debout.

— Ils sont à vos trousses ? demanda le marchand d'art avec une étincelle de respect dans les yeux.

— On peut le dire comme ça. Je sors tout droit des *piombi*.

— Vous vous êtes échappé des Plombs ?

On ne pouvait se méprendre sur le ton admiratif de sa voix. Tron sourit avec modestie. Il fit un petit geste de la main comme pour dire : « Cela ne vaut pas la peine d'en parler. »

- Que puis-je faire pour vous, comte ?
- Vous souvenez-vous du revolver que j'aurais dû vous confisquer ?
- Bien entendu !
- J'en ai besoin.

Le galeriste s'avança vers la commode, sortit l'arme du premier tiroir et la lui donna.

— Il est chargé. Je suppose que vous n'allez pas me dire ce que vous avez l'intention de faire. C'est pourquoi je préfère ne rien demander.

Son regard tomba sur le manteau trempé.

— Mais je crois que vous auriez besoin d'un autre manteau et d'un nouveau chapeau.

Sans attendre de réponse, il sortit de sa penderie un pardessus doublé de fourrure et le tendit au commissaire.

— J'insiste, dit-il.

Quand Tron l'eut enfilé, il ajouta :

- Vous avez de sérieux problèmes, n'est-ce pas ?
- Je crois bien, avoua le commissaire.
- Devez-vous quitter la ville ?
- Si j'ai de la chance, non.
- Alors, je vous souhaite bonne chance, comte !
- Je vous remercie, monsieur de Sivry. Merci pour tout.

Le marchand d'art fit à son tour un mouvement de la main comme pour dire : « Cela ne vaut pas la peine d'en parler. » Puis il ouvrit la porte, jeta un coup d'œil au-dehors et fit signe que la voie était libre.

Tron aurait pu prendre le bac derrière Santa Maria del Giglio pour traverser le Grand Canal, mais il décida de passer par le pont de l'Académie. Il lui faudrait dix minutes de plus pour arriver chez la princesse, mais qu'il neige ou qu'il vente, le *traghetto* était bondé, et le commissaire préférait éviter de rencontrer trop de monde.

Une demi-heure plus tard, il savait que la deuxième prédiction de l'impératrice était également juste. Son Altesse, expliqua le majordome avec étonnement, Son Altesse était sortie vers trois heures pour le rejoindre. Un gondolier des Tron avait en effet apporté un message la priant de venir. Il était désolé, ajouta le domestique, que tout ne se soit pas passé comme il le souhaitait. Manifestement, il y avait eu un malentendu et il espérait que tout s'éclaircirait. Non, il ne savait pas où était maintenant la princesse.

À présent, les conditions atmosphériques s'étaient encore aggravées. Le vent qui s'était mué en tempête soufflait en rafales dans toutes les directions, amoncelait la neige sur son chemin et faisait tomber des toits des avalanches de poudreuse, nuages de minuscules cristaux qui piquaient la peau comme des étincelles glacées. Quand il levait la tête et qu'il essayait de regarder le ciel blanc, les bourrasques fouettaient ses yeux plissés.

« Non, se dit-il en retenant sa respiration car une tornade chargée de flocons lui giflait le visage, non, je ne vais bien sûr pas sonner chez Haslinger comme si nous avions rendez-vous pour le café. » Un homme qui a enlevé une femme et s'apprête à la tuer en toute sérénité ne se dérangerait pas pour un coup de sonnette. Rien que l'idée qu'il pût lui ouvrir était risible : l'assassin ferait le mort. D'un autre côté, continua de réfléchir Tron, il ne s'attendait pas à de la visite. Surtout la visite de quelqu'un qui ne prend pas la peine de sonner, mais débarque sans prévenir dans son salon, un revolver à la main.

La plupart des imposants palais qui bordaient le *Canalazzo* étaient bien protégés en façade. Mais côté rue, ils avaient souvent des fenêtres qui – même au rez-de-chaussée – ne fermaient que par de simples crochets ou bien des portes d'entrée qui n'étaient pas plus difficiles à ouvrir qu'une boîte de pralines. C'était illogique, mais cela tenait sans doute au fait que pour les Vénitiens, le danger était, pendant des siècles, venu de l'eau. Tron espérait que cet état de fait lui faciliterait la tâche.



À cause de la tempête et de l'obscurité, il faillit se perdre dans le labyrinthe de ruelles qui s'imbriquaient les unes dans les autres entre le rio San Lio et le rio Santi Apostoli. Par deux fois il dut rebrousser chemin parce qu'il était dans un cul-de-sac, et il lui fallut une éternité pour trouver le campiello<sup>1</sup> del Lion Bianco sur lequel se trouvait, à l'ouest, le palais Da Mosto.

Il pencha la tête en arrière pour voir s'il apercevait de la lumière aux étages supérieurs. Mais la façade était plongée dans l'obscurité, comme une forteresse silencieuse et imprenable. Même l'épaisse porte en chêne paraissait d'une inhabituelle solidité, on aurait dit que seule une troupe de Vandales ou de Goths aurait pu la défoncer. Au rez-de-chaussée, il découvrit cependant, comme on pouvait s'y attendre, une fenêtre au volet entrebâillé. Cela lui rappela la lucarne de sa cellule et lui inspira confiance.

Trois minutes plus tard, il était entré et tendait l'oreille dans l'obscurité, en retenant son souffle, pour écouter si quelque chose bougeait à l'intérieur. Personne. Les seuls bruits qu'il percevait étaient le battement étouffé de son cœur et – juste à ses pieds – un trotinement rapide, comme si des rats (mais des rats assez grands) couraient se mettre à l'abri. Il fit dix pas à tâtons, puis se retrouva soudain dans un couloir faiblement éclairé par une lampe à huile fixée sur le mur du fond. Comme prévu, la porte à côté de celle-ci menait à une cour intérieure, un carré couvert de neige qu'il dut traverser pour arriver au palais à proprement parler – c'est-à-dire le bâtiment qui donnait sur le canal.

À nouveau, Tron pencha la tête en arrière, mais là encore, pas une lumière ne brillait sur les quatre parois qui entouraient la cour. Le ciel formait un quadrilatère gris foncé sans étoiles qui se distinguait à peine des parements noirs.

La seule clarté provenait de deux torches placées dans une petite arcade qui servait d'entrée. Un courant d'air faisait gonfler, puis à nouveau diminuer les flammes qui diffusaient leurs rayons par à-coups, comme un cœur qui bat. Pendant un moment, Tron eut l'idée absurde que le palais Da Mosto, dont les murs avaient pendant des siècles absorbé comme une éponge les sentiments de ses habitants, était devenu un être vivant, indépendant et peut-être même sensible.

Le commissaire traversa la cour et nota que ses pieds ne produisaient qu'un crissement à peine audible sur la neige – un bruit qui, pour des raisons qu'il n'aurait su dire, exerçait sur lui un effet apaisant. Puis il passa à côté des flambeaux et pénétra dans le palais en sortant le revolver de sa poche. Il enclencha le chien (qui laissa entendre un claquement sec) et regarda autour de lui, le doigt sur la détente.

Il se trouvait dans un vaste vestibule, à quelques pas d'un grand escalier qui menait à l'étage noble. Des lampes à l'huile fixées au mur toutes les cinq marches semblaient lui indiquer le chemin. Au moment où il posa un pied sur la première marche, il entendit un cri provenant d'en haut, aussi léger qu'une feuille de papier. Presque au même instant, il perçut quelque chose qui

bougeait dans son dos, puis un souffle qui fendit l'air.

Il était déjà trop tard pour éviter le coup et se retourner, l'arme à la main. Le bâton (qui était enveloppé dans du feutre, comme il l'apprendrait plus tard) l'atteignit aux tempes. Tron lâcha le revolver, son buste s'abattit vers l'avant, ses pieds restèrent coincés et il s'effondra sur l'escalier. La dernière chose qu'il se demanda avant de perdre connaissance était comment Haslinger avait pu savoir qu'il viendrait.

1- Petit *campo*, placette. (N.d.T.)

L'image était certes grise et floue – comme un cliché plongé dans un bain –, mais ensuite, les couleurs et le relief revinrent. Affalé sur une chaise comme un homme ivre, Tron reconnut Haslinger à l'autre bout de la table. L'ingénieur tenait le revolver de Sivry dans sa direction et le regardait avec un plaisir non dissimulé.

En relevant la tête, le commissaire constata que la pièce principale du palais Da Mosto était beaucoup plus petite que la salle de bal des Tron. Contre le mur de gauche, il y avait un énorme vaisselier florentin sur lequel était posée une statue de Marie d'un mètre de haut environ, une magnifique sculpture en bois du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, pleine de grâce. Les trois fenêtres du mur d'en face, entièrement recouvert de bois sombre dans un goût tout à fait étranger à Venise, donnaient sans doute sur le Grand Canal.

Par son usage privé, le directeur de la filiale autrichienne de l'Imperial Continental Gas Association ne semblait pas faire grand cas de l'éclairage, car il n'utilisait même pas de lampes à pétrole. La lueur de deux douzaines de bougies se combinant avec les tons sombres du lambris jetait sur la table une fine patine cuivrée. Lorsque Haslinger ouvrit la bouche, sa voix nasillarde fit l'effet d'une rayure sur cette belle surface polie :

— J'avais prié Milan de brider ses forces, dit-il en jetant un coup d'œil sur le domestique en livrée qui se tenait près de Tron. Le coup devait seulement vous mettre hors de combat le temps qu'on s'empare de votre arme.

Du coin de l'œil, le commissaire nota qu'il avait eu de la chance que le domestique retienne son coup. C'était l'homme le plus grand qu'il ait jamais vu. Il devait le dépasser d'au moins trois têtes et avait les épaules si larges qu'il était sans doute obligé de passer les portes en biais. Se battre avec lui aurait été pure folie. Tron regarda alors Haslinger droit dans les yeux.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ?

Il fut surpris de constater combien sa voix paraissait calme. Le pervers criminel sourit :

— Je pensais qu'on pourrait boire un petit verre. Entre amis. Et parler de ce qui s'est passé. Je trouve que c'est la méthode la plus sympathique.

L'ingénieur désigna une bouteille et un verre remplis d'un liquide jaunâtre, posés sur la table à côté d'un chandelier dont la flamme tremblotait à chacune

de ses paroles.

— Du rhum de Jamaïque. Ça brûle comme du pétrole, mais c'est excellent.

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— J'aimerais que vous vidiez ce verre. Pour vous faciliter les choses. Un coup de feu en plein cœur est une agréable façon de mourir. On perd connaissance avant que les douleurs ne commencent. Mais je souhaite aussi que vous restiez tranquillement assis sur votre chaise au moment où je tirerai.

Haslinger sourit à nouveau. Cette fois, son sourire était vrai, puant de triomphe, et le commissaire comprit soudain pourquoi il n'avait pas été tué sur-le-champ.

— Je ne vous ai pas tué sur-le-champ, déclara-t-il comme s'il lisait dans ses pensées, parce que je voulais vous donner les derniers détails qu'il vous manque.

— À savoir ?

Haslinger désigna le rhum de la pointe du revolver.

— Buvez, commissaire, et je vous raconte tout. Sinon...

Il enclencha le chien. Tron porta le verre à ses lèvres, but une gorgée (mince, pourquoi en avait-il pris une si grande ?) et sentit le rhum lui brûler le gosier, descendre le long de l'œsophage comme une boule de feu et exploser dans son estomac. Pendant un instant, il fut incapable de respirer, mais quand il eut repris son souffle, la panique qui lui martelait jusque-là les tempes avait disparu. Pour le moment, au moins, il avait à nouveau les idées claires.

À vrai dire, il savait aussi que l'effet ne serait pas de longue durée. Il avait bien trop peu dormi et n'avait presque rien mangé dans les douze dernières heures. Il n'en faudrait pas beaucoup pour qu'il soit ivre mort. Combien de temps lui restait-il ? Un quart d'heure ? Une demi-heure ? Cela dépendait évidemment de la quantité d'alcool qu'il serait contraint d'ingérer. Dès le deuxième verre, le rhum le mettrait K.O. comme un coup de punching-ball et Haslinger n'aurait même plus besoin de l'abattre.

Devait-il essayer de se pencher à toute vitesse et lui envoyer le chandelier à la tête ? Ou le frapper avec la bouteille, reprendre son revolver et ensuite menacer le géant... ? C'était absurde. Cela ne marcherait jamais. Haslinger se reculerait en riant. C'était exactement ce qu'il lui fallait pour s'amuser avant d'appuyer sur la détente.

— Que voulez-vous préciser ?

— Qu'à partir d'un certain moment, je n'avais plus le choix.

— À partir de quand ?

— De la mort de la jeune femme.

L'assassin se tut en fixant la nappe, puis reprit sur un ton brusque :

— Je ne voulais pas la tuer, commissaire. Ce fut plus ou moins un... accident. Mais après, il fallait bien que je m'en défasse. Dans le couloir, j'ai aperçu une porte ouverte. Tout d'abord, j'ai cru que c'était une cabine inutilisée, mais ensuite, j'ai découvert un corps sur le lit. Avec deux trous dans la tempe. C'était si irréal que je ne me suis même pas demandé qui avait tiré.

Au moins cette cabine constituait-elle le lieu idéal pour me débarrasser du cadavre.

— Saviez-vous que le conseiller avait dans sa cabine des papiers que Pergen voulait à tout prix se procurer ?

— Non, répondit-il en ricanant. Mais Pergen fut assez sot pour me le dire ! Il m'a expliqué en détail de quoi il retournait et qu'il était fichu si jamais ces documents tombaient en de mauvaises mains.

— Mais vous saviez qu'il était corrompu, quand même ?

— Bien entendu. Mais je ne connaissais pas les détails et je n'avais pas de preuves.

— Le colonel voulait que vous lui donniez les papiers ? Exact ?

— C'est cela. Il m'a proposé un marché. Il me couvrait, et en échange, je lui donnais les documents.

Il hésita un instant, puis reprit :

— C'était du chantage.

— Donc, vous avez été obligé de faire comme si vous les aviez ?

— Oui. Sauf qu'il se doutait que je mentais. Sinon il n'aurait pas lancé de recherches.

— Vous deviez donc vous attendre à ce qu'il trouve les documents quelque part ?

L'ingénieur fit un signe de la tête.

— En effet. Le cas échéant, le danger était pour moi que Pergen...

— ... vous crée des difficultés, lui coupa-t-il la parole.

— Des difficultés considérables ! Je ne pouvais en aucun cas courir ce risque. Quand il a arrêté la femme de ménage, jeudi, j'ai tout de suite su que je devais agir.

— Quelle femme de ménage ?

— Vous n'êtes pas au courant ?

Tron secoua la tête. L'assassin rit.

— C'est la femme de ménage qui avait emporté les documents ! Elle a essayé de le faire chanter. Dès lors, Pergen savait que je n'avais pas les papiers.

— Et par conséquent, il devait disparaître.

Haslinger haussa les épaules d'un air désolé.

— Je ne pouvais pas exclure qu'il me fasse trancher la tête. D'ailleurs, cela vaut également pour vous, ajouta-t-il. Je suppose que vous savez pourquoi j'ai été contraint de le tuer chez vous ?

— Pour orienter les soupçons sur moi. Pour que ce soit moi qu'on arrête. Parce qu'on se méfie de mes convictions politiques.

— Exact ! Mais votre arrestation ne suffisait pas. On vous aurait intenté un procès et vous auriez parlé. Vous voyez, votre arrestation n'était – disons – qu'une étape intermédiaire.

Il souriait avec complaisance.

— Avez-vous vraiment cru que c'était un hasard que la lucarne de votre

prison soit ouverte ?

Tron sentit la chaleur lui monter au visage.

— Vous voulez dire que c'est vous qui... ?

Haslinger hocha la tête.

— Le lieutenant Bruck me devait depuis longtemps un petit service. Il vous a donc fait conduire dans une cellule d'où vous pouviez sortir. Je me doutais que vous courriez aussitôt au palais de la princesse. Et ensuite chez moi. En entrant – il se pencha en arrière et rit aux éclats – par une fenêtre mal fermée ! Vous avez réagi en tout point comme je l'avais prévu.

— Mais comment avez-vous su que j'étais sur votre piste ?

— Un pur hasard ! Hier, j'ai rencontré le lieutenant Bruck sur la place Saint-Marc. Il m'a confié que quelqu'un avait demandé à consulter mon dossier militaire aux archives centrales de Vérone – ce qu'il avait lui-même appris par hasard. Et ce quelqu'un ne pouvait être que vous !

Tron se garda bien de rectifier la déduction. Par égard pour l'impératrice.

— Dès lors, je figurais aussi sur votre liste, conclut-il. Tout comme le colonel et la princesse.

— En effet. Après avoir lu les actes du procès de Gambarare, vous connaissiez mes liens avec Pergen et avec Maria Galotti, expliqua Haslinger.

— Maria Galotti que vous avez reconnue à La Fenice.

— Que j'ai reconnue à ses yeux verts et à ses taches de rousseur. Dès que j'ai su qui était la princesse, j'ai compris ce qui s'était passé sur le navire.

— Je ne vous suis pas.

— La princesse a essayé de me tuer. Mais au lieu de cela, elle a tiré sur le conseiller.

— Je ne comprends toujours pas.

— Je vais vous expliquer, continua Haslinger en souriant. Mais seulement si vous êtes un gentil garçon.

Sa petite plaisanterie le fit rire. Puis il se pencha au-dessus de la table et remplit le verre sans lâcher le pistolet.

— Buvez, commissaire !

Cette fois, le rhum lui brûla moins la gorge que la première fois. Mais quelques secondes plus tard, il remarqua que la lucidité qui avait suivi la première gorgée était remplacée à un rythme effrayant par une sensation de tête lourde. Il estima qu'il lui restait tout au plus cinq minutes s'il voulait entreprendre quelque chose. En outre, il commençait à se sentir mal.

— C'est très simple, raconta Haslinger avec verve. C'est à cause des deux paquebots.

Il contemplait sa victime. Ses yeux brillaient – comme ceux d'un acteur lors d'une représentation palpitante où il est sûr de l'attention que lui accorde le public.

— L'*Archiduc Sigmund* et le *Princesse Gisèle* sont des navires jumeaux, continua-t-il. Ils se ressemblent en tout point. En temps normal, la princesse prend le second et elle occupe toujours la même cabine – à tribord au milieu

du couloir. Je tiens cela du steward. Or ce soir-là, elle a découvert que j'occupais la quatrième cabine à droite, en venant du restaurant. Sans doute décida-t-elle alors de m'abattre. Pendant la tempête, elle est sortie de sa cabine, et par réflexe, elle est allée à droite. Elle a frappé à la porte de toutes ses forces. Comme je ne répondais pas, elle a tourné la poignée et constaté que la porte s'ouvrait. Alors, elle est entrée et a tiré deux coups sur l'homme allongé dans l'alcôve.

— Pourquoi était-ce le conseiller ?

— Parce qu'elle avait oublié qu'elle ne se trouvait pas sur le *Princesse Gisèle* ! Les cabines de l'*Archiduc Sigmund* sont numérotées en sens inverse. La sienne n'était donc pas à tribord, et celle de droite n'était pas la mienne. Par temps calme, elle aurait sans doute remarqué son erreur, mais dans ces conditions...

— En d'autres termes, la princesse a...

— ... confondu les cabines !

Il riait à gorge déployée.

— Cela a dû lui faire un choc de me voir sur le pont, le lendemain matin !

— Elle savait donc que ce n'était ni Grillparzer ni Pellico qui avait tué le conseiller.

Haslinger hocha la tête en signe d'approbation.

— Elle croyait l'avoir assassiné elle-même. Et elle se douta à juste titre que c'était moi qui avais tué la jeune femme. Sans doute a-t-elle aussi lancé l'idée qu'un troisième passager était responsable des meurtres...

De la main gauche – il tenait toujours le pistolet dans l'autre –, il remplit le verre.

— Buvez, commissaire !

— Quand allez-vous m'abattre ?

— Juste avant que vous ne vous effondriez.

Il se pencha au-dessus de la table et fit une affreuse grimace. Son visage se trouvait maintenant juste derrière le chandelier. D'un geste lent, Tron prit le verre, et ce qui se produisit alors fut une initiative de son corps, ou plutôt de son bras. Aussi rapide qu'une mouette qui pique dans une vague pour y pêcher un poisson, il projeta d'un coup sec le rhum sur les bougies.

S'il avait visé quelques centimètres plus bas, Tron aurait juste éteint les mèches. Mais là, le contenu du verre flamba et embrasa le visage de l'assassin. Haslinger n'avait pas menti : ce rhum brûlait comme du pétrole. Ses cheveux prirent feu sur-le-champ, sa tête fut entourée d'une aura de petites langues rouges puis il se transforma en torche humaine. Il s'était levé d'un bond et avait laissé tombé le revolver, essayant d'éteindre les flammes des deux mains.

Sans prendre le temps de réfléchir, Tron poussa de toutes ses forces sur le rebord de la table qui vint percuter les cuisses de son adversaire en crissant contre le *terrazzo*<sup>1</sup>. Tout ce qui était posé dessus tomba par terre, y compris le pistolet. Comme Haslinger se penchait, Tron poussa à nouveau la table qui le percuta cette fois au visage, lui brisant le nez et l'os de la joue gauche. Le meurtrier s'écroula, les vêtements en feu, dans une affreuse odeur de chair brûlée. Il fut secoué par un dernier tressaillement, puis ne bougea plus.

À ce moment-là, Tron perçut du coin de l'œil un mouvement sur sa gauche et entendit une expiration bruyante chargée de colère. Il se redressa et se retourna avec une rapidité dont il ne se serait plus cru capable. Devant lui, le géant tenait dans la main droite la statue de Marie. Son buste oscillait comme un serpent à sonnettes sortant de son panier.

Le commissaire se recula de justesse pour éviter le coup. Il porta le bras à son visage, mais sa réaction venait une fraction de seconde trop tard. La statue lui frôla les cheveux et lui ouvrit l'arcade sourcilière gauche. Du sang jaillit comme d'une fontaine et il fut aveuglé pendant un instant.

Il tomba à la renverse, roula sur lui-même en gémissant pour échapper au deuxième coup, mais fut à nouveau trop lent. Une terrible douleur lui envahit le côté droit quand le corps de la Vierge lui brisa des côtes. Il essaya de se relever, mais se cogna contre la chaise et s'effondra. Le coup suivant lui fracassa l'omoplate droite. Il hurla et rampa à l'aveuglette. Le sang qui coulait au niveau de son sourcil l'obligeait à cligner des yeux pour distinguer quelque chose.

Soudain, il aperçut le revolver sous la table, à portée de main. Il tendit le bras et l'attrapa par la crosse. Puis il se retourna avec l'énergie du désespoir, leva l'arme et tira sans viser. L'écho dans la pièce ornée de boiseries fut



assourdissant. La déflagration fit vaciller la flamme des bougies comme si l'on avait ouvert une fenêtre. Une odeur de poudre qui prenait à la gorge se répandit dans l'air.

La balle avait pénétré dans la poitrine du géant et l'avait stoppé en plein élan comme s'il avait buté contre un obstacle invisible. Il tituba, pencha vers l'avant tout en battant des bras en arrière comme quelqu'un qui ne sait pas nager et essaie de rester à la surface de l'eau, puis finit par tomber sur le dos. Le choc contre le sol fit trembler la pièce. Son regard, qui exprimait la surprise, se fixa au plafond et ne le quitta plus.

Le commissaire se traîna jusqu'à la porte. Une fois sur le palier, il parvint à se remettre debout en plaquant son dos contre le mur et en prenant appui sur ses mains. Il respirait avec difficulté, tête baissée. Il se mit à vomir. Tout son corps se crispait par à-coups, et à chaque fois, une douleur intenable lui traversait la cage thoracique. Puis il se sentit mieux. Ses côtes cassées lui faisaient toujours aussi mal, mais il avait la tête plus claire. Il espérait avoir recraché une partie de l'alcool.

Il s'avança en boitant vers l'escalier et commença tant bien que mal à gravir les marches. Au bout d'un moment, qui lui parut une éternité, il arriva en haut. Il se trouvait dans un couloir faiblement éclairé par une suspension, aux murs couverts de toutes sortes d'armes. Ce corridor ressemblait plutôt à une galerie de mine bouchée pendant des siècles. Le cri qu'il avait entendu à son arrivée semblait provenir d'une pièce sur la droite. Il s'approcha clopin-clopant de la première porte et appuya sur la poignée.

1- Mortier composé de débris de marbre et de pierre, poli après la pose. (N.d.T.)

Il entra dans une pièce aveugle aux murs couverts de miroirs. Les guirlandes de fleurs qui ornaient les cadres dépassaient un peu de sorte qu'on aurait dit que des plantes grimpantes envahissaient les glaces. Le seul meuble de cette chambre close était un large lit tendu de velours rouge où la princesse était allongée sur le dos, pieds et poings liés aux quatre angles du montant.

En entendant Tron, elle tourna la tête vers la porte, mais elle ne pouvait pas le reconnaître parce qu'elle avait les yeux bandés. Le commissaire la vit s'arquer brièvement, puis retomber sans force.

— Princesse ?

Elle tourna de nouveau la tête dans sa direction et demanda : — Qui êtes-vous ?

— Le commissaire Tron.

Il s'avança, ôta le bandeau et détacha la malheureuse. À chacun de ses mouvements, ses côtes lui faisaient mal. Une pointe transperçait son poumon gauche et l'empêchait de respirer à fond.

La princesse n'avait pas encore ouvert les yeux. Sa poitrine se levait et s'abaissait toujours plus vite. Sa respiration s'accélérait. Puis elle poussa un rapide soupir et se mit à sangloter. Elle était livide.

— Où est Haslinger ?

Sa voix était faible, mais toujours aussi pure.

— Il est mort.

— Et son domestique ?

— Lui aussi. Êtes-vous blessée ?

Elle secoua la tête.

— Non. Il ne m'a pas touchée. Comment avez-vous découvert que j'étais ici ?

— Haslinger a éliminé tous ceux qui savaient qu'il avait étranglé la jeune femme à bord de l'*Archiduc Sigmund*. D'abord Moosbrugger, puis sa maîtresse à Trieste, et enfin Pergen.

— Mon Dieu ! Pergen aussi ?

— Oui.

— Donc, il n'y avait plus que moi.

— Oui. Après la mort du colonel, cela ne faisait plus de doute. Quand votre

majordome m'a raconté qu'un soi-disant gondolier des Tron était venu vous chercher, je savais que vous étiez à sa merci.

— Et pourquoi êtes-vous venu seul ?

— C'est une longue histoire. Peut-être ferions-nous mieux de partir. Pouvez-vous marcher ?

— Je pense que oui.

Il y avait tout juste cinq pas à faire jusqu'à la porte. Tron y parvint en serrant les dents. Puis il continua tant bien que mal, mais au milieu du couloir, la douleur qui lui traversait la poitrine devint si forte qu'il dut s'arrêter. À ce moment-là, il sentit la princesse se pétrifier à ses côtés. En levant les yeux, il aperçut quelqu'un sur le palier.

C'est la première chose qu'il réalise : un homme se tient devant eux, un revolver à la main. Cet homme semble ricaner, mais il n'est pas sûr qu'il montre les dents et relève les coins de la bouche par plaisir. Cette expression peut très bien venir du fait qu'une partie de son visage est brûlée.

Tout se passe alors si vite que le commissaire n'est plus en mesure de distinguer les différents événements. Du coin de l'œil, il aperçoit la princesse qui s'écarte, se jette en avant et renverse Haslinger. Tron entend un coup de feu et sent à nouveau cette forte odeur de poudre. La balle lui traverse le bras gauche, il tourne sur lui-même et s'écroule. Un deuxième coup de feu retentit : il voit la princesse se cabrer, puis tomber à la renverse. Suit alors un bruit de chute.

Il sait que les derniers instants peuvent durer très longtemps. C'est pourquoi il n'est pas surpris que les mouvements de Haslinger qui s'approche soient si lents. Au lieu du revolver, qu'il a laissé tomber, le meurtrier tient maintenant un sabre dont la pointe frôle le ventre du commissaire, lui effleure la poitrine, hésite au niveau de la gorge et s'arrête enfin au-dessus de son œil droit. Tron ferme les paupières. Il essaie de tourner la tête, mais se cogne contre le mur. Il ne lui reste plus qu'à espérer que les choses aillent vite.

Cela lui parut durer une éternité, mais en réalité, Haslinger n'avait pas tenu sur ses jambes plus de quelques secondes. Le coup vint par-derrière, lui traversa la tempe et ressortit par le seul œil qui lui restât encore. Sa joue gauche explosa et une pluie de sang et d'éclats osseux s'abattit sur Tron. Sous le choc du projectile, le menton de Haslinger vint claquer contre sa poitrine. Il tomba à genoux, ouvrit les bras et ressembla un instant à un amoureux passionné faisant une demande en mariage. Puis il baissa les bras et s'effondra sur le côté, aux pieds de la princesse qui s'était relevée et se tenait là, les jambes écartées, le revolver dans la main droite, le poignet serré dans les doigts de la gauche. Elle était prête à tirer au moindre de ses mouvements.

Mais l'assassin ne bougeait plus. En général, un homme à la tempe déchiquetée et la joue percée d'un trou béant ne vit plus. Alors, Tron perdit connaissance. Ce n'était pas une petite syncope, mais une lente descente dans le royaume des ombres, scandée par les cris de la princesse qui lui tenait

maintenant la main.

De temps en temps, il sortait de l'obscurité qui l'enveloppait, mais les souffrances reprenaient aussitôt, si bien qu'il préférerait s'évanouir à nouveau. Il avait mal partout. Les douleurs partaient de ses pieds, lui remontaient le long du corps par longues vagues lancinantes et lui martelaient le crâne. Elles battaient au rythme de son cœur et étaient si insoutenables qu'il aurait préféré être mort.

Quelque temps plus tard (des jours ? des mois ?), il constata que les douleurs étaient moins fortes quand il émergeait. Alors, il pouvait se concentrer sur les bruits qui l'entouraient : les pas qui s'approchaient et s'éloignaient, l'eau d'une cruche qu'on versait dans un verre (quel beau bruit !), les voix qui semblaient se mêler en d'interminables conversations.

Il ignorait où il se trouvait, comment il était arrivé là et ce qui se passait en marge de l'obscurité dans laquelle il était plongé. Cela ne l'intéressait d'ailleurs pas. Une seule fois, en entendant le son de cloches lointaines, il se souvint de quelque chose : une eau verte devant la fenêtre (avait-il habité là ?) et de minces barques noires qui flottaient à la surface. Il ne savait pas où c'était ni pourquoi il avait cette image en tête.

Il ne savait pas non plus comment il s'appelait. Il voyait juste un homme (sévère ?) devant un tableau noir, une craie à la main, déclarant que son nom faisait penser à quelqu'un qui dévale les escaliers. Il trouvait cela amusant, même si ce drôle de nom (Plonk ? Dong ? Momp ?) ne lui revenait pas. Mais il ne pouvait pas rire parce que chaque mouvement de son visage réveillait aussitôt les douleurs.

Le dimanche 5 mars 1862, Tron fut réveillé par le bruit d'un verre qu'on posait sur la table de nuit, mais il n'ouvrit pas les yeux. Quelqu'un était assis à côté de son lit – il entendait les froufrous d'une robe. Puis la voix de la comtesse murmura : — Tiens, bois un peu. Le docteur Wagner a dit que tu devais boire.

À ce moment-là, il ouvrit les yeux.

— Le docteur Wagner ?

Il avait l'impression que chaque mot était comme un glaçon qui devait d'abord fondre sur sa langue.

— Le médecin qui te soigne. C'est lui qui a mis le bandage autour de tes côtes cassées, qui s'occupe de ton omoplate et de ton bras.

De la main droite, Tron toucha son bras gauche et sentit un gros linge : — L'os est-il atteint ?

— Non. Tu as eu de la chance. Mais tu as perdu beaucoup de sang. Le docteur Wagner a changé le pansement ce matin. Il revient ce soir.

— Je ne connais pas de docteur Wagner. Pourquoi n'est-ce pas le docteur Manin qui me soigne ?

— C'est lui qui aurait dû s'occuper de toi, Alvisé, mais on nous a envoyé le docteur Wagner et je ne pouvais pas refuser.

— Envoyé ? Je n'y comprends rien.

— Le docteur Wagner est arrivé avec une lettre.

La comtesse souriait, radieuse.

— Qu'elle a écrite en personne. À mon adresse personnelle.

— Une lettre écrite en personne à ton adresse personnelle ?

Toujours ce sourire radieux.

— Tout à fait personnelle. Avec le souhait de faire plus ample connaissance.

— Veux-tu bien me dire de quoi tu parles ? Qui t'écrit en personne des lettres à ton adresse personnelle pour nous recommander un médecin ?

— Tu ne te souviens pas de ta charmante partenaire ?

Le convalescent se redressa d'un coup. Ses côtes enrubannées lancèrent une vague de douleurs qui lui traversa le corps et le ramena sur son oreiller.

— Tu veux parler de l'impératrice ?

Elle hocha la tête.

— Je parle en effet d'Élisabeth d'Autriche. Elle est bouleversée par ce qui t'arrive et a insisté pour nous envoyer son médecin.

— Ce n'est pas croyable, tu ne trouves pas ?

Sa mère haussa les épaules.

— Nous fréquentons depuis toujours les Habsbourg. C'est d'ailleurs ce que j'ai fait remarquer à Béa Mocenigo. Elle fut bien obligée de me donner raison, même si elle n'a pas pu s'empêcher de laisser percer un brin de jalousie sur les liens qui unissent nos deux familles.

Tron bâilla.

— Combien de temps ai-je dormi ?

— Une bonne semaine. Tu avais beaucoup de fièvre. Quand tu te réveillais, tu délirais. Tu ne reconnaissais personne et ne semblais même pas savoir qui tu étais. Nous nous sommes tous fait beaucoup de soucis.

— Qui ça, nous ?

— Alessandro, Spaur, l'impératrice et ton ami Sivry.

La comtesse jeta un coup d'œil sur la montre posée sur la table de nuit.

— Tu vas d'ailleurs bientôt recevoir de la visite.

— De qui ?

La comtesse sourit.

— La princesse de Montalcino. Elle vient deux fois par jour. Le matin à dix heures et l'après-midi à quatre.

— Elle vient deux fois par jour ?

— Exactement. Et à chaque fois, elle reste assez longtemps. Alessandro est toujours sens dessus dessous en sa présence. Elle le ravit. Hier, il était si énervé qu'il a servi du mauvais côté ! Tu imagines ? Alessandro qui sert le rôti du mauvais côté !

— Comment ? La princesse a mangé ici ?

— Oui, hier et avant-hier. Elle parle à Alessandro comme s'il faisait partie de la famille.

— Mais Alessandro *fait* partie de la famille. Toi aussi, tu lui parles sur ce ton.

— Pas quand il sert et que nous avons des convives ! Mais peut-être que je suis trop vieille. La princesse mène de vraies conversations avec lui pendant que nous sommes à table. Hier, il s'en est fallu de peu qu'elle le prie de prendre place.

— Cela me plaît.

— À Alessandro aussi. Quand elle n'est pas là, il n'arrête pas de chanter ses louanges. La princesse par-ci, la princesse par-là ! Et alors, ses yeux brillent. Je ne l'ai jamais vu dans cet état.

Elle secouait la tête.

— Il a presque soixante-dix ans quand même...

— Quelle heure est-il ?

— Trois heures et demie.

— Mon Dieu ! Mais alors, elle sera là dans un instant ! Passe-moi le miroir. Et mon lorgnon.

Tron eut d'abord de la peine à trouver une ressemblance entre le barbu dans la glace et lui-même. Il avait un nez grand et pointu, les joues creusées et la peau grisâtre, sauf sur son front qui arborait les couleurs de l'arc-en-ciel : il y avait du bleu, du vert, du jaune avec de petites bosses rouges. Il avait dû se cogner à plusieurs reprises. Il faisait penser à un vieux Pinocchio tombé sur une palette de peinture.

En même temps, il y avait dans ses yeux une lueur qui lui plaisait. L'œil gauche était certes toujours tuméfié et le pansement sur son arcade sourcilière n'était pas du meilleur effet, mais cela ne changeait rien à l'expression dans son regard. C'était une sorte de résolution joyeuse, une absurde assurance qui l'étonnait compte tenu de son état.

Il rendit le miroir à sa mère et reposa la tête sur l'oreiller. Il était épuisé rien que d'avoir tenu la main en l'air. Il avait toujours du mal à respirer quoique ses côtes ne lui fissent plus mal.

— Y a-t-il encore de la neige ?

La comtesse secoua la tête.

— Non. Voilà deux jours qu'elle est fondue. Il fait beaucoup plus chaud. C'est pourquoi Alessandro a laissé la fenêtre ouverte.

Le blessé tourna la tête vers la droite et constata que les deux battants étaient grands ouverts. Dans le ciel bleu, quelques minces nuages formaient des cercles, comme les dernières traces d'humidité sur une table qu'on vient d'essuyer.



Une demi-heure plus tard, au moment où la princesse entre dans la chambre, la fenêtre est toujours grande ouverte. Dans l'intervalle, quelques nuages plus importants sont apparus dans l'encadrement – pas chargés de neige, mais annonçant le printemps, comme de petits tampons de ouate. Cependant, Tron ne voit ni le bleu ni le blanc. Il ferme les yeux. S'il veut dire certaines choses à la princesse, il sait bien que c'est maintenant, tant qu'il est encore entouré par l'aura de ses hauts faits.

D'un autre côté, pense-t-il, il n'est pas vraiment à son avantage dans cette chemise de nuit usée, pas rasé, un pansement sur le sourcil, avec le front de toutes les couleurs. Comment trouver les mots justes dans ces conditions ? Tout cela le trouble. C'est pourquoi il entrouvre à peine les paupières et se contente d'écouter les battements de son cœur, de sentir le parfum de la princesse et d'observer sa silhouette.

Elle traverse la chambre d'un pas rapide et ferme la fenêtre. Puis elle prend le verre, le remplit et le repose. Apercevant de l'eau sur la table de nuit, elle l'essuie avec une serviette et enlève quelques miettes par la même occasion. Tron sent bien que cette fébrilité ne sert qu'à dissimuler son embarras – le même que celui qui l'empêche d'ouvrir les yeux.

Finalement, sans lui prêter attention, elle refait le lit comme une vraie infirmière et remet l'oreiller dans la bonne position. Puis elle s'assoit et commence d'un ton qu'il aurait souhaité plus chaleureux : — Je sais que vous êtes réveillé, comte. Alessandro me l'a dit. En outre, je m'en rends compte à votre respiration. Vous pouvez ouvrir les yeux.

Tout en parlant, elle a pris sa main et Tron trouve qu'elle la serre assez fort, comme s'il fallait qu'elle l'empêche de s'enfuir, ce qui est pourtant assez peu probable.

— Comment allez-vous ?

— Mieux que je n'en ai l'air.

Il ouvre alors les yeux et en a le souffle coupé. La princesse est légèrement penchée au-dessus de lui. Il peut voir chacune des taches de rousseur sur son nez à la Botticelli. Ses cheveux blonds sont remontés en chignon. Une mèche s'est défaite et pend sur sa joue. Ses yeux verts le fixent avec une expression qu'il n'arrive pas à définir.

— Vous avez en effet bien meilleure mine qu'il y a encore quelques jours, confirme-t-elle avec un souci d'impartialité.

— Quelle mine est-ce que j'avais il y a quelques jours ?

Elle esquisse un petit sourire.

— Affreuse ! Vous étiez encore plus pâle et vous aviez le nez encore plus pointu. Vous déliriez et racontiez n'importe quoi. Le docteur Wagner avait l'air assez préoccupé.

— Mes souvenirs s'arrêtent au palais Da Mosto. Je me vois par terre... perdant du sang.

La princesse hoche la tête. Ses paupières battent très vite, comme si elle avait une poussière dans l'œil.

— Vous avez bien failli vous vider, confirme-t-elle. J'avais du mal à vous bander le bras car la balle vous était entrée dans l'épaule. J'ai fini par vous garrotter avec un lacet. Mais vous aviez déjà perdu beaucoup de sang. Le sol était tout rouge et la plaie n'arrêtait pas de couler.

À ce moment-là, elle ôte le lorgnon qu'elle avait sur le nez et renifle. Puis elle ajoute : — J'ai bien cru que tu allais mourir, Alvisse.

Elle se mouche. On aurait dit un coup de trompette plein de colère.

Là, il devrait saisir l'occasion pour lui dire ce qui le démange depuis le début, mais il hésite — surtout qu'il ne sait pas s'il doit continuer à la voussoyer ou s'il peut aussi passer au tutoiement. En même temps, il se demande s'il a vraiment bien entendu ou — c'est possible — s'il ne s'est pas endormi un instant et n'a pas rêvé cette histoire de « tu » et d'« Alvisse ».

En tout cas, il voit maintenant que la princesse se remet de son accès de sentimentalité. Son visage, encore tendre et franc à l'instant, se tire et se referme. Pour rompre le silence gênant qui s'est installé, il demande donc, quoique cela ne l'intéresse pas vraiment : — Pourquoi n'y a-t-il pas de sentinelle devant ma porte ? Je pensais que je serais sous surveillance.

La princesse secoue la tête.

— Non. Tu es réhabilité.

— Que s'est-il passé ?

— Les documents que Pergen cherchait ont refait surface. Ensuite, l'impératrice a écrit en ta faveur. Bruck a aussitôt rédigé un rapport à l'intention de Toggenburg et envoyé une copie à Spaur et à Sa Majesté. Le commandant de place n'avait plus moyen de déguiser les faits. Il voulait quand même te conduire à l'hôpital militaire, mais au dernier moment, il a reçu des instructions d'en haut.

— De l'impératrice ?

— De tout en haut. L'ordre est arrivé de Vienne par télégraphe.

— Comment sais-tu tout cela ?

— Par Spaur. C'est lui qui dirige l'enquête. Je suis allée hier à la questure. Il s'est montré très prévenant. Et incroyablement résigné au sujet de son neveu. Cela lui a beaucoup plu que tu te sois enfui d'une prison militaire. Dans tout Venise, on raconte que tu t'es échappé des Plombs.

— Ce n'est pas vrai ! C'est juste une rumeur.  
— Peut-être, mais la rumeur va te coller à la peau. Tu es l'homme qui s'est échappé des *piombi*. En pleine tempête de neige par le toit du palais des Doges.

- C'est absurde. Qu'est-ce qu'il y a encore comme rumeur ?  
— Que l'impératrice est venue à votre bal et que tu as dansé avec elle.  
— Il n'aurait pas été correct de ma part de ne pas l'inviter.  
— Elle te plaît ?

Il réfléchit un instant.

- Oui, je crois.  
— Et qu'est-ce qui te plaît chez l'impératrice ?  
— Qu'elle soit comme toi.  
— Comme moi ?  
— Oui. Unique. Je n'ai encore jamais rencontré une femme comme toi.

Il hésite un instant avant de demander :

- Est-ce que je te verrai encore aussi souvent quand je serai guéri ?  
— Si tu veux.  
— Tous les jours ?  
— Tous les jours.  
— Tous les matins ? Tous les midis ? Et tous les soirs ?

Elle éclate de rire.

- C'est une demande en mariage ?

Il aurait pu dire oui, tout simplement, mais la question le perturbe parce qu'on dirait que c'est elle qui lui demande sa main. Oui, ça le perturbe... d'autant plus qu'elle se penche sur lui et l'embrasse.

## ***Sur l'auteur***

Né à Berlin en 1948, Nicolas Remin a fait des études littéraires en Allemagne, puis à Santa Barbara. Grand voyageur, il a vécu en Californie et en Toscane. *L'impératrice lève le masque* et *Les Fiancés de Venise* sont les deux premiers tomes d'une série prenant pour décor la Venise du XIX<sup>e</sup> siècle.

Consultez notre catalogue sur  
[www.10-18.fr](http://www.10-18.fr)

Titre original :  
*Schnee in Venedig*

© Rowohlt Verlag GmbH, Reinbeck by Hamburg, 2004

© Alvik Éditions, 2006, pour la traduction française.

Photo © Susan Bishop | Papilio | Corbis  
Salomon Corrodi , The Bacino with the Piazzetta  
© Christie's Images | Corbis - DKE

ISBN numérique 978-2-264-05666-5

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo*